

A photograph of a woman standing in the center of a large, ornate theater. She is seen from behind, looking towards the stage. The theater has multiple tiers of balconies with decorative railings and warm, golden lighting. The ceiling is high and arched. The overall atmosphere is dramatic and cinematic.

# JEAN PIAT

---

## La jeune fille à l'avant-scène

*Roman*



J de la lase









LA JEUNE FILLE  
À L'AVANT-SCÈNE



JEAN PIAT

LA JEUNE FILLE  
À L'AVANT-SCÈNE

LE GRAND LIVRE DU MOIS

JEAN PIERRE

LA JEUNE FILLE  
À L'AVANT-SCÈNE

© Flammarion, 1995  
ISBN 2-08-067235-5  
Imprimé en France



*A tous ceux, comédiennes et  
comédiens, que Molière appelait  
déjà « les étranges animaux », mes  
camarades,*



## Chapitre 1

Quand on lui a proposé, il y a six mois, de rejouer Molière et cette *École des femmes* dans laquelle il s'était illustré trente ans auparavant, Arthur Pétram, le grand Pétram, celui que les médias appellent le roi Arthur, a surpris tout le monde : il a accepté ! Il était question d'une semaine à Genève, deux à New York et à Londres. Avec, s'il le voulait, trente ou cinquante représentations à Paris. « Pour le public anglo-saxon, le talent n'a pas d'âge. Quant à Genève ou Paris... on t'adore ! »

On lui avait dit cela pour l'encourager. Ce n'était pas nécessaire. Dans l'espérance un peu folle de retrouver à New York, à Londres ou à Paris un fils qu'il n'avait pas revu depuis des années, Arthur Pétram avait déjà décidé de se laisser convaincre.

Tous les soirs il avait espéré. Tous les soirs il avait attendu. Mais pas plus à New York qu'à Londres ou à Paris, Charles n'était venu.

Chaque fois que, dans un théâtre, on frappait à la porte de sa loge, son cœur battait plus fort. Chaque fois, cet espoir avait été déçu. Janine, son habilleuse, l'avait si bien compris qu'elle s'annonçait toujours en frappant, « C'est Janine », pour ne pas aggraver cette déception. Surtout cet après-midi, pour la dernière à Paris. Car elle savait qu'en cette matinée du 1<sup>er</sup> janvier 1989... c'était le dernier espoir. Hélas.

Maintenant les feux sont éteints. Depuis longtemps, les admirateurs se sont éloignés.

Vêtu de sa seule chemise à jabot de dentelle, le roi Arthur s'est assis lourdement, face au miroir, devant la table de maquillage de cette loge parisienne où il se retrouve seul.

Jambes allongées, pieds écartés tel un boxeur dans un coin du ring sur son tabouret de bois, il reprend souffle. Il a besoin de récupérer.

Bien qu'il n'en ait plus l'âge – il est le premier à le savoir –, il a joué son Arnolphe de façon époustouflante. Il aurait tant aimé que Charles soit dans la salle. Il aurait tant aimé pouvoir lui dire à sa sortie de scène : « Oh ! Charles ! Tu étais là... »

Mais c'est fini... Charles n'est pas venu.

Pourquoi diable a-t-il accepté de rejouer au théâtre...

– Ah !

Cet homme qui, toute sa vie, a donné l'impression de s'amuser en travaillant ne parvient pas à chasser les papillons noirs, vague sentiment de dégoût, qui le cernent. Il a congédié Janine. Il ne veut personne autour de lui.

– Occupe-toi des autres. Je me déshabillerai moi-même.

Il quitte brutalement ses chaussures à talons, s'aidant du pied droit pour enlever la gauche et réciproquement. Puis il se relève. Il ôte son pantalon, sa chemise, ses bas. Il enfle un vieux peignoir de bain. Il a chaud. Il transpire. Il se rassied sur le tabouret de bois, face au miroir. Il vit un moment difficile. Les premières minutes d'une rupture. Une rupture sans conséquence grave, mais une rupture quand même. Il rompt avec un personnage. Il rompt avec la scène. Il rompt avec une part de sa vie.

Arthur Pétram n'a jamais su rompre. Pas plus avec un rôle qu'avec une femme. Marié trois fois, ou presque, il a été quitté trois fois ! Elles sont toutes là, dans sa tête, en cette fin d'après-midi du 1<sup>er</sup> janvier. Laura, Élisabeth et les autres.

Assis devant le miroir impitoyable où se fragmente en autant de visages la lumière des petites ampoules rondes qui l'encadrent, Arthur Pétram soliloque et laisse danser leurs ombres devant lui. Laura d'abord, Laura qui ce soir n'est pas venue. « Elle non plus ! Mais Laura, c'est foutu. » Élisabeth aussi, la mère de Charles. Élisabeth qui l'a quitté, il y a dix ans, en quarante-huit heures ! « Après quatorze années de vie commune. La garce. »

Elle a emmené son fils, leur petit Charles, à New York ! Son fils unique ! Pour qui il avait une véritable adoration !

Il ne l'a revu qu'au cours d'une scène abominable où ils en sont presque venus aux mains ! Le petit Charles devenu grand était hystérique ce jour-là ! Arthur Pétram est resté anéanti quand il a reçu en pleine figure : « Tu n'as jamais joué que des conneries ! Dans tes films ou au théâtre ! » Le mépris se lisait dans les yeux de ce jeune homme de dix-huit ans. La gifle est partie avec toute la force du désespoir qu'il venait de faire naître chez son père. Charles s'est rué sur lui. Il y a cinq ans de cela...

Arthur Pétram lui a écrit. A New York ! A Londres, où il le savait étudiant. Il lui expliquait qui il était, le métier si particulier qui était le sien. Ses obligations – « Il n'avait pas délaissé sa mère, mais... » –, humiliation inutile. Arthur Pétram n'avait jamais reçu de réponse. Il avait écrit aussi à Élisabeth en lui parlant de Charles, en le lui réclamant. Élisabeth, elle, lui

avait répondu : « A quoi bon ? Charles a un père désormais. C'est Édouard. Toi, seul ton métier t'occupe. »

– Ah ! elles sont dures quand elles s'y mettent...

En grognant, il s'empare d'un morceau de coton imbibé d'alcool. Il commence à décoller, avec méthode, le haut de sa perruque. Comme s'il tentait de scalper le crâne d'une de ces tourmenteuses éhontées qui l'ont aimé jadis. La perruque résiste. « Aïe ! »

– Elle, au moins, elle tient à moi !

De petites souffrances en agacements, d'irritations en arrachements, il parvient néanmoins à dégager ce postiche qui l'a tant horripilé.

– Fini de bouffer mes cheveux ! Et de ressembler à une vieille dame !

Il dépose cette partie de son personnage sur son support. La perruque glisse. Il la rattrape. Il la regarde. Elle ne servira plus. Tel l'amant délaissé sur un quai de gare après le départ du train, il se sent un peu bête. Dieu sait pourtant qu'elle l'a exaspéré, cette saleté de perruque ! « C'est chaud ! Ça bouge. Ça se décolle ! » Il se masse le cuir chevelu pour s'aérer le cerveau et le réanimer. Pour chasser en quelque sorte les mauvais souvenirs qui s'y sont réfugiés.

Il s'attaque maintenant à la moustache et à la barbe qu'en acteur discipliné il a concédées à la dictature de Michel Dimont, son metteur en scène. Ces poils-là aussi l'ont excédé ! Depuis trente ans qu'il n'avait plus rejoué au théâtre, il en avait perdu l'habitude. Ils ne sont pas pour peu de chose dans sa décision de ne plus jamais y reparaître. Ou bien il avalait ceux de la perruque en parlant, « atroce », ou ceux de la barbe ou de la moustache se décollaient sous l'effet de la transpiration, « corvée ! », il lui fallait alors réparer les dégâts à la hâte, entre deux scènes, avec la peur d'en perdre une partie dans le feu de l'action, « et merde ! », Aux dernières répétitions, il avait tenté une ultime contestation :



– Michel, avec un crayon pour la moustache, on pourrait...

– Non !

– Bon !

Fin de la contestation. A cause du vers « *Du côté de la barbe est la toute-puissance* » Arthur Pétram, le grand Pétram, le roi Arthur, monstre sacré, recordman absolu du nombre des entrées au cinéma, s'est incliné. Comme devant les femmes.

Au fond, c'est un tendre, le grand Pétram.

Il s'est simplement permis de diminuer l'importance des poils en les coupant, jour après jour, jusqu'à réduire la barbe à un bouc. Quant à la moustache, il lui a accordé deux petits bouts en crocs, soigneusement réunis au crayon, par sa maquilleuse habituelle au cinéma.

A Paris, Michel Dimont s'en est aperçu. Il a souri et n'a rien dit.

Arthur Pétram dépose avec soin ces autres parcelles de personnage dans la petite boîte réservée à cet usage. Il esquisse quelques mouvements de mâchoire et de lèvres pour se dégager d'une sensation collante sur la peau. Son nez le démange. Il le gratte ainsi que le souvenir qui s'y rattache. A l'école, où les enfants sont souvent des donneurs de complexes, ses copains l'appelaient « gros pif ». Au temps délicat de l'adolescence et des rapprochements timides, le jeune Pétram a connu de longues heures de détresse et de haine envers les donzelles que ce gros pif éloignait. Depuis, il se l'est fait réduire ! Mais en ce temps-là...

– J'aurais pu jouer Cyrano sans l'accessoire !

Le roi Arthur commence lentement à se démaquiller...

A mesure qu'il enlève de son visage les traces de rouge et de bistre, de fond de teint qu'exigeait le masque d'Arnolphe, Arnolphe le quitte. Arnolphe se dilue. Arnolphe disparaît dans une serviette de papier. A chaque geste, Arthur Pétram l'efface pour toujours. Comme les ombres de son esprit.

On lui a proposé de tourner la pièce pour la télévision, fait rarissime. Il a refusé. « Trop tard. Trop vieux. Trop risqué. A l'écran, faut pas pousser. » Il ne pouvait pas avouer qu'il n'avait rejoué Arnolphe que dans le but de revoir Charles. Personne ne le sait. Personne ne s'en est jamais douté.

Il vient de jeter dans la corbeille les derniers cotons, les derniers Kleenex, restes dérisoires de tant d'espoirs déçus.

Dans le miroir, se reflète sa véritable image...

« Pétram. Arthur. D'une grande laideur. Mais on l'écoute. Jouera les vieux. »

– Ah !

Cette phrase de Louis Juvet vient de lui sauter à la tête. Il y a plus de cinquante ans qu'elle a été prononcée.

– C' qu'il était bien dans Arnolphe, le salaud ! Monter Molière au Boulevard pour la première fois, avant la guerre, fallait oser tout de même !

Tiens ! le soleil se lève. Arthur Pétram semble s'attendrir. On dirait même qu'il se sourit. Il ne souriait pas il y a cinquante ans après s'être présenté au concours d'entrée du Conservatoire de Paris, « en 1938 ! mon Dieu ! juste après Munich ». Il venait de lire la sentence que Juvet, membre du jury, avait griffonnée à la hâte sur une feuille d'examen, « d'une grande laideur, etc. Jouera les vieux ».

– Se dire, à vingt-trois ans, qu'on jouera les vieux, c'est dur tout de même. J'aurais mieux fait de ne pas profiter de l'indiscrétion du responsable de la cantine...

Il s'observe en grimaçant dans le miroir.

— Les vieux, je ne les joue plus. Je le suis!

Il y a un demi-siècle, il était rentré le cœur en écharpe dans sa petite chambre sous les toits, en bas de la rue Caulaincourt, proche de Montmartre.

— C' qu'on est con quand on est jeune!

Est-ce pour cela que, devenu à son tour membre du jury, il gribouillait lui aussi, à l'exemple de Juvet, d'horribles condamnations sur ces Rodrigue d'un jour, ces Figaro, jeunes premiers postulant au Conservatoire? « Voix de châtré! Bon pour la Sixtine! Chef de rayon aux Galeries Lafayette! Fleur de piscine! etc. » Pour les Phèdre ou les Célimène, c'était pire: « Des seins, pas de coffre! Une pute! etc. »

— Mon Dieu. Pourvu qu'ils n'en aient jamais rien su...

Trop tard pour cultiver ces regrets. Il sait d'ailleurs maintenant à quel point, injuste ou excessive, cette lucidité décape. Les acteurs ont tant d'occasions d'en lire les effets. Autant se blinder dès l'école pour les suites éventuelles de la carrière...

Accablé par ses complexes, celui qui n'était alors qu'un tout petit Pétram avait négligé une phrase capitale dans le jugement lapidaire de Louis Juvet. Entre « d'une grande laideur » et « jouera les vieux », Juvet avait écrit « mais on l'écoute ». Il ne s'était pas trompé. Depuis cinquante ans, on l'écoutait, ce roi de théâtre si triste aujourd'hui de le quitter. « Et définitivement! »

— Seize minutes de rappel!

Le régisseur, après lui avoir annoncé les treize premières — « Continue! Je suis superstitieux! » —, avait relevé son rideau neuf fois encore. Tous les acteurs

étaient tombés dans les bras d'Arthur Pétram. « Mon Arthur ! Mon Arthur ! » Jamais ils n'avaient connu cela.

– Des années de triomphe ! Pour qui ? Pour quoi ? Charles n'est pas venu. Laura non plus. Jusqu'où m'aura entraîné la gourmandise de tout vivre !

On parle toujours de la tristesse des grands comiques. Il semble qu'en cette fin d'après-midi un Arthur Pétram ronchonnant se fasse un malin plaisir d'en accumuler les motifs.

– J'ai vécu trois vies dans la réalité, des centaines dans la fiction et je me retrouve seul. Quelle sottise !

Il est maintenant plus de sept heures. Le calme règne dans le théâtre. Tous les acteurs sont partis. Les coulisses sont silencieuses. Heureux d'en avoir terminé avec les exigences de la représentation quotidienne, malheureux pour les mêmes raisons, Arthur Pétram aimerait pouvoir se débarrasser, aussi facilement que du masque d'Arnolphe, des idées noires, des sentiments bizarres qui se sont emparés de lui depuis trois quarts d'heure, face au miroir de cette loge qu'il va devoir abandonner.

C'était tout de même merveilleux, cette sortie de scène et ces adieux dans la bousculade et l'effervescence du dernier triomphe... Chacun l'a salué selon son ancienneté, son importance, son appartenance sociale.

– Mon Arthur ! Je t'embrasse. J'ai été infiniment heureux de retravailler avec toi, lui a dit Chrysalde, son frère dans la pièce.

– Bon... Ben... j'vous dis au revoir, monsieur Pétram... J'espère rejouer avec vous un jour...

Hélas ! Arthur Pétram n'a pas pu le lui confirmer. Il est trop honnête pour cela. Il n'était pas très bon dans Horace, le jeune Davout. Très gentil, adorable même, mais pas bon. Le rôle d'Horace n'est d'ailleurs pas facile. Ça va être dur pour lui. Mais il aime telle-

ment ça. « Après tout... si balayer le théâtre, ça le rend heureux ! Pourquoi pas ? »

– Mon chéri ! On dîne ensemble quand tu veux. Tu m'appelles ! lui a déclaré sa directrice en le fuyant littéralement.

Arthur Pétram a été presque choqué de cet au revoir si rapide à la « mon chéri ». Mais quoi, la mère Fontaine a toujours été très mondaine ! « Elle doit avoir un raout ! Ou partir pour la campagne. Seule la recette l'intéresse, cette salope ! »

Quant à la très charmante et très talentueuse Agnès (dans la pièce), débutante douée qui à sa première rencontre lui avait demandé avec une ingénuité délicieuse : « Vous voulez bien de moi ? » en l'appelant maître, elle l'avait fait rire.

– Pourquoi riez-vous ?

– Parce que depuis le général de Gaulle, qui avait des principes, personne ne m'a jamais appelé maître, lui a-t-il répondu.

Ce soir, la talentueuse Agnès lui a planté deux baisers sonores sur les joues.

– Quel pied de jouer avec toi, Arthur ! Vraiment... quel pied !

Il a été tenté une seconde de lui rétorquer qu'ils auraient peut-être pu le prendre ensemble, ce fameux pied, avant ou après toutes les représentations de New York, de Londres ou de Paris. Mais conscient du ridicule et n'ayant décidément pas l'humeur badine, Arthur Pétram a renoncé à cette gaudriole. Il l'a simplement remerciée d'une petite tape amicale sur la joue et d'un sourire, « Tu es mignonne. »

« Tiens, on pourrait peut-être penser à elle pour le film. Il faudra que j'en parle à Launier. C'est sûrement pour ça qu'elle m'a parlé de son pied. Pas folle... »

Un peu d'eau de toilette pour dissoudre les der-



nières traces de vernis. Chemise, pantalon, chaussettes...

Il entend tout à coup des pas résonner dans le couloir qui mène à sa loge. Quelqu'un vient. Pourquoi ce sentiment brusque, fou, que ça ne peut être que lui, Charles ! Son fils ! C'est idiot. On a frappé ! Ce n'est pas Janine. Elle se serait annoncée...

– Entrez...

– Je ne te dérange pas ?

« Merde, c'est Dimont. »

Le metteur en scène est venu saluer une dernière fois son interprète principal.

– Ça a été une joie, tu sais, une grande joie pour moi. Je t'ai tourmenté au début, mais je suis très fier du résultat. J'espère que tu ne m'en veux pas trop...

– Non... penses-tu.

Arthur Pétram s'en fout. Il n'écoute pas. Il s'entend répondre à tout ce que lui dit Michel Dimont : « Mais oui. Mais non. Mais moi aussi. Mais pas du tout... »

– Tu as l'air triste.

Le roi Arthur reprend aussitôt conscience qu'il y a quelqu'un en face de lui.

– Qui ? Moi ? Non, non. Enfin... oui... un peu. Comme toujours aux dernières.

Il lui donne toutes les raisons vraies et fausses de cette tristesse. A quoi Dimont répond par des « bien sûr, bien sûr » et des « eh oui ! eh oui ! »

– Les personnages sont des amis avec lesquels on vit.

– Bien sûr, bien sûr.

– Dire adieu à un rôle, c'est perdre un ami.

– Eh oui, eh oui !

– C'est perdre des amitiés aussi, parfois.

– Bien sûr, bien sûr.

– Chacun est attendu par d'autres tâches, d'autres rôles.



– Eh oui, eh oui !

– On s'est vus pendant des mois. On ne se reverra plus pendant des années.

– Bien sûr, bien sûr.

– On le sait bien. Pourtant on se dit « à bientôt ».

– Eh oui, eh oui !

– C'est peut-être d'ailleurs ce qui permet de se retrouver dix ou vingt ans plus tard avec l'impression de ne s'être jamais quittés.

– Bien sûr, bien sûr.

– C'est comme pour la bicyclette. Même si on n'en a pas fait depuis longtemps, on retrouve l'équilibre en remontant dessus !

Michel Dimont s'esclaffe. Il prend congé en embrassant « son Arthur ».

– Alors, mon Arthur... à dans vingt ans !

– Pourquoi pas ?

Le vague à l'âme s'empare à nouveau du grand Pétram. « Il n'est pas venu... »

C'est dommage. Il avait si bien joué, cet après-midi, le roi Arthur. Il est certain que Charles aurait été fier de voir son père accueilli et rappelé avec tant de ferveur par ce public français « qui l'adore » et qui, debout, l'a si longuement acclamé. Il aurait tant aimé pouvoir prendre son fils dans ses bras. Sans mots superflus. Sans pardon à accorder. Sans explications à demander. Charles est adulte maintenant...

Il aurait aimé l'entendre dire simplement « Papa », rien d'autre. Au ton, à l'intonation, ils se seraient compris. Il en est sûr. Les intonations, c'est sa spécialité. Il est capable d'en démêler toutes les subtilités. Il aurait aimé voir son regard, son sourire. C'est si dur quand on est un acteur, célébré ou non, d'être compris, accepté, par ceux qui vous sont le plus proche et qui vous aiment, mal parfois. Ils ne vous reconnaissent plus dans les personnages incarnés. Peut-être en souffrent-ils, eux aussi...

Il se lève. Il est prêt. Dernier regard au miroir. Tour de la loge. Il sort. Janine doit se charger demain de tout ranger. Puis de lui rapporter les diverses affaires accumulées : linge, peignoir, maquillage, courrier, brochures, photos...

Il passe devant la porte de scène. Elle est restée ouverte. Le plateau est éclairé par une seule ampoule, la « baladeuse », qui semble veiller sur lui. Tout n'est que mystère, ombre et silence que déchirent seuls les petits craquements étranges de cette atmosphère où la magie s'est refroidie.

Dernier coup d'œil. Dernière respiration pour humer l'odeur lourde, particulière, que dégagent les décors chauffés par les projecteurs et une salle où tant de gens étaient rassemblés il y a une heure. Le public, son public, son pays.

Cette odeur, si évidente aux narines des acteurs, il ne la retrouvera jamais plus. Il la respire lentement, avec une sorte d'avidité, sourire retrouvé sur les lèvres.

Il s'avance. Il descend vers la rampe. « Tiens ! le rideau de fer n'est pas encore baissé. Bizarre. »

Il n'a pas le temps de se demander pourquoi. La scène s'allume d'un seul coup. La salle aussi. Un fantastique décor est planté devant lui !

Debout, tous ses camarades, sa directrice, son metteur en scène, des dizaines et des dizaines d'amis, Janine son habilleuse, sont là ! Rassemblés à l'orchestre ! Deux ou trois cents acteurs, actrices, des directeurs, des metteurs en scène, des décorateurs, des costumiers, des machinistes, des techniciens de tous les corps de métier, toute l'administration du théâtre, et toutes les ouvreuses lui crient leur admiration. « Bonne année, Arthur ! Merveilleux Arthur ! Bonne année, monsieur Pétram ! Mille fois bonne année ! »

C'est vrai... C'est le 1<sup>er</sup> janvier, aujourd'hui. Il l'avait complètement oublié.

Stupéfait, ahuri – mais les cris de cette foule ne sont pas seuls en cause –, le roi Arthur ébloui par la lumière s'est reculé. Il sent sa gorge se nouer. Son cœur cogne dans sa poitrine. Car au premier rang, debout lui aussi, un peu plus haut que les autres, parce qu'un peu plus grand, il a vu son fils...

Finis le spleen, le cafard, les idées noires, les sentiments bébêtes, Arthur Pétram ne voit plus que lui.

« Il est venu. Merci, mon Dieu. Même si Laura n'est pas là. »

Incapable de bouger, il le regarde, le regarde, le regarde...

– Charles, murmure-t-il pour lui seul.

Les larmes coulent sur son visage ridé. Il ne songe pas à les retenir.



## Chapitre 2

Arthur Pétram s'avance jusqu'à la rampe. Il ouvre les bras en un geste d'accueil – « Laissez venir à moi les petits enfants » – tel qu'on présente le Messie sur les images saint-sulpiciennes. Même s'il n'est pas candidat à cette élection-là, le roi Arthur semble rendre grâces à cette foule d'amis connus et inconnus qui voit son émotion sans pouvoir en comprendre tout à fait la raison.

Il sourit. Il est droit, digne et beau à cette minute, le grand Pétram, seul sur cette scène. Il murmure des « merci » inaudibles sous les applaudissements mais que chacun devine. Peu à peu le silence se fait. Un silence particulier qu'aucun souffle ne dérange. Celui que les acteurs entendent dans les grandes occasions. Le silence d'une salle qui s'unit à eux, se suspend à un mot, à l'espoir d'un rire, au vol d'un temps observé, avant que la réplique ne provoque la délivrance commune. C'est si beau, le silence dans un théâtre...

Tous attendent un discours. On sait Arthur Pétram très drôle dans ces occasions. On connaît son esprit, son art de l'improvisation. Mais Arthur Pétram ne dit rien. Il tend simplement sa main droite vers celui qu'il n'a cessé de regarder et qui justifie seul ce geste et ce silence. Charles bondit sur la scène en saisissant la main de son père au risque de le renverser. Ils s'étreignent devant cette assistance étonnée et tou-

jours silencieuse. Beaucoup semblent se demander pourquoi Arthur Pétram a fait monter ainsi ce grand jeune homme auprès de lui. Seuls quelques rares intimes savent. Tous ressentent le bonheur de cet élan commun. Enfin, sans se dire un mot, sans se lâcher les mains, ils s'écartent l'un de l'autre. Charles, livide, intimidé comme sainte Blandine devant les lions, sur cette scène, face à cette salle au silence aussi impressionnant que le silence du désert ou de l'éternité, se tient un peu en retrait de son père.

– Je vous présente mon fils, murmure Arthur Pétram, en le regardant avec attendrissement.

Ce n'est ni théâtral ni excessif. C'est tout simple et tout naturel. Chacun l'éprouve. Il n'y a d'ailleurs que le monde du théâtre pour ne pas se montrer théâtral en certaines circonstances. Chacun, à sa place, en apporte la preuve.

De la salle monte alors un « Ahhhh » flatteur qui s'enfle et se répercute en écho vers les balcons et le paradis, au nom si symbolique. Sorte de bruissement chaleureux qui se mêle aux applaudissements. Une voix claire s'en échappe :

– Arthur ! Ton fils est très beau !

– Waou ! hurle la salle en signe d'approbation.

– La mère l'était aussi, répond Arthur Pétram en prenant une mine modeste.

Le « Ahhhh » devient un vrai rire qui retentit partout. L'assemblée a retrouvé son roi, son humeur, son humour, sa drôlerie, et le lui manifeste.

– Pardonnez-moi si j'ai la joie un peu humide. Je ne l'avais pas revu depuis cinq ans. Je suis si heureux qu'il ait pu enfin venir, ajoute-t-il en écrasant la main de Charles dans la sienne.

La directrice – « la mère Fontaine » – étend alors les bras. Elle sollicite le silence, qu'elle obtient peu à peu.

– Arthur, je t'ai fui tout à l'heure. Tu sais maintenant pourquoi.



Arthur Pétram acquiesce en souriant. Mais un mouchoir lui paraît utile pour masquer son émotion.

– J'avais trois cents personnes à recevoir! Et le public ne voulait pas partir. Il a fallu que je le chasse. C'est ta faute! continue la directrice. Ce soir, je n'ai ni campagne ni raout...

Nouvel éclat de rire de tous les comédiens en général et de la troupe de *L'École des femmes* en particulier, tous parfaitement au courant – ainsi que la directrice – de cette remarque si souvent fois réitérée par le roi Arthur. Il sourit béatement en remettant son mouchoir dans sa poche sur la réplique de la « mère Fontaine ».

– Je sais que tu ne manges que deux bananes avant de jouer en matinée...

Approbation de ceux qui savent. Marque de surprise de ceux qui l'ignoraient.

– Je t'invite donc, ainsi que tous nos amis, à passer au foyer, où le dîner t'attend. J'espère que, même sans banane, le menu te plaira. Mais, auparavant, je voudrais te dire ainsi qu'à tous nos amis, ceux qui ont travaillé avec toi et ceux qui ont assisté à cette « dernière » d'aujourd'hui, combien j'ai été comblée en vivant avec vous tous ces Trente Glorieuses! Je vous remercie les uns et les autres. De votre talent. De votre...

Depuis un instant Arthur Pétram n'écoute plus. On pourrait lui adresser l'éloge le plus flatteur, il ne l'entendrait pas. Charles vient de lui presser la main en murmurant : « Papa... » avec l'intonation qu'il espérait.

C'est pour le roi Arthur le plus beau des rappels. Mieux que les seize minutes de cette extraordinaire matinée du 1<sup>er</sup> janvier. Cela n'a duré qu'une seconde.

Il n'entend même pas la suite : « Tu étais formidable... »

– Tu sais... je t'avais déjà vu à Londres... J'avais reçu ton coup de téléphone sur mon répondeur...

Arthur Pétram en reste sans voix. Il a besoin d'une confirmation. Elle vient aussitôt, le laissant encore un peu plus ébahi.

– Je suis venu... les trois derniers soirs...

Dans le foyer du théâtre où ils ont réussi à s'isoler au milieu du tumulte de cette ambiance de fête, ils dînent en tête à tête et Charles vient de glisser ces quelques mots à l'oreille de son père, avec une sorte de fierté.

Pour seule réponse, il n'a droit qu'à un regard stupéfait ! Il s'en amuse et ajoute alors :

– Et la dernière fois avec maman...

Arthur Pétram manque de s'étrangler. Le chaud-froid de volaille n'y est pour rien.

– Ta mère est venue aussi!!!

– Oui.

– Ce n'est pas possible... articule-t-il enfin.

– Si.

– Tu es venu avec ta mère... à Londres ?

– Oui, papa ! Je te le jure...

– Mais... pourquoi n'êtes-vous pas...

– Elle n'a pas osé. Moi non plus, je n'avais pas osé... Avant...

– Mais pourquoi ? Pourquoi ?

Arthur Pétram a posé cette question d'un ton lamentable, presque suppliant. Il a tellement attendu son fils. Il est venu ! Et il ne l'a pas su !

– Pourquoi ?

– ... Je ne sais pas. Je ne pouvais pas. Quelque chose en moi se bloquait. J'aurais bien voulu. Je ne pouvais pas...

« Tu n'as jamais joué que des conneries ! » En un éclair Arthur Pétram a revu leur dispute, il a entendu

à nouveau les mots. Ce serait pour cela ? La honte d'avoir dit cela ?

- C'est idiot, hein ?

- Oh oui ! répond-il. Si tu savais à quel point...

- La première fois, je suis venu jusqu'à ta loge. J'ai entendu le bruit d'une conversation. Tu n'étais pas seul. Je suis reparti...

Sous le regard tendre et désespéré de son père, Charles ajoute :

- C'est pour cela que j'ai emmené maman, deux jours plus tard. Mais nos désarrois se sont additionnés.

- Vos désarrois ?

- Oui...

- Quels désarrois ?

- Pour maman... je crois que j'ai compris. Surtout en assistant, tout à l'heure, une fois encore, à la représentation.

- Compris... quoi ?

- Ce doit être à cause du troisième et du quatrième acte... Quand Molière dit...

- Quoi!!!

Arthur Pétram l'a interrompu. Il s'attendait à toutes sortes d'explications dont la plus simple : l'indifférence. Mais que Molière y soit pour quelque chose lui paraît relever de la paranoïa ou de l'imagination la plus extravagante.

- Oui. Ça peut te sembler énorme, répond Charles. Je m'en doute. Mais...

Il hésite sur le bon argument à choisir pour convaincre son père. Finalement il lâche :

- Tu sais... maman t'a aimé...

- Ah...

Arthur Pétram en a-t-il douté ? Ce constat ne l'attendrit plus. Dix ans ont passé. Même si « elle n'est pas venue » et même si « c'est foutu », Laura a pris place dans sa vie, depuis ces dix ans.

– Et alors ?

Charles n'a pas remarqué la rudesse de la question. Il est tout à son analyse.

– Vous êtes tellement éloignés de milieu, d'esprit, de goût, maman et toi. Vos obligations sont tellement différentes.

– Que fait-elle ?

– Rien.

Si son état d'esprit l'y disposait, Arthur Pétram éclaterait de rire tant la réplique inattendue de son fils prête au comique. Mais ni lui ni Charles ne sont en état de mesurer l'absurdité de ces propos. Après tout, de son temps, sa ravissante ex-épouse n'en faisait pas davantage. Il ne veut surtout pas avoir l'air de se moquer de ce fils qu'il vient de retrouver, il y a moins d'une heure.

– Vous ne pouviez rien vivre en commun. Tu n'entrais pas dans sa vie. Elle n'entrait pas dans la tienne. Vous viviez ensemble et séparés. Il fallait qu'elle parte ! Pour elle-même. Pour se protéger. Elle l'a compris un jour. Mais elle sait bien que son départ brutal t'a rendu très malheureux...

Arthur Pétram ne répond pas. Il a plongé dans sa mémoire. Un saut de dix années pour retrouver celles passées avec Élisabeth. C'est vrai qu'ils avaient trop de différences. Pas seulement d'âge. Les volontés, les réflexions, les désirs, les inquiétudes et les joies, les horaires même ! Ah ! Ces horaires ! « Le cinéma ! midi, huit heures. Quand dîne-t-on ? Quand rentres-tu ?... » Ils n'avaient souvent rien à se dire. Quels sont les drames d'un acteur pour qui ne connaît pas cet univers ? La mémoire ? Une scène difficile ? Un personnage qu'on ne trouve pas ? Pas très concret tout cela. Ses angoisses de vedette ? Lesquelles ? La peur de vieillir ? Un film raté ? L'influence de la culture ? Le sentiment d'être dépassé ? Le rire ? La vigilance ? L'engagement politique ? « Allons ! Allons ! Soyons

sérieux! » Le chômage, oui! Les impôts, aussi! La maladie! Les affaires! Ça, c'est du réel! Mais les heurts avec un metteur en scène, un costumier, un producteur, un partenaire qui « décale » ou qui en fait trop, l'incompréhension d'un public, la dureté des médias... qu'est-ce que ça veut dire? « Ça ira mieux demain! » Toujours sourire, le cœur douloureux...

– Tu sais ce qu'a écrit Molière au troisième acte?  
Arthur Pétram refait surface.

– Pardon?

– Au troisième acte, Molière fait dire à Arnolphe...

Allons bon! Encore! Le roi Arthur est pris tout à coup d'une violente colère. Par bonheur, tout intérieure! Quels que soient les mots de Molière, dont présentement il se fout, il ne peut pas arriver à comprendre qu'ils aient pu empêcher son fils, et accessoirement son ex-épouse, de lui rendre visite! Élisabeth n'a pas voulu venir le voir parce qu'elle n'était pas seule! C'est tout. Et c'est tout simple! Il y avait l'autre! Le... euh... je ne sais plus son nom à celui-là! Ou alors elle n'a pas aimé la représentation, cette andouille! C'est encore plus simple! Elle l'a trouvé trop vieux! Elle ne l'a pas trouvé bon! Elle n'a pas voulu le dire à son fils. Qu'est-ce que Molière a à foutre là-dedans? Après tout... Laura non plus n'est pas venue!

A la grande stupeur de son père, Charles, méticuleux et précis, a sorti un petit carnet.

– J'ai tout noté. Après avoir relu la pièce. Écoute ça. Tu dis...

*Je souffre doublement dans le vol de mon cœur.*

Plus loin :

*Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.*



Et surtout ces trois vers-là :

*Elle trahit mes soins, mes bontés, ma tendresse :  
Et cependant je l'aime, après ce lâche tour,  
Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.*

« On dirait Michel Dimont qui m'indique la scène », remarque Arthur Pétram sans attendrissement.

– Tu es sérieux, où quoi ?

D'un ton exalté qui ne laisse plus aucune place au doute, Charles bondit :

– Sérieux ! Tu parles ! Tu joues cela avec une telle émotion, papa ! Un tel pathétique ! Une telle force ! Un tel dépouillement ! Tu es ! Tu comprends ? Tu ES ! insiste-t-il. Maman t'a reçu en plein cœur. Elle n'était plus dans la salle. Elle n'était plus spectatrice. Elle était avec toi. Dans votre vie d'avant. C'est ça, la grâce du théâtre, le pouvoir d'un acteur.

« Il va m'apprendre ce qu'est un acteur, ce petit con ! »

– D'ailleurs, elle pleurait !

– Comment ça... elle pleurait ?

– Oui. Je te jure. Elle pleurait.

– Dix ans plus tard ! Sur quoi ?

– Sur toi. Sur elle. Sur vous ! Je ne sais pas ! Elle pleurait parce qu'elle était émue de t'entendre lui parler à travers ce texte !

Acteur avant tout, Arthur Pétram ne peut se défendre d'un certain chatouillement. Une petite bouffée de fierté se mêle à sa stupeur et à son scepticisme. Avoir pu toucher ainsi, dix ans plus tard, celle qui l'a quitté dix ans plus tôt « pour foutre le camp avec... euh... je n'arrive pas à me rappeler son nom à ce minus ! », c'est tout de même flatteur.

– Mais je jouais, Charles ! proteste-t-il dans un sursaut de modestie. Je jouais ! C'est tout ! En disant ces



mots j'aurais pu... je ne sais pas, moi... apercevoir un clou qui traînait dans le décor ! J'ai même pu penser à n'importe quoi à cet instant-là ! Comme... euh... « merde, ils ont loupé le baisser de lumière sur ma réplique ! »

– C'est possible, papa ! Mais le spectateur, lui, ne lit pas ta pensée. Il te regarde, c'est tout. Il te reçoit. Il est avec toi. Même si tu pensais à un clou ou à une lumière ratée ! Et maman t'a reçu.

Bousculant la pudeur et l'incrédulité de son père, Charles lui démontre avec un enthousiasme croissant combien son interprétation l'a touché.

– Tu es bouleversant dans Arnolphe, papa, il faut que tu le saches.

– Mais je...

– On souffre avec toi, tu comprends ? Maman a souffert avec toi. Ne m'abîme pas cela...

Il se fait suppliant lui aussi, en combattant ainsi tous les réflexes de son père. Il lui apporte une joie qu'il ne peut pas soupçonner.

– Maman sait bien que tu l'as aimée. Elle a fait un transfert. C'est é-vi-dent !

– Je ne veux rien abîmer, Charles, mais...

– Papa ! Elle sait bien comment elle est partie...

Il y a un moment de silence que ce père et ce fils vivent, chacun à sa manière, selon son humeur ou ses souvenirs. C'est une singulière forme de désaccord. Elle les rapproche et les rend presque complices.

– Ajoute à cela les tirades du IV sur les cocus et le cocuage ! Elle avait de quoi être gênée, dit Charles.

Il n'a même pas réalisé qu'il parlait de cocuage à ce père, qui en a subi les effets et qui se demande même depuis quelque temps s'il n'en serait pas à nouveau victime, avec Laura. En se démaquillant, il songeait à cet accident de parcours avec quelque amertume. Charles tout à sa démonstration ne s'en émeut guère.

– Au fond, qu'est-ce que vous vous seriez dit ?  
« Bravo Arthur. Merci Élisabeth » ?

– Je ne sais pas. Oui... Non... Peut-être... C'est si loin tout cela. J'aurais aimé la revoir, c'est tout. Mais... s'avise-t-il tout à coup, comment sais-tu tout cela, toi ?

– Maman m'a tout raconté, en rentrant. Elle m'a dit aussi quelles lettres merveilleuses tu lui avais écrites, plus tard, pour essayer de te faire comprendre. Tu sais... si je n'ai jamais répondu aux tiennes, moi, c'est que...

– Tais-toi, tais-toi, murmure très vite le roi Arthur. Ne parlons pas de cela.

– On a vieilli tu sais, papa. Elle a dix ans de plus. Et moi cinq. Ça compte...

– A qui le dis-tu ! soupire le roi Arthur.

Tout à coup la vérité lui apparaît, bien plus simple et plus évidente que la théorie de son fils. Si Élisabeth n'est pas venue vers lui, après le spectacle, c'est qu'elle n'a pas voulu les voir dans son regard, ces années de plus. Charles est trop jeune pour le comprendre. Pour lui sa mère reste ce qu'elle était alors pour son père : très belle. C'est cette image qu'elle a préféré lui laisser. Elle a sans doute bien fait. Comme s'il avait deviné le sens de sa réflexion, Charles murmure avec admiration :

– Quand tu joues... ça ne se voit pas.

– Qu'est-ce qui ne se voit pas ?

– Ton âge.

– Ah...

Autre silence. Autre retour en arrière. Il ramène un peu de paix dans le cœur et l'esprit d'Arthur Pétram. Il modifie leur échange.

– Comment cela va... avec... euh...

– Édouard ?

– Ah ! Voilà... Oui, Édouard !

– Maman ? Très bien. Moi... moins.

– Allons bon...

Arthur Pétram voit tout à coup poindre un minuscule sentiment au pied fourchu, à peine avouable, mais qui sautille et illumine le fond de son crâne. Il ne le refoule pas. Au contraire, il l'accueille avec une satisfaction évidente.

– Ils sont en Australie pour un mois. Édouard s'occupe d'import-export. Il a des sociétés un peu partout. Maman le suit. Ils ne rentreront à New York qu'en février ou mars. Et...

– Et toi ?

– Moi ? Euh... je poursuis mes études d'économie, et...

Charles, sans qu'Arthur Pétram puisse en comprendre la raison, a commencé à hésiter.

– Et ?

Tel un cheval de concours hippique qui refuse l'obstacle, Charles s'est arrêté devant la haie. Il a un aveu à faire à son père, c'est certain. Arthur Pétram le voit. « Peut-être n'est-il venu que pour cela. » Un peu anxieux, car en cette fin de 1<sup>er</sup> janvier papa Pétram a déjà eu droit à son petit lot de surprises, il réitère sa question :

– Et ?

Charles laisse tomber d'un coup :

– Je prends des cours au RADA.

– Au... RADA ?

Le roi Arthur a encaissé sans broncher. Décidément les nouvelles vont vite aujourd'hui. Ce n'est pas qu'une impression.

– Oui... c'est la Royal Academy of Dramatic Arts... de Londres, précise Charles. Je... enfin... pour...

– Charles ?

– Oui ?

– Je connais.

– Ah !

– Oui. Tu prends des cours de comédie, quoi !

– Euh...

Le sourire de son père le rassure.

– Eh bien... oui. Je... oui.

Arthur Pétram a toujours pensé – c'est sa marotte – que tous les enfants devraient travailler l'art dramatique. A l'école, au lycée, à l'université. Il prétend que se retrouver sur une estrade à trente centimètres au-dessus des autres, derrière le masque d'un personnage, est un moyen exceptionnel de se découvrir soi-même, de faire éclater les corsets et les complexes. D'apprendre à se libérer. D'apprendre à convaincre, par le jeu et la diction. Il l'a éprouvé étant jeune. En regardant Charles, il commence à comprendre pourquoi son fils accorde tant de pouvoir au théâtre et à l'acteur. Pourquoi aussi il en parle avec tant de passion.

– Tu voudrais devenir comédien ?

– Je ne sais pas. J'aimerais, oui... Ça... Mais je ne sais pas si j'ai les qualités nécessaires. J'hésite... Je suis si peu sûr de moi. Et quand je te vois... c'est terrible. Je m'angoisse. Je panique. Tu es une telle montagne, papa, pour moi.

– Ce n'est pas très grave. Ça... ça se franchit, les montagnes.

Le roi Arthur est tenté de lui rappeler qu'il y a cinq ans il a réussi à la renverser avec allégresse, cette montagne-là ! Mais le moment serait mal choisi.

– Je n'ai pas le droit à l'erreur, tu comprends.

– Mais si ! Bien plus que tu ne le crois...

– Ce n'est pas facile d'être ton fils.

« Mon Dieu, comme il a bien dit cela. J'ai bien fait de me taire, il y a une seconde. J'aurais tout gâché. »

– D'être père non plus, murmure Arthur Pétram, comme pour l'encourager. D'abord tu t'appelles Radoux. Moi Pétram. On ne se compromet ni l'un ni l'autre, ajoute-t-il en souriant. Continue à prendre tes cours sous ce nom-là. Par la suite, on verra...

– Tu crois en moi ?  
– Charles. Je ne te connais pas. Il faudrait me jouer une scène. Si tu l'osais. Je t'écouterais volontiers. Cela me ferait même très plaisir. Mais ce n'est pas à moi de croire en toi.

– Qui alors ?

– Toi, mon Charles, toi !

– Moi ?

– Oui, toi ! Toi d'abord. Jouer la comédie, si tu la joues un jour, c'est créer de la confiance. Il faut travailler, s'éprouver pour tenter de la faire naître d'abord en soi. Moi, je crois en toi par définition. Par sentiment naturel. Parce que tu es mon fils. Pour le reste... tu es beau ! C'est déjà une qualité.

– Beau... enfin...

– Tu n'es pas mal ! On vient de te le crier. Tu es costaud. Tu es viril. Tu as une bonne voix. Ce sont des arguments, ça ! Les premiers donc...

– On me dit que je ressemble à Delon, jeune.

– Eh bien... ça pourrait être plus grave ! C'est faux d'ailleurs. Tu ne ressembles qu'à toi-même. Et Dieu merci pas à moi...

– Oh ! oui, mais toi...

– Quoi « oh ! oui, mais toi » ?

– D'abord tu n'es pas laid.

– Tu vois ! C'est bien ce que je te disais !

Ils éclatent ensemble d'un même rire. Charles prend conscience de sa gaffe.

– Pardon... je te demande pardon.

– Moi aussi j'ai eu mes doutes, tu sais. J'en ai souffert beaucoup.

– De quoi ?

– De mon physique.

– Mais c'est idiot, papa !

– Mais cela est. Enfin, cela fut. Il y a un âge pour les complexes. Celui que tu traverses. J'ai connu...

– Si tu avais été beau, tu aurais joué quoi ?



– Tu vois bien que tu me trouves moche !

– Papa ! supplie Charles, ne ris pas. Je suis sérieux. Si tu avais été beau... qu'est-ce que tu aurais joué ?

Il voit bien que son fils est sérieux. Il sent bien qu'ils vivent tous les deux un moment exceptionnellement fort. Pour Charles sans aucun doute très important. C'est très sérieusement qu'il lui répond :

– Si j'avais été beau, Charles... j'aurais peut-être gardé ta mère...

Ils se taisent alors tous les deux sans cesser de se regarder. Le sourire imperceptible de son fils l'incite à se demander si Charles ne lui a pas parlé de Molière et de sa soi-disant influence sur son ex-épouse d'abord pour le préparer au RADA, mais aussi pour l'attendrir sur elle et peut-être – qui sait ? – les réconcilier. En aurait-il donc besoin ? « Je ne sais pas si c'est un futur acteur, mais il m'a bien joué le coup ! »

Un petit quelque chose d'infiniment subtil s'insinue et se prolonge entre ce père et ce fils. Un bien-être qui se fond dans le silence qu'ils observent. Ils n'ont plus besoin de parler. D'un regard, ce père et ce fils qu'une cinquantaine d'années, des absences, des indifférences et un grave incident séparent se retrouvent totalement sans oser se le dire. Unis par une même exigence qui les a parfois éloignés. Ce petit quelque chose les chavirerait bien davantage si chacun d'eux pouvait à cette minute l'analyser. C'est que cette union neuve, ils la doivent, l'un et l'autre, au théâtre. A ce Molière farceur que les pontifes du temps ne reconnaissaient pas plus dans les tartes à la crème que dans le sac ridicule où sa fantaisie les envelopperait plus tard pour leur distribuer librement ses derniers « coups de pied au cul ».

– Je vous dérange ?

Ils sursautent l'un et l'autre. Chauve, sympathique, le teint rose et la mine avenante, un homme à la cinquantaine sportive, assez grand, leur fait face.



– Oh ! Georges... dit Arthur Pétram, tu étais là toi aussi...

– Tu ne penses tout de même pas que j'allais rater ta dernière !

Les deux hommes s'embrassent affectueusement.

– Tu es gentil. Tu connais mon fils...

– Je le re-connaiss. Je t'ai connu quand tu avais cinq ans, Charles !

– Ah... c'est possible... Je ne...

Sourires contraints, du père et du fils, un peu dépités l'un et l'autre par cette intrusion qui interrompt leur conversation. Charles semble éprouver quelque peine à sortir de l'enchantement qu'il vient de vivre avec son père. Le roi Arthur se porte aussitôt à son secours.

– Georges Launier est le producteur de mon prochain film. Et mon plus vieil ami.

Charles recouvre d'un coup ses esprits.

– Ah bon ! Tu vas tourner un film ?

– Oui.

– Quand ?

– Début février, répond Georges Launier. On devait commencer le 29 janvier, mais nous sommes obligés de reculer, dit-il à Arthur Pétram qui s'en étonne.

Georges Launier s'en explique aussitôt.

– Je voudrais une super-équipe technique. Il y a des problèmes de disponibilité à résoudre. Et, surtout, Robert Allard revoit le scénario...

– Encore !

– Oui... je... je t'expliquerai. A ce propos, j'aimerais te présenter une jeune fille pour le rôle de ta petite-fille. Je crois que j'ai trouvé... enfin, que nous avons trouvé avec Brassier, le metteur en scène, une perle rare. Elle est là-bas, à la petite table près du buste d'Offenbach. Elle s'appelle Isabelle Sérac. Elle a dix-neuf ans et des poussières. Elle n'a que quelques

semaines de cours de comédie. Mais je crois vraiment que c'est quelqu'un. Je voudrais que tu la voies.

Tandis que Georges Launier s'éloigne pour aller chercher la perle, Arthur Pétram a posé sa main sur celle de son fils.

– On va reparler de tout cela très vite. Je suis navré de cette parenthèse. Mais je ne peux pas l'éviter. C'est un film très important, à très gros budget. Launier joue sa chemise dessus. Quand repars-tu pour Londres ?

– Après-demain.

– Déjà ?

– Eh oui. Les vacances sont finies. Oh !!

A la longueur de ce « oh ! » doux et feutré que vient de pousser son fils, Arthur Pétram se dit qu'il va encore avoir droit à une surprise.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Regarde.

Arthur Pétram se retourne. Une jeune fille blonde d'une beauté à couper le souffle s'avance vers eux. Cette nymphe sobrement vêtue de blanc se détache sur le fond pourpre et les ors du foyer comme un Vermeer au milieu des abstraits. Précédant Georges Launier, elle se glisse à travers les tables, au milieu des dîneurs turbulents, avec une grâce infinie, négligeant dans son sillage le silence et les regards admiratifs qu'elle provoque. Vieux renard des studios, Arthur Pétram se dit qu'effectivement, et comme vient de la définir sommairement Launier, cette Isabelle Sérac, « c'est quelqu'un ». Le regard que pose son fils sur elle ne laisse planer aucun doute à cet égard.

A l'invitation du roi Arthur, Isabelle Sérac s'est assise en face de lui.

– Charles...

– Oui, papa.

– Tu peux t'asseoir aussi, si tu veux.

– Hein ? Oh ! Oui... pardon.

Avec une petite pointe d'ironie qui n'échappe pas à Launier installé à sa gauche, Arthur Pétram vient d'inviter son fils à prendre place à sa droite.

– Mon fils.

– Je le sais depuis tout à l'heure, répond Isabelle avec elle aussi la même petite pointe de malice. J'étais dans la salle.

« Tiens ! Elle a de l'humour. A cet âge-là, c'est rare. »

Les sourires s'échangent. Les regards aussi. Premier examen silencieux et soutenu. Pour Isabelle, cette investigation du roi Arthur, indispensable et d'ailleurs traditionnelle, prend très vite les allures d'une consultation d'hôpital où la patiente est contrainte d'attendre avec anxiété le résultat du diagnostic. Pour Charles, cette étude est moins professionnelle, mais tout aussi attentive : il donne le sentiment d'avoir vu surgir Vénus en personne de la profondeur des eaux.

Isabelle résiste autant qu'elle le peut à ce test. La gêne s'installe néanmoins entre les observateurs et l'observée. La malade décide alors de brusquer l'affaire.

– Est-ce que je peux vous dire que vous êtes merveilleux dans Arnolphe, monsieur Pétram ?

– Bien sûr.

– N'est-ce pas ? approuve Charles avec élan.

– Oh oui ! confirme-t-elle. Extraordinaire. J'étais dans l'avant-scène de gauche. Je vous voyais de très près... Vous êtes à la fois si drôle et si émouvant.

– Ah ! Tu vois...

– Vous n'avez plus besoin qu'on vous le dise. Mais...

– Ne croyez pas cela. Les vieux acteurs sont toujours sensibles à l'intérêt de la jeunesse pour leur travail. Eux aussi ont besoin d'être rassurés, dit-il, en se tournant vers Charles.

- A ce point ?
- A ce point, oui.
- Malgré...
- Tant d'années de pratique, oui !

Isabelle se récrie :

- Ce n'est pas ce que je voulais dire.
- C'est en tout cas ce que vous pouvez croire. Je vous le jure. Les brevets de confiance ne cessent jamais d'être nécessaires. Chaque rôle est une remise en cause...

Malgré son petit air narquois qui ne concerne d'ailleurs que la fascination de Charles, Arthur est profondément sincère. Tout en lui parlant de la joie que peuvent éprouver les vieux acteurs à sentir l'approbation de leurs jeunes confrères, il se dit qu'Isabelle n'est pas le personnage du film. Elle est beaucoup trop belle.

- Nous vivons de la confiance d'un public. Ce soir, vous étiez... le public.

Georges Launier, qui connaît son Arthur par cœur, s'interroge sur cette première prise de contact. Il a une impression mitigée. Isabelle, quant à elle, donne l'impression d'être un cygne nageant sur les eaux calmes d'un lac transparent tant son regard reste net, sa parole aisée, ses gestes naturels. Aucun des trois hommes ne peut cependant se douter à quel point son cœur bat tandis qu'elle s'efforce de dissimuler depuis le début de l'entretien et son trac et son espérance.

- Vous avez lu le scénario ?

- Il n'est pas tout à fait prêt, intervient Launier. On revoit des scènes pour ajuster le vêtement sur Isabelle. Il y a pas mal de petits détails à modifier. Surtout dans le dialogue. C'est une question de jours. Je te raconterai...

- Mais vous connaissez l'histoire ? insiste Arthur Pétram en se tournant vers Isabelle.

Elle semble hésiter sur la réponse à donner.

– On m’a simplement dit qu’elle se passait en France, sous l’Occupation. Et dans les années qui ont suivi. Entre 1945 et 1953...

– Oui. Et plus tard aussi.

– Ni Brassier ni Allard n’ont voulu lui en dire plus, interrompt encore Launier.

– Pourquoi ?

– Ben... tu connais Brassier. C’est sa méthode. Il aime travailler dans le secret et l’inattendu. Il a toujours peur de mécaniser... Mais il a vu longuement Isabelle, au bureau. Ils ont beaucoup discuté. Il pense qu’elle est le personnage...

– Donc je dois le penser aussi, si je comprends bien.

– Non ! Tu as ton mot à dire, bien sûr.

L’œil noir d’Arthur Pétram plonge dans le regard bleu lavande d’Isabelle, devenu brusquement plus froid.

– Vous êtes très belle.

– Merci.

– Il n’y a pas de quoi. Je ne sais pas si ce n’est pas un handicap...

– Ah...

– Oui...

Il a des scènes difficiles à tourner avec elle. Il joue un personnage à contre-emploi, très différent de ses rôles habituels. C’est un risque pour lui. Il ne peut l’assumer qu’en éprouvant les réactions de cette éventuelle partenaire. En la provoquant même. Launier aurait grande envie d’intervenir. Mais il s’en garde bien.

– Vous savez que vous êtes la fille d’un criminel de guerre, dans le film ?

– Oui... je...

Là encore, Isabelle a semblé hésiter avant de répondre. Il lui explique en détail le destin tragique



de cette fille qui subit et partage la vie clandestine et perpétuellement menacée de son père qu'une idéologie aberrante a entraîné aux pires excès...

Isabelle l'écoute avec une attention intense. On dirait qu'elle s'apprête déjà à jouer les scènes.

– Elle n'est en rien responsable, bien sûr, mais...

– Je ne suis pas responsable non plus... de mon physique, dit-elle doucement.

– Certes... concède Arthur Pétram, un peu interloqué. Certes. Mais c'est le problème d'une autre responsabilité que nous avons à jouer.

Isabelle a marqué un point. Launier le voit. Arthur Pétram poursuit son examen tout en pensant qu'elle a vraiment un regard ravissant.

– Il détruit la jeunesse de l'une et dégrade la vieillesse de l'autre... enfin, de mon personnage... celui de votre grand-père. Tous deux sont des victimes, en quelque sorte. Vous n'avez pas un physique de victime. C'est le moins qu'on puisse dire.

Elle le regarde, l'œil fixe, et ne répond rien.

– Vous comprenez ? insiste-t-il.

– Oui. Très bien.

Cet échange malaisé auquel Isabelle résiste sans sourciller ne semble pas encourager son éventuel partenaire à approfondir l'auscultation.

– Ce qui amène votre père à la délinquance, notre metteur en scène vous en a parlé ?

– Euh...

– Oui, oui, intervient encore Launier.

– Vous connaissez les suites ?

– Non.

– Comment, non ? Il ne lui a pas dit ce qu'elle devenait ?

– Non. Ce sont les changements que je t'ai annoncés. Bertrand y travaille avec Allard et...

– Ah ? C'est curieux...

Arthur Pétram a l'impression que Launier lui



cache quelque chose. C'est une sensation qui l'agace et dont, à l'évidence, Isabelle ne bénéficie pas.

– En tout cas, c'est un très beau rôle, dit-il.

– Oui, je m'en suis rendu compte.

– Tant mieux.

– Vous suivez des cours de comédie, m'a dit monsieur Launier.

– Oui.

– Chez qui ?

– Jean-Bernard Beauchet.

– Ah ! Ça pourrait être pire...

– Pardon ?

– Non. Rien... Je plaisantais. Depuis longtemps ?

– Deux mois.

– Et ça va bien avec lui ?

– Oui. Il est extrêmement sévère, rigide même.

Mais ça va...

Le ton d'Isabelle reste toujours aussi immobile. Elle semble être ailleurs. Elle le regarde en le traversant, comme s'il n'existait pas.

– Rigide ?

– Oui.

– C'est-à-dire ?

– Il nous interdit à nous, les filles, les jeans, les baskets, les cigarettes ou les bottines, les cheveux sales et le laisser-aller... Mais...

– Il est plus indulgent avec les garçons...

– Pardon ?

– Rien, rien ! Que vous fait-il travailler ?

Isabelle Sérac esquisse son premier sourire.

– Agnès, lâche-t-elle comme si elle avait à s'en excuser. Dans... *L'École des femmes*.

Détente. Elle a retrouvé sa petite malice première pour préciser le titre de la pièce. Launier respire. Arthur Pétram apprécie. Charles s'extasie.

– Quelle coïncidence !

– Oui... Mais je travaille aussi Camille.

– Camille... d'*Horace* ? s'étonne le roi.

– Non. De *On ne badine pas avec l'amour*, répond Isabelle.

– Quelle scène ?

– Celle de la fontaine. En première année, nous sommes obligés de ne travailler que des textes classiques. M. Beauchet y tient beaucoup.

– Il a bien raison, conclut le roi.

La glace qui avait figé leur échange sur le scénario va fondre peu à peu. Charles écoute la conversation avec un intérêt passionné qu'il ne cherche pas à dissimuler. Si Georges Launier ne peut pas encore espérer que son film fasse trois millions de spectateurs en trois semaines, il peut cependant être certain qu'Isabelle en a déjà fait un en trois minutes. Et particulièrement fervent. Quant à Arthur Pétram, professionnel exercé, il est bien obligé de s'avouer qu'Isabelle Sérac possède une aura et un magnétisme certains.

– Tu connais *On ne badine pas avec l'amour* ? demande-t-il brusquement à son fils.

Charles prend alors conscience de l'existence d'autres personnes qu'Isabelle dans ce foyer où résonne pourtant le tumulte des nombreux invités.

– Comment ?

– Je te demande, lui dit son père en détachant les mots et les syllabes comme s'il parlait à un sourd, si tu connais *On ne badine pas avec l'amour*, d'Alfred de Musset, le rôle de Perdican.

– Ben... non. Tu sais, les classiques français au RADA...

– Mon fils suit des cours d'économie à Londres, explique Arthur Pétram à Isabelle pour excuser son ignorance.

– Ah... répond-elle sans chercher à entrer davantage dans le propos.

– Mais je prends aussi des cours de comédie, précise Charles, toujours aussi extatique et empressé.

– Ah.

– Oui... au RADA.

– Ah...

Le RADA ne dit visiblement rien à Isabelle. Charles lui a lâché les mots de son plus bel accent british, comme s'il lui faisait une déclaration amoureuse, lui expliquant qu'il s'agit de la Royal Academy of Dramatic Arts de Londres, où il travaille avec Peter Wigzel, un des plus grands acteurs de théâtre anglais... Shakespeare, Pinter, Shaw, Schaffer, Osborne et même Brecht et Claudel, mais Musset, hélas...

– Bon ! Eh bien tu vas passer à la maison, coupe le père pour éviter qu'Isabelle ne soit submergée par cette énumération. Tu pourras même y dormir, aussi bien qu'à ton hôtel. Demain matin, tu liras – il insiste lourdement sur les mots – *On ne badine pas avec l'amour*. Ça peut toujours servir.

Puis, se tournant vers Isabelle :

– J'aimerais que vous veniez chez moi à seize heures. J'habite les Invalides. Ce n'est pas un symbole ! Nous travaillerons la scène de la fontaine. Charles vous donnera la réplique. Et si tu veux bien, Georges, dit-il à Launier, rejoins-nous vers six ou sept heures. On pourra parler de tout cela.

– Non. Je viendrai aussi à quatre heures. Je passerai prendre Isabelle. Cela lui évitera de chercher ton introuvable cité Varenne. J'ai rendez-vous à sept heures. Je la raccompagnerai ensuite.

– Parfait !

Comme s'il savait déjà qu'ils auront à se disputer tous les trois les faveurs d'Isabelle, et après avoir constaté qu'il était tard, que « les vieux acteurs ont besoin de se coucher tôt s'ils ne veulent pas être gâteux le lendemain », Arthur Pétram se lève et rompt le charme.

Bras ouverts tel un candidat à l'élection présidentielle, il se tourne vers l'assistance et la salue. Les bai-

sers volent vers lui de table en table autant que les mots. « Bonne nuit, mon Arthur. Encore bravo, Arthur ! Tu étais merveilleux, Arthur ! » Chacun le congatule, le remercie. La tendresse règne partout autant que la joie. La grande famille du théâtre, que d'aucuns appellent parfois la « famille des Atrides », s'est ouverte ce soir au bonheur et à l'amitié. Cela lui arrive aussi. Plus souvent qu'on ne le dit. Ce soir, elle est sans arrière-pensée, à défaut d'être sans inquiétude : celle de ceux et de celles qui se demandent de quoi demain sera fait. Éternelle question, qui s'est posée de toute éternité à ceux que Molière appelle « les étranges animaux » et qui sont « le théâtre » depuis qu'existe cette singulière magie. Le jeu consistant toujours à ne rien laisser paraître des angoisses dans les baisers joyeux.

– Viens ! dit Arthur Pétram à son fils. Je t'emmène.

– Ah ? Euh... Si tu veux... répond Charles qui avait visiblement envisagé sa sortie et sa fin de soirée de tout autre façon.

Tandis que Georges Launier prend Isabelle sous le bras pour la déposer chez elle, le roi Arthur, définitivement délivré de ses papillons noirs, sort avec son fils sous les derniers applaudissements chaleureux de tous ses amis.

Devant le théâtre, en cette nuit sale du 1<sup>er</sup> janvier 1989, une Rolls, avec chauffeur, les attend sous le crachin.

– Eh bien... dit Charles, en admirant la voiture. Ça vaut la peine d'être acteur !

– Rassure-toi. Je la loue ! C'est mon seul luxe. Il n'est qu'apparence. Ton héritage n'est pas compromis.

Tandis que, conduite par le chauffeur, la voiture roule ainsi qu'un lit douillet sur le pavé gras et humide de Paris, le père et le fils repassent en silence le film de leur journée. De multiples images se chevauchent et défilent devant leurs yeux à une vitesse bien moins

sage que celle, luxueuse, de la Rolls. Isabelle occupe déjà leur esprit. Pour des raisons toutes différentes. Arthur Pétram attend beaucoup de la rencontre du lendemain. Charles aussi. Mais il donne à cette attente un sens infiniment moins professionnel.

Arrivée devant l'hôtel où Charles réside, la voiture s'arrête. Les images aussi.

– Papa, si cela ne t'ennuie pas trop, je préférerais venir chez toi demain matin vers dix heures. J'ai toutes mes affaires à ranger, ma note à régler... Je vais dormir ici. Et...

– Viens plutôt à neuf heures et demie alors. Nous prendrons le petit déjeuner ensemble. Il sera meilleur qu'à l'hôtel...

– Euh... Bon. Oui. D'accord.

Avant que Charles n'ait pu ouvrir la portière, Arthur Pétram le retient par le bras.

– Quelle est ton impression ?

– Mon impression ?

– A propos d'Isabelle Sérac...

– Ah... euh...

Expulsé de son rêve intérieur, Charles, dont le silence à propos d'Isabelle a été jusqu'ici aussi éloquent que celui de son père, répond le plus sobrement possible :

– Elle est ravissante. Un regard extraordinaire, un peu irréel, un peu mystérieux...

– Tragique ! Non ?

– Hein ?

– Tragique, son regard... insiste Arthur Pétram.

– Ah oui... c'est vrai. Tragique.

– Je le pense aussi. A demain.

– A demain.

Beaucoup plus hypocrite que son père, ce fils...



A peine arrivé dans sa chambre, Charles appelle Isabelle au téléphone. Il vient de lui demander subrepticement son numéro une demi-heure auparavant, tandis que le roi Arthur saluait une dernière fois ses nombreux amis dans le foyer du théâtre. Il tombe sur une voix d'homme. « Son père, ou bien... » Il est décontenancé, car à cette heure de la nuit cet appel fait un peu désordre. La voix lui passe Isabelle. Il bafouille, à propos de Musset, de Perdican, de Camille et de la fameuse fontaine, deux ou trois phrases laborieuses. Isabelle écoute patiemment. Puis elle raccroche. Charles, qui ne peut pas voir son sourire, se retrouve tout bête, assis sur son lit, près du téléphone. L'esprit encombré du regard d'Isabelle, du corps d'Isabelle, de la voix un peu moqueuse d'Isabelle. Il va avoir du mal à s'endormir. Il vit déjà la rencontre du lendemain.

A onze heures et quart du matin, « c'est décent », après avoir décommandé le petit déjeuner chez son père, il se décide à renouveler l'appel. Même voix d'homme – « oh ! merde ». Pris de court, plus encore que la veille, c'est d'un ton trop assuré, donc suspect, qu'il demande à parler à « Mlle Sérac ».

– De la part de qui ?

– Charles Radoux.

– Celui d'hier soir ?

Cueilli à froid, il ne peut que marmonner :

– Pardon ?

– Vous êtes celui qui a déjà appelé hier soir ? répète la voix, en appuyant sur les mots, avec une pointe d'impatience.

– Euh... oui.

– ... Quittez pas.

Après que l'homme a chuchoté « C'est ton gars d'hier » et un temps qui lui a paru très long, il entend la voix cristalline mais étonnée d'Isabelle.

– Que vous arrive-t-il ?



– Euh... rien, rien... Je...

Plus laborieusement encore que la veille, il bredouille deux ou trois banalités pour terminer par :

– Ne vous trompez pas ! C'est  *cité*  Varenne, mais pas  *rue*  de Varenne... à... à quatre heures.

– Mais... monsieur Launier doit venir me chercher, répond Isabelle toujours aussi étonnée et cristalline.

– Ah... je ne savais pas.

Il sait parfaitement. Et Isabelle sait qu'il sait, puisque la proposition de Launier s'est faite devant lui.

– Bien. Bon. Alors... euh... à tout à l'heure.

– C'est cela. A tout à l'heure.

Ils raccrochent chacun de son côté. Elle, toujours aussi légère et amusée. Lui, toujours aussi bête et pesant.

La voix d'homme s'inquiète et demande une explication. Elle lui est immédiatement donnée :

– C'est Charles Radoux, le fils d'Arthur Pétram.

Ce n'est que la semaine suivante que Charles aura la réponse à la question qu'il se pose à propos de cette voix d'homme :

– C'est Bernard Le Prestre, un ami médecin.



## Chapitre 3

A seize heures quinze très précisément, Charles et Isabelle sont debout face à face dans le grand salon de ce charmant petit hôtel particulier « introuvable » de la cité Varenne qu'occupe seul – puisque « Laura n'est pas venue » et que « Laura, c'est fichu » – le roi Arthur.

Après quelques considérations sur la difficulté de la circulation parisienne, perturbée par les manifs qui quadrillent, sous le regard plus ou moins paisible des CRS, le quartier des Invalides, de la rue de Grenelle où sont installés les ministères de l'Éducation nationale et du Travail jusqu'à l'avenue de Ségur, siège du ministère de la Santé, des Postes et des Affaires sociales, en passant par la rue de Varenne où l'on trouve à la fois le Premier ministre, sa résidence, ses bureaux et ses jardins, qu'on aperçoit d'ailleurs des fenêtres du grand salon, Charles et Isabelle s'apprêtent à avoir pour seuls spectateurs Arthur Pétram et Georges Launier.

Le roi Arthur a lui-même effectué la mise en place, en précisant :

– Voilà trois chaises, côte à côte. C'est le banc sur lequel vous vous asseyez. La fontaine est derrière vous. Allons-y...

Charles est mort de peur. Et cela se voit. Isabelle, elle, est déjà à l'intérieur de son personnage avant même d'attaquer les premiers mots. Cela se voit aussi. L'une est orgueil. L'autre n'est que trouille...

A seize heures trente-cinq, vingt minutes plus tard, Arthur Pétram est stupéfait. Cette scène champêtre dite « de la petite fontaine », refrain populaire rabâché par des centaines de garçons et de filles, jeunes premiers et jeunes premières romantiques aspirant au Conservatoire, cette scène qu'il a entendue cent fois dans diverses circonstances – au théâtre ou en examen –, cette scène où deux êtres jeunes se heurtent, se déchirent et se séparent en quelques minutes, tels George Sand et Musset dans le décor rural de Nohant (où Alfred n'a d'ailleurs jamais mis les pieds !), cette scène qu'il a vue se dérouler un jour – et d'ailleurs de nuit ! – dans un décor de bar louche jouée par une Camille en imperméable ciré noir et un Perdican en smoking, nœud papillon de la même couleur, bien que l'une sorte d'un couvent pour y retourner et que l'autre vienne de lire sur le billet du rendez-vous « *Trouvez-vous à midi à la petite fontaine !* », le tout accompagné d'une musique douce murmurée par Frank Sinatra, cette scène bateau l'a subjugué à nouveau. Plus exactement, c'est Isabelle qui l'a subjugué. Elle y est extraordinaire de vérité. Arthur Pétram n'a plus aucun doute sur sa participation au film. Qu'importe sa beauté, elle va y être sensationnelle. Son fils, hélas, ne lui a pas apporté les mêmes satisfactions. Charles bafouille. Charles ânonne. Charles gâche tout. Sa seule excuse : il découvre le texte. Il ne sait pas lire. C'est évident. Pourtant Arthur Pétram ne s'en émeut guère. Ça arrive à beaucoup d'acteurs ! Pauvre Charles. Il a l'air si emprunté.

– C'est bien, mes enfants. C'est très bien, dit-il du ton que l'on prend pour caresser l'encolure des chevaux. On va la recommencer une petite fois. Je vous ai d'abord laissés faire, pour voir. J'ai vu. On va reprendre le tout.

Il n'a dit cela que pour son fils. Car, en ce qui

concerne Isabelle, il n'y a pas grand-chose à reprendre. Sinon... qu'un détail l'a intrigué. Elle a eu deux façons différentes d'aborder sa Camille. Émue, ardente, passionnée après les questions posées à Perdican sur ses maîtresses. Mais Arthur Pétram a eu l'impression qu'elle ironisait à certains instants. Se moquait-elle de la timidité de Charles ? Ou bien existait-il un autre motif ? Et dans ce cas, lequel ? « Les intonations, c'est sa spécialité. » C'est pourquoi il veut réentendre la scène. Pour en avoir le cœur net. Il y a eu d'abord la première réplique : *« J'ai cru m'apercevoir, à tort ou à raison, que vous me quittiez tristement ce matin... »*

Arthur Pétram a eu le sentiment que l'œil d'Isabelle frisait.

Davantage encore sur : *« Je vous ai refusé un baiser, le voilà. »*

Là, c'est Charles qui lui est apparu bizarre, presque gêné même.

Et enfin : *« Puisque nous nous quittons, quittons-nous bons amis... »*

Nouvelle sensation qu'Isabelle, une fois de plus, rigolait intérieurement ! Bref ! Comme le dit le personnage de Perdican à son entrée : *« Y a-t-il ici quelque intrigue ? »*

– On va la reprendre, les enfants !

Confortablement assis dans un fauteuil, Georges Launier à ses côtés, Arthur Pétram à 17 h 05 a vérifié. Isabelle n'ironise plus. Ce qui lui confirme d'ailleurs qu'auparavant elle ironisait. Sur quoi, sur qui, pour quoi ? Il ne le sait pas. Et cette ignorance continue à l'agacer. Il y a quelque chose, c'est certain. Mais quoi ? Il verra cela plus tard. Pour l'heure...

– Ça va bien, mes enfants ! Ça va... Détendez-vous.

Arthur Pétram doit faire face à un problème infiniment plus important : son fils. Charles n'est pas fameux dans Perdican. Cette reprise le lui confirme.

Ni bon ni mauvais : pas fameux. C'est pire ! Cela rend le jugement plus malaisé et les mots pour le rendre plus hasardeux. A l'évidence, Charles n'a pas les dons innés – elle vient encore de l'éblouir – d'Isabelle. Est-ce une raison pour lui refuser définitivement l'accès au sacerdoce ? Les garçons sont souvent plus « bloqués » que les filles, plus longuement incertains... Alors ? Décourager ou encourager ? Être père ou être juge ? C'est bien pour cela qu'Arthur Pétram n'a jamais voulu donner de cours de comédie. Pour ne jamais avoir à endosser cette responsabilité. A la télévision il s'est un jour expliqué là-dessus. « Les mauvais vous paient : c'est de l'escroquerie. Les bons ne vous paient pas : c'est de l'apostolat ! » En ajoutant : « Les bons, on les ferait volontiers travailler pour progresser soi-même. Dans les deux cas, c'est du temps perdu : eux n'en ont pas besoin. »

En cette minute, il ne s'agit plus de louvoyer. Charles debout, face à lui, le visage agité de quelques tics, attend son verdict. Quelle différence avec le jeune homme qui, il y a cinq ans, lui jetait : « Tu n'as joué que des conneries. »

– Asseyez-vous, mes petits enfants, asseyez-vous, leur dit-il.

Et lui se relève d'un bond ! Il commence à arpenter le salon, en long et en large, pour y trouver ses arguments, suivi des regards interrogateurs d'Isabelle et de Charles. Que dire ? Comment le dire ? Il s'agit de son fils qui attend de lui un diagnostic précis, un passeport pour la vie. Continuer les études ou prolonger le RADA ? Le théâtre ou l'économie ?

« Tu crois en moi ? » lui a-t-il demandé si joliment hier soir. Ce n'est pas le moment de se tromper sur les mots.

– Bon. Bien ! Euh... Isabelle... c'est très bien. Très bien, très juste, très sensible. Vous sentez ce que vous avez à exprimer. C'est un très bon travail, très nourri, très...



Arthur Pétram a commencé par Isabelle. Comme si, en prenant une voie détournée, il allait trouver le bon chemin. Mais il lui faut limiter ses compliments, à cause de Charles. Pourtant il aurait envie de l'embrasser, cette Isabelle, tellement il est heureux des preuves qu'elle vient de lui donner de ses qualités. Il devine déjà tout ce qu'elle apportera à son personnage dans le film. Et ce qu'elle lui apportera à lui, par conséquent. Mais il y a Charles ! Il faut parler à Charles ! Charles, sur un pied, ressemble à un jeune père à la clinique avant qu'on ne lui présente le bébé.

– Pour toi, Charles, commence-t-il avec prudence, je tiens compte, bien sûr, du fait que tu n'as sans doute jamais travaillé en français... une pièce française... hein ?

Il a murmuré ce « hein ? » d'une petite voix frieuse, comme s'il redoutait que la réponse ne puisse pas lui permettre d'être indulgent.

– Non. Jamais.

« Ouf ! » La prudence a payé.

– Ben... forcément. Alors, voilà... Euh... Voilà... Si tu veux bien... on va reprendre encore une fois la scène. Tu vas la relire tranquillement pour te familiariser un peu plus avec les mots. Mais avant de... euh... je voudrais tout de même te dire ceci.

D'un seul coup, Arthur Pétram s'empare de la brochure que tient encore Charles, avec une sorte de respect. Et, plutôt que de les expliquer, il rejoue une par une toutes les répliques des deux personnages ! Il devient tour à tour Perdican et Camille. S'asseyant, se relevant, s'allongeant sur le banc, ou sur le sol, brochure à la main, pour parfaire sa démonstration ; il se met en colère, s'indigne, s'expose, questionne comme Camille. Il lui répond, agressif, tendre, caustique et passionné comme Perdican. Malgré son âge, il leur fait un numéro éblouissant de brio, de jeunesse qui les subjugué, les révèle à eux-mêmes et les

éclaire également sur le travail qu'il leur reste à accomplir. En réalité, il n'a cessé de gagner du temps afin que Charles ne lui pose pas trop tôt la question fatidique : « Qu'est-ce que tu penses de moi ? » et il a pris aussi un plaisir infini à redire ce texte et à vivre un personnage qu'il n'aurait pu jouer quand il en avait l'âge ! « Ô vieillesse ennemie ! » De toute façon, c'est décidé. Il ne découragera pas Charles. Pas aujourd'hui. Il n'a, certes, pas beaucoup d'illusions. Mais l'examen est tout de même trop bref. Il ne peut pas trancher... comme cela... si brutalement. Il faut laisser une chance au temps...

– Tu travailles depuis quand... au RADA ?

– Depuis la rentrée d'octobre... ça fait trois mois...

– Eh bien voilà... voilà ! C'est trop peu. Il faut que tu comprennes que jouer la comédie... que ce soit en anglais ou en français, c'est la même chose...

Et le voilà parti, presque malgré lui, à reprendre son cours.

– La règle d'or tient en quatre verbes : DONNER – RECEVOIR – PARLER – ÉCOUTER.

– Ah ?

– Donner, c'est parler, dit-il. Recevoir, c'est écouter.

– Oui. Bien. Bon, répond Charles avec une application touchante. Je comprends bien. Mais...

Le roi l'interrompt aussitôt.

– Quand tu écoutes un personnage, tu n'as pas besoin de réagir à chaque mot. En ce moment, par exemple, tu m'écoutes. Tu ne bouges pas. Tu es attentif, concentré, statique. Tu me regardes. Tu me reçois. Comme un buvard reçoit les taches d'encre. Et, ayant accumulé à l'intérieur de toi mes arguments, tu vas me renvoyer les tiens ! Et tu vas bien les renvoyer ! Tu vas bien « donner » ! Tu viens d'ailleurs de m'interrompre juste ! Je t'ai bien écouté. Je vais à mon tour bien te recevoir. Écouter, ce n'est pas faire

des « boudouilles », mon Charles ! Ou des mimiques. Ce n'est pas réagir sur des mots mais sur un sentiment ! Ou une idée, exprimée par des mots. C'est « filtrer » ce qu'on reçoit de l'autre ! On n'a pas besoin, comme beaucoup le pensent, d'étudier ce qui s'appelle d'un terme qui me fait frémir, « les jeux de physionomie » ! Jouer la comédie, ce n'est pas se regarder dans une glace ! C'est vivre ! C'est prendre tous les risques de la vie. Tu dois écouter l'œil dans l'œil, sans la quitter du regard, tout ce que Camille te dit.

– Même de dos ?

– Hein ? Oui ! Même de dos !

– Et si elle bouge ?

– Tu la suis ! De l'œil...

– Pas facile.

– Si. Tu es captivé par ses arguments. Et...

– Mais... Je suis ahuri aussi. Agacé et bientôt en colère.

– Et alors ? Cela peut se lire dans ton regard, ça, ou dans ton attitude ! Ta colère, c'est de l'amour déçu ! Elle ne peut éclater vraie, forte, qu'après que tu t'es nourri, gonflé, de tous les arguments de Camille. Elle te gonfle, Camille ! Tu comprends ? Elle te gonfle ! Il faut te sentir gonflé par elle. Il faut qu'on le voie dans ton corps ! Et qu'on l'entende dans les trois dernières phrases de ta dernière réplique ! Elle t'a tellement gonflé que tu éclates ! A partir de « *Et l'on se dit...* », tu lui parles en points d'exclamation : « *J'ai souffert souvent* », exclamation. « *Je me suis trompé quelquefois* », exclamation. « *Mais j'ai aimé* », trois points d'exclamation. « *C'est MOI* », quatre points d'exclamation. Là, tu éclates. *C'est MOI qui ai vécu ! Et non pas un être factice !* Sers-toi des labiales « p » et « m », et de la dentale « t » de factice. Ne jamais négliger la technique. C'est notre force de persuasion ! Non pas pour matraquer les mots, mais pour

faciliter l'expression. *C'est MOI qui ai VÉCU.* Sois-en convaincu, bon Dieu ! La conviction, c'est l'arme secrète de l'acteur. *C'est MOI qui ai VÉCU ! Et non PAS un être FACTICE.* Attaque les mots. Rentre-lui dedans avec les consonnes ! *CRÉÉ PAR MON ORGUEIL et mon ennui !* Un texte, ça se mâche comme un bon plat ! Quand tu auras digéré, tu verras... tout deviendra plus fluide. Ton sentiment suivra, comme l'intendance en rase campagne !

– Tu crois ?

– Non, je ne crois pas ! J'en suis sûr ! Allez, je vous laisse ! C'est l'heure de mon eau. Revoyez le texte. On reprend la scène le temps de la boire... Viens Georges !

Il entraîne Georges Launier par le bras et, dans le petit bar attendant à la salle à manger, lui confie :

– Ta petite Sérac est une merveille. Comme dit Molière : « *Elle sait tout sans avoir jamais rien appris !* » C'est de l'instinct pur. Elle me rappelle la petite Moreau, à ses débuts. Ou Adjani. Une merveille !

– Ah ! comme je suis heureux.

– Tu peux. Tout y est. Émotion, autorité, grâce. Elle va être extraordinaire dans le film !

– Tu ne la trouves plus trop belle...

– Si ! Mais je commence à m'y faire.

– Charles n'est pas mal non plus, se hasarde Launier d'un ton peu convaincu.

– Oui. Pas mal... confirme le roi Arthur sans ouvrir le débat.

Ils reviennent tous les deux dans le salon. Charles et Isabelle reprennent la scène pour la troisième fois. Charles l'a relue pendant l'aparté volontairement prolongé de son père et de Georges Launier.

Il est maintenant plus de sept heures. Arthur Pétram se lève une nouvelle fois de son fauteuil dès la dernière réplique avalée.

– Bon ! Ça va. Tu progresses, dit-il à Charles. C'est pas encore tout à fait ça, mais ça vient, ça vient.

Il se tourne vers Launier :

– Tu as oublié ton rendez-vous, toi !

– Ça n'est pas bien grave. Je vais téléphoner.

– Alors je vous emmène tous dîner chez Édouard !

Devant le regard ahuri de Charles, il précise :

– C'est le même prénom que l'Édouard de ta mère, mais ce n'est pas la même fonction ! Le mien est restaurateur à Montmartre. Allons-y ! On pourra y reparler tranquillement de Camille et de Perdican.

En sortant dans la cité Varenne, et tandis que Charles est déjà dans la voiture, le roi Arthur glisse à l'oreille d'Isabelle, un peu perfidement...

– Vous savez que Charles repart demain matin pour Londres.

– Ah bon ? dit-elle.

– Eh oui...

– Je ne savais pas.

Elle a retrouvé son petit air ironique, Isabelle.





## Chapitre 4

Dans le cadre de la très populaire émission « Vous avez la parole », la télévision réalise depuis quelques jours un portrait d'Arthur Pétram. On a commencé par le filmer chez lui. Puis dans d'autres lieux familiers. Cet après-midi de vendredi est consacré à l'enregistrement public, en studio et en faux direct, de son interview par Norbert Delax, un des meilleurs journalistes parmi les grands anciens de la télévision.

– Vous affirmez que les acteurs ne ressemblent pas à leurs personnages.

– J'affirme.

– Tout de même ! A la longue, ils finissent par y ressembler, non ?

– En aucun cas. Ils font semblant. Ou ils « en » font trop. C'est tout. Sinon quelques-uns deviendraient Napoléon ou Jésus-Christ. Ou même Hitler, si vous jouez *La Résistible Ascension d'Arturo Ui*. Ce n'est pas recommandé. Même pour l'amour de Brecht !

Dans le petit studio, l'assemblée réunie approuve avec vigueur.

En vieil habitué de ce genre d'exercice, Arthur Pétram jubile en répondant depuis vingt minutes déjà aux questions les plus inattendues. Il peut ainsi s'adresser, et sans en avoir l'air, à ce fils revenu de Londres pour le week-end. Ce qui l'a surpris et touché. Il s'adresse aussi à cette petite Isabelle, luxueuse

débutante, qui va tourner avec lui ce film, *Mémoire d'un autre*, dont il vient de parler excellemment. Il a le souci de se découvrir un peu plus à eux, afin de se faire mieux comprendre de l'un et de l'autre. Debout, dans un coin de la régie où s'affairent le réalisateur, sa scripte, les ingénieurs du son, de la vision, les assistants, face aux multiples boutons et aux nombreux écrans de contrôle où se fixent les images choisies, Charles et Isabelle assistent tous deux à l'émission. Georges Launier est resté dans le studio, au milieu du public. Un public qui pour l'heure est en joie. En écoutant sa réaction, qui confirme celles entendues déjà lors de la représentation de *L'École des femmes*, Charles se reproche encore son coup d'éclat passé, « Tu n'as jamais tourné que des conneries ». Il réalise à quel point ce père, considéré depuis plus d'un quart de siècle comme un des plus grands acteurs comiques de son temps, a pu être blessé. Arthur Pétram vient de révéler combien il a souffert de ne jamais avoir été tout à fait admis dans le cercle très fermé des grands acteurs et combien il aurait aimé qu'on enlevât parfois le mot « comique » à cette reconnaissance de son talent.

– Pourquoi ?

– Oh !...

Il esquisse un geste vague.

– Parce qu'il entre toujours un peu de dédain dans l'expression « c'est un comique ». Elle nous fait tous un peu rager. Cela n'avantage pas celui qui en bénéficie. Comme le mot « boulevard » accolé au mot « comédie » ne valorise pas le genre. Pourquoi « comédie de boulevard » ? Hein ? Je vous le demande...

– Charles a l'impression que son père vient de lui poser directement la question à lui.

– Je vous ferai remarquer que c'est à moi de vous interroger, dit Delax en riant.

– Pour une fois, vous pouvez bien me répondre.

Tous deux jouent à merveille leur partition, sachant très bien ce qu'ils ont à échanger. Ils sont convenus d'un cadre général de sujets à aborder, quelques jours auparavant.

– Parce qu'on y retrouve éternellement le fameux trio ! réplique Delax. Le mari, la femme et l'amant. Ou bien l'épouse, la maîtresse et le mari.

– Dans la tragédie aussi.

– Hein ?

– Oui. Bérénice, Titus, Antiochus. Deux hommes, une femme, un cocu ! Andromaque, Pyrrhus, Hermione, Oreste. Deux femmes, deux hommes. Deux cocus ! Alors ? Pourquoi pas « tragédie de boulevard » ? Parce qu'on n'y rit pas ?

– Vous n'avez pas honte de dénigrer ainsi la tragédie ! J'espère que vous plaisantez !

– Bien sûr, admet Arthur Pétram. Mais je vous ferai observer que, dans la vie, le fameux trio « le mari, la femme, l'amant » existe. Il ne fait pas toujours rire. Au contraire. C'est bien souvent une tragédie qui commence. Elle s'achève parfois en crime, dénommé passionnel. On ne parle jamais ni d'un crime « de boulevard » ni d'une tragédie « de boulevard ». En somme, en changeant de costume, on change d'étiquette. Vous trouvez cela juste, vous ?

– Vous ne pensez pas que vous en faites un peu trop !

– Si. Comme tous les comiques ! Mais vous savez bien que les acteurs sont excessifs.

Arthur Pétram lui a répondu comme un écolier pris en faute. C'est un de ses vieux trucs. Le public manifeste son contentement.

– Comique ou pas, vous êtes tout de même reconnu comme le roi Arthur, non ?

– Oui, c'est vrai. C'est charmant d'ailleurs. A partir d'un certain âge, on devient automatiquement « le

vieux lion », « la grande dame du théâtre » ou « le roi »... de quelque chose ! Il suffit d'avoir une bonne santé et de durer. A cet égard-là, je ne peux pas me plaindre.

– Vous dont la mission est de faire rire les autres, qu'est-ce qui vous amuse ?

– Peu de chose. Ce qui prouve que le rire est une denrée rare.

– Ou que vous n'êtes pas drôle !

– C'est vrai.

– Vous ne riez jamais ?

– Tout le temps ! De peur d'être obligé de pleurer, comme disait...

– Vous n'avez jamais eu de fou rire ?

– Dans la vie ?

– Oui ! Ou en jouant.

– Si, bien sûr. C'est un métier gai que le nôtre. Qu'il faut exercer sérieusement sans trop se prendre au sérieux.

– Qu'est-ce que vous faites dans ces cas-là ?

– Au cinéma, on coupe. Au théâtre, on baisse le rideau ! Ou alors on enchaîne, suivant l'état dans lequel on se trouve. Oh ! je me rappelle un jour... un très beau jeune premier avait une phrase toute simple à dire, mais dans un grand mouvement de désespoir, « *Il faut que je parte ou que la tête me tourne* ». Ce soir-là son désespoir était tel que cela a donné : « *Il faut que je pète ou que la tarte me tourne !* »

Hurlements de rire dans le studio. Ils se répandent en régie et rebondissent sur Norbert Delax.

– C'est pourquoi je recommande toujours la vigilance technique ! Au théâtre en tout cas...

– Qu'est-ce qui s'est passé, alors ? demande Delax en hoquetant.

– Que vouliez-vous qu'on fit ? On est tous morts ! De rire. Le public a suivi. Et on a enchaîné...

Le calme revient peu à peu dans le studio. Delax peut continuer son questionnaire.

– Avouez, c'est quand même merveilleux d'être un comique ! Non ?

– J'avoue. Surtout quand c'est involontaire à ce point-là !

Surmontant l'allégresse qui s'est emparée à nouveau du studio, Delax parvient à dire :

– Tout le monde n'a pas ce pouvoir !

– D'autres ont la beauté. Ce n'est pas mal non plus...

C'est sur la demande de Georges Launier qu'Isabelle est venue assister à l'émission, pour se mettre dans l'ambiance. Tout autant que Charles, elle suit l'entretien avec passion. Après l'intermède un peu fou qui vient de se passer, cette phrase somme toute banale qu'Arthur Pétram vient de glisser en pleine caméra, le regard plongé dans l'objectif, et celle qui suit l'ont étrangement touchée. Comme si elles lui étaient destinées.

– Si vous saviez comme ce comique est heureux quand il parvient à émouvoir...

Mus par le même réflexe, Charles et Isabelle se sont tournés l'un vers l'autre, en souriant.

– Quand elle vous quitte, la beauté, c'est bien triste, non ? enchaîne Norbert Delax.

– C'est vrai, c'est vrai ! Et c'est pourquoi, à ma naissance, j'avais décidé de ne pas être beau !

– Vous aviez raison, répond-il sans sourciller. On finit par se faire à la laideur...

– C'est vrai. C'est plus facile à porter. Vous vous rappelez ce que dit Sacha Guitry à propos de beauté et de laideur ?

– Moi, non, répond Delax, tout à fait au courant de cette intervention prévue. Mais vous... si !

– La remarque vaut d'ailleurs pour les deux sexes. Guitry dit ceci : « *Une femme qui n'est pas belle peut*



*être parfaitement adorée par un homme. Et même plus qu'une jolie femme. »*

– Ah !

– Oui ! Parce que, *« quand on aime une femme laide, dit Guitry, il n'y a pas de raison pour que ça finisse. Au contraire ! On l'aimera de plus en plus. Parce que si la beauté s'altère avec le temps, la laideur, elle, s'accentue... »*

La salle réagit avec bonheur, en applaudissant comme au théâtre. C'est la joie également dans la régie. Charles se tourne à nouveau vers Isabelle. Elle ne semble pas avoir entendu. Elle paraît lointaine, et si triste tout à coup... Charles s'approche un peu d'elle. Visiblement la phrase de Guitry ne l'amuse pas.

– Revenons au rire. Pourquoi estimez-vous qu'il n'est pas valorisant ?

– Parce que c'est un fait. On ne respecte pas le rire.

– Tout le monde aime rire, pourtant.

– Oui. Mais on ne respecte pas toujours ce qu'on aime ! Je n'ai pas d'explication à ce phénomène, sinon que le sérieux... fait plus sérieux ! Il impressionne. Même si rien n'est plus facile que de provoquer le drame ou la peur ! Il suffit de faire « Hou » dans le noir, et tout le monde frissonne. Tandis que faire rire !

– Certains disent que le rire est réactionnaire. Qu'est-ce que vous en pensez ?

– Ah ? Eh bien voilà ! s'exclame Arthur Pétram d'une voix de stentor qui explose dans tous les coins du studio. La voilà, l'explication ! Le rire réactionnaire, redouté et redoutable, parce que tendant à faire oublier les malheurs du monde. Vu sous cet angle politique, c'est évident. Le sérieux et la gravité sont les supports des sociétés vigilantes et inquiètes. Or, de tout temps, les sociétés ont été inquiètes et vigilantes, donc...



– Vous ne croyez pas ?

– Oh ! mais si ! c'est évident. Le rire refuge des nantis, des ci-devant et des imbéciles heureux. C'est une explication. Le problème, c'est que le peuple aime rire. Donc, il est réactionnaire !

Suivant le plan établi, Norbert Delax durcit maintenant l'interview.

– Je peux vous poser une question indiscrete ?

– Pourquoi pas ? Je verrai si je peux y répondre.

– Pourquoi n'êtes-vous pas plus engagé ?

– Comment cela ? demande Arthur Pétram d'un ton faussement naïf, l'œil pétillant, ce qui déjà provoque l'hilarité dans la salle. Je n'arrête pas de l'être depuis mon entrée au Conservatoire. En 1938 !

– Cessez votre numéro de funambule, monsieur Pétram, gronde Delax. Je vous parle d'engagement politique.

– Ah...

Le roi Arthur prend un temps très long. Il semble réfléchir profondément.

– En quelle saison ?

– Comment en quelle saison ?

– Oui. Tout calcul dépend de l'indice des variations saisonnières. Période électorale ou temps ordinaire ?

– Période électorale, par exemple, répond Delax qui a du mal à tenir son sérieux.

A nouveau Arthur Pétram semble réfléchir très attentivement.

– En temps que marginal, au service de la félicité des autres, et, s'il se peut, de la beauté, je ne me sens pas tenu de trahir les secrets de l'isoloir. Mais derrière des idées je suis engagé.

– Ah ?

– Oui. Ce qui d'ailleurs fait parfois rigoler tout le monde dans les salles de rédaction. Mais qu'importe. Comique je suis, comique je reste. Imaginez que j'aie

un jour hurlé « votez Untel », j'aurais eu bonne mine avec les chars à Budapest ou à Prague et le mur de Berlin, non ?

– Vous venez de vous exprimer, là !

– Je ne l'ai pas fait exprès.

De nouveau il a repris ce ton d'écolier pris en faute. La salle rit. Cette fois Isabelle en fait autant.

– Nous sommes des « animaux étranges », dit notre saint-père Molière. Les acteurs gravent sur le sable en prononçant des mots. Nos répliques s'y effacent comme sur les rivages que la mer caresse... nos opinions aussi.

En un long soupir imitant la houle, la salle souligne l'image qu'Arthur Pétram accompagne du geste.

– OOOOh...

– Merci ! dit-il en se tournant vers l'assemblée.

Sous ses applaudissements, il continue en la désignant :

– Vous voyez ? Voilà mon drame. J'aime plaire. Je n'y peux rien.

– On ne peut pas plaire à tout le monde.

– Hélas ! Tous les acteurs le savent ! Ils cherchent néanmoins à y parvenir ! Leur vie en dépend. Moi aussi je fais ma campagne électorale. Mes meetings ont pour thème tel titre de film ou de pièce. Et, chaque fois, je me dis : « Pourvu qu'ils m'élisent ! » Je n'ai jamais demandé à un homme politique de m'aider dans cette tâche. Ils ne sont d'ailleurs pas là pour ça.

Avec le plus grand sérieux, en plongeant à nouveau son regard sombre dans la caméra, il ajoute :

– Je vais vous dire une chose simple. Il m'est arrivé d'être remercié pour des rôles que j'avais joués. Je ne l'ai jamais été pour les hommes ou les femmes pour qui j'avais voté ! Le théâtre est parfois politique, c'est vrai. Mais ma famille demeure celle du spectacle et

ceux qui y assistent. C'est à cela que j'applique mes compétences. Je me soucie de l'opinion de ceux que j'aime. Ils sont si difficiles à convaincre. Mon fils d'abord, le public ensuite. J'ai la chance de jouer, pour son bonheur et pour le mien, dans la cour des grands. Pourquoi voulez-vous que j'aille jouer pour quelques hommes politiques dans la cour des petits !

Un silence presque déférent accompagne cette confiance. On dirait que chacun dissèque les mots qu'Arthur Pétram a abandonnés sur le rivage avant que la mer ne les efface...

Isabelle a posé sa main sur celle de Charles, très doucement, tandis que Norbert Delax enchaîne, sans commentaire :

– Vous êtes Roumain, non ?

Avant de répondre à la question, Arthur Pétram ne peut s'empêcher de sourire. Delax l'a supplié d'ouvrir ce dossier pour la première fois. « Ce sera le scoop de l'émission, lui a-t-il dit. Personne ne le sait. » D'ailleurs il lui a fait un petit clin d'œil en lui posant la question.

– Oui. Je suis né à Bucarest...

C'est en décembre 1914 qu'Arthur Pétram est venu au monde. Très vite expédié en France, après la mort de sa mère en 1922, élevé alors par une de ses tantes à Marseille où elle s'était réfugiée pendant la Première Guerre mondiale, il n'est revenu avec elle en Roumanie qu'en 1928.

– On m'avait dit que mon père était en voyage. En réalité, il purgeait une peine de dix ans de travaux forcés dans les mines de sel de Targul Okna.

Comme si le silence respectueux de la salle l'y contraignait, Arthur Pétram précise que son père, syndicaliste de la première heure, a été condamné à cette peine par le régime monarchique de l'époque, après avoir subi d'abominables tortures.

– On avait inventé, en ce temps-là, dit-il, une

matraque spéciale. Elle contenait des billes d'acier qui ne laissaient aucune trace visible, que des bleus sur le corps.

Un léger frémissement parcourt la salle.

– Mais on lui avait brisé les os... et ses reins avaient éclaté... Pauvre papa.

Charles est stupéfait. Il ne connaissait rien de ses origines. Il n'avait jamais entendu parler de ce grand-père inconnu. Isabelle s'est assise sur un tabouret qu'elle avait dédaigné jusque-là. Presque machinalement, Charles s'inquiète.

– Ça va, Isabelle ?

– Oui, oui.

– On peut partir, si vous voulez. Papa aura la cassette de l'émission.

– Non, non.

Avec pudeur, Arthur Pétram a repris son voyage à travers le passé, d'une voix douce, presque monocorde.

– Mon père est mort dans ce bain en 1934, de mort lente et pour ses idées, lui aussi... C'est pourquoi je ne l'ai pratiquement pas connu.

Le seul souvenir qu'il gardât de son père, c'était son nom. Il avait été donné à une toute petite rue de la capitale, après qu'il eut été réhabilité, vingt-quatre ans plus tard, en 1958 ! C'était une rue bien discrète. Comme si les régimes, quels qu'ils soient, craignant sans doute la contagion, ne tenaient pas trop à rappeler le souvenir de ceux et de celles qui ont tenté anonymement de combattre leur tyrannie. Le temps seul se charge plus tard d'en faire d'éventuels héros. Des héros qui n'ont pas eu la chance de vieillir comme les idées. De là venait peut-être, chez Arthur Pétram, cette défiance instinctive, presque viscérale, pour une exigence « nouvellement créée dans notre milieu », ainsi qu'il le précisait : l'engagement politique.

– Je fais partie d’une génération où cela n’était pas requis. S’il existe un théâtre politique, c’est déjà bien suffisant. Il ne me semble pas nécessaire que ceux qui le jouent en fassent. Ou alors ils ont des raisons d’agir plus ou moins secrètes qui n’ont pas toujours à voir avec l’art dramatique. Mais je n’oblige personne à partager cet avis.

Pour secouer l’atmosphère un peu lourde qui a envahi le studio, il ajoute aussitôt :

– Si on parlait d’autre chose ! Ce n’est pas très gai tout cela. Vous voyez... dès qu’on aborde un tel sujet, tout devient pesant...

Suivant le plan soigneusement préparé, Norbert Delax lui demande alors :

– Pétram, ce n’est pas votre vrai nom ?

– Non. Ni mon nom, ni mon prénom. Pour l’état civil, je m’appelle Nesti Raducioïscu.

– Ah...

– Oui. Vous voyez... Vous riez déjà.

Sous la protestation faussement indignée de Norbert Delax, il renchérit :

– Même en rendant au « u » final le son « ou » comme la langue roumaine y oblige, ça ne facilite pas les alanguissements.

A nouveau la salle s’esclaffe. Même réaction en régie. Isabelle et Charles se sourient, s’attardant même à cet échange.

– Alors pourquoi Arthur Pétram ?

– Ah... c’est une longue histoire. Je peux ?

– Mais, je vous en prie. Nous avons tout le temps.

– Le roi Arthur est le plus célèbre chevalier de la Table ronde, modèle de vaillance et de courtoisie.

– Oui... et alors ?

– C’est aussi le plus glorieux cocu des légendes universelles !

Surmontant approbations et protestations, le grand Pétram précise :



– A défaut d'être un Lancelot à la conquête du Graal et de Guenièvre, je serai donc Arthur, le « Joseph » de la création.

Norbert Delax trouve l'explication bien sibylline. Arthur Pétram lui démontre qu'en se moquant ainsi de lui-même il s'est vengé de la nature. Il s'est senti peu à peu moins accablé par un nez qui, dit-il, « tant me tourmentait » !

– Jeune... j'avais le goût de la dérision. Comme toutes les jeunesses du monde. Depuis, d'ailleurs, je l'ai fait rectifier !

– C'est très réussi.

– Merci. Mais, au printemps de ma vie, cet appendice était, si j'ose dire, une pierre dans mon jardin. Vous connaissez la parole du Christ « *Tu es Pierre et, sur cette pierre, je bâtirai mon Église* », ce qui donne en latin : *Tu es Petrus et hanc Petram*, etc. J'ai donc pensé que sur ce nez, ma « petram » personnelle, je pouvais bâtir ma carrière...

– Eh bien, dites donc, observe Delax, vous êtes allé le chercher loin, ce nom !

C'est au conservatoire de Bucarest, où il était entré à dix-sept ans et demi, qu'Arthur Pétram avait compris pour la première fois que ce fameux nez, qu'il estimait être une tare, pouvait être une force. A l'abri des personnages, il osait tout. Au moindre battement de cils, et grâce à « son pif », ses camarades hurlaient de rire.

– Ça encourage.

La plus petite intonation amenait, paraît-il, sur son visage des expressions irrésistibles de drôlerie.

– Déjà ?

– Oui. Déjà. Moi je ne m'en rendais pas compte. Mais j'entendais le résultat. C'était une « prise de confiance »...

Très vite Arthur Pétram était devenu la vedette de sa classe. Celui dont on recherchait la protection et les conseils.



– On est d'abord la vedette de sa classe, de son quartier ou de son village avant de devenir plus international !

Cette révélation lui avait donné une volonté hors du commun. Plus tard, il en avait tiré une philosophie. Presque une idée fixe : tout le monde devait travailler la comédie !

– A l'école. A l'université. A l'usine ou au bureau. Pas spécialement pour devenir acteur. Il y en a bien assez comme ça ! Mais pour s'obliger à parler à haute voix, à s'affirmer devant les autres ! Se dépasser ! Bouter hors de soi les timidités et les blocages !

– La fiction aidant à affronter la réalité, en somme.

– Exactement ! En outre, ça nous ferait des spectateurs ô combien compétents, puisque ayant vécu par eux-mêmes nos difficultés et nos peurs...

C'est ainsi qu'Arthur Pétram s'était tout d'abord réconcilié avec son nez et que, peu à peu, il avait appris à s'aimer.

– Ce qui pour un acteur est une conquête nécessaire. Périlleuse mais nécessaire.

– Pourquoi périlleuse ?

– Parce que le cabotinage nous guette ! Mais nécessaire parce que ceux qui viennent à vous ne sont pas là pour recevoir vos peurs. Mais pour découvrir sereinement, fondus en un seul être, l'acteur et son personnage.

– Pourquoi l'avoir fait rectifier ?

– Qui ? Mon nez ?

– Oui.

– Cherchez la femme, mon cher.

L'émission touche à sa fin. Arthur Pétram raconte encore qu'après tant d'années de triomphes ou d'échecs « heureusement rares » il lui arrive de se glisser dans une salle de cinéma. Et là, dans l'obscurité, il aime assister à la projection d'un de ses

films, anciens ou nouveaux. Pour vivre et recevoir l'écho d'un bonheur très exceptionnel : le rire d'une salle. Carte d'assurance que tout acteur espère tirer plus ou moins de sa réussite.

Le silence enveloppe à nouveau le studio et la régie, telle une brume légère sur la mer, un beau matin d'été. Isabelle et Charles, plus émus que les autres, Charles surtout, fixent sur l'écran de contrôle l'œil sombre de ce chevalier dont la fragilité leur est soudainement apparue. Ils y cherchent une vérité qui n'appartiendrait qu'à eux. Charles a découvert il y a trois semaines un acteur et un père. Ce soir, devant les caméras, il rencontre quelqu'un de vulnérable, malgré ses certitudes affirmées. Et de pudique surtout. Oui, pudique ! En dépit d'un numéro de jongleur nécessaire pour être conforme à une image, Arthur Pétram est un être discret, modeste. Charles en est ce soir convaincu.

Isabelle, elle, pense qu'elle va tourner avec cet homme-là. Elle en éprouve à la fois une joie immense et une sorte de panique. Arthur Pétram l'ignore – elle ne le lui a pas encore confié –, il a été l'idole de ses six ans par le miracle d'une série télévisée. Déjà le héros de la fatalité qu'il incarnait alors, à la recherche d'un monde meilleur où le rêve aurait eu plus de place, l'avait bouleversée. Déjà il y parlait de beauté. Tout à l'heure, quand il a évoqué sa laideur, elle a eu envie de lui crier que la beauté aussi peut créer bien des drames. Elle en redoute si souvent l'involontaire provocation. Elle en a si souvent ressenti l'indécence et le danger devant le regard des autres. Elle sait à quel point la beauté peut être une agression. Elle en a été victime un jour si atrocement...

C'est ce souvenir que Charles a vu tout à l'heure sur son visage fermé, sans pouvoir en comprendre la raison.

– Ma façon de relire l'histoire et les grands mythes

universels ne vous a pas plu ? reprend comiquement Arthur Pétram. J'en ai le sentiment et je m'en inquiète.

- Si, si ! au contraire, répond Delax. Rassurez-vous ! D'autant que la légende veut que le roi Arthur soit immortel ! Alors...

- Et endormi quelque part dans les océans, accompagné, son règne durant, par les neufs fées de l'île sainte d'Avalon. Vous en connaissez beaucoup, des acteurs protégés par les fées ?

- Non, hélas ! Cher roi Arthur... nous arrivons au terme de cette émission.

- Dommage.

- Certes ! mais tout a une fin. Sauf les légendes, dit-on. Je voudrais, et nous en terminerons ainsi si vous le voulez bien, vous poser trois questions. Votre couleur préférée ?

- Le rose.

- Le rose ?

- Oui, le rose de la pudeur. Sur les joues des jeunes filles.

- Ça commence à se faire rare. Pourquoi ?

- A cause de cette rareté peut-être. Et puis... parce que c'est naturel.

- Bien. Votre définition du charme ?

- J'hésite entre les vieilles pierres et moi.

A question prévue, réponse bien rodée : le studio est en joie.

- Alors ? Il faudrait tout de même vous décider.

Le roi Arthur réfléchit un court instant.

- Le charme, c'est ce qui est caché... comme un sentiment amoureux, par exemple.

Le père ne peut évidemment pas apercevoir le fils. Mais, dans la régie, Charles s'est tourné vers Isabelle. Elle n'a pas rougi.

- L'avenir du cinéma ? ou du théâtre ?

- La magie.

– La magie ?  
– Oui. La magie des mots, d'une histoire. La magie de ceux qui la racontent.

– Pourquoi ?  
– Parce qu'on y retrouve un peu d'enfance et qu'alors on y respire le bon air.

Norbert Delax se redresse sur son siège. Et, ouvrant les mains comme pour le bénir...

– Arthur Pétram, dit-il en élargissant les mots : je vous remercie !

Derniers regards aux caméras, au public, à Norbert Delax.

Rires et sourires. Applaudissements. La musique monte. Le générique se déroule. Dans le studio tout le monde s'est levé.

A la régie, chacun se détend et respire. Tout s'est bien passé. L'émission est vivante. De la scripte au réalisateur, des ingénieurs du son à ceux de la vision, tout le monde est content.

Georges Launier, Charles et Isabelle ont rejoint Arthur Pétram qui se soumet à la petite séance rituelle d'autographes. Puis c'est le cocktail de tradition, avec les responsables de la chaîne et quelques amis. Congratulations, bavardages autour des verres et des petits fours. On se serre la main. Il est plus de vingt heures quand le père, le fils, Launier et Isabelle sortent des studios.

– Je raccompagne Isabelle, glisse Charles à son père...

– Ah bon ? Bien. Euh... bon, bon.

Georges Launier lui fait oublier un instant sa surprise en lui proposant à son tour :

– Arthur, je te dépose ?

– Euh... oui, volontiers, répond un roi Arthur un peu décontenancé.

– Ton fils a été très ému, tu sais, très touché. Et Isabelle ravie...

– Ah? Bien. C'est bien.

Cela n'empêche tout de même pas le roi Arthur de se poser une question. Une seule. Lui à qui on vient d'en poser de multiples. Avant de monter dans la voiture de Georges Launier, il a eu le temps d'apercevoir Charles prenant le bras d'Isabelle. Presque en propriétaire. Et, déjà, il se demande pourquoi. Il ne peut pas encore savoir que son instinct ne l'avait pas trompé, il y a trois semaines. Isabelle, en disant les premiers mots de la scène de la fontaine dans *On ne badine pas avec l'amour*, avait bien ironisé...

*« J'ai cru m'apercevoir, à tort ou à raison, que vous me quittiez tristement ce matin... »*

Peut-être aurait-il dû porter plus d'attention à la suite de la réplique :

*« Je vous ai refusé un baiser, le voilà. »*

Il peut se passer bien des choses en trois semaines.





## Chapitre 5

Bernard Le Prestre (en deux mots), l'ami médecin, fils du professeur Le Prestre, chirurgien mondialement connu, prépare le concours de l'internat. Il est promis à un grand avenir. Il doit succéder à son père, dans quelques années. Il est en outre, depuis un an, l'amant jaloux d'Isabelle. Une Isabelle qui a eu un jour le plus grand besoin de sa tendresse, de sa délicatesse, de sa patience. Pour tout dire : de son amour.

Une Isabelle qui cependant, à son propos, s'interroge. Et depuis plus de trois semaines. Une Isabelle qui se sait injuste, mais...

C'est cette Isabelle-là qui, après l'audition citée Varenne et le dîner chez Édouard, tandis que Georges Launier la raccompagnait chez elle, à Montmartre, lui a déclaré d'une petite voix rêveuse qu'elle trouvait « Arthur Pétram merveilleux et son fils très sympathique ». Georges Launier a remarqué la nuance, le ton d'Isabelle et le silence qui a suivi.

Quand elle est arrivée dans son petit studio du sixième étage, elle y était attendue par Bernard, impatient de la prendre dans ses bras. Elle n'a pu répondre à son ardeur que distraitement...

La semaine suivante, Charles est revenu à Paris. Il a rappelé Isabelle.

Cette fois elle était seule. Il l'était aussi. Ils se sont vus.

Charles ne bafouillait plus.

C'est de théâtre qu'ils ont parlé. Ils y sont même allés.

Le week-end d'après, Charles, à nouveau, s'est envolé pour la capitale française.

Ils se sont revus.

C'est pourquoi tout à l'heure, à la régie, ils se soulaient, discrètement.

Ni le roi Arthur ni Georges Launier ne s'en sont aperçus.

Bernard Le Prestre non plus.

Isabelle et Charles avaient trois semaines de plus !

Pour la dixième fois, le roi Arthur se retourne dans son lit douillet. Il jette un coup d'œil vers la table de chevet. La pendulette marque deux heures vingt-cinq du matin. Le grand Pétram, d'habitude si doué pour le sommeil, ne parvient pas à s'endormir.

D'abord, il y a eu le message de Laura. Il l'a trouvé sur son répondeur en rentrant vers vingt-trois heures quinze, après avoir dîné seul avec Launier. « Je suis heureuse de savoir ton fils proche de toi. Si par hasard la mère n'en est pas éloignée, n'hésite pas. En trois semaines, tu as eu le temps de réfléchir... »

– Allons bon ! Jalouse à son âge ! Quelle réflexion bête. Si c'est foutu nous deux... c'est foutu. Pourquoi ce grincement ?

« Je crois que nous avons besoin de vacances, toi et moi. Toi surtout », disait encore le message.

– Des vacances... avec qui... Isabelle Sérac ? J'aurais bonne mine !

La dernière phrase du message l'avait horripilé : « Constantin vient d'être nommé à Madrid. Je le rejoins. Après tout, c'est aussi mon fils. Il a besoin de moi. »

Ainsi donc Laura le quittait.

Elle l'avait pratiquement laissé sans nouvelles depuis trois semaines, à part un coup de téléphone vaseux pour expliquer son absence à la dernière de *L'École des femmes*. Et ce soir elle lui annonçait par téléphone qu'elle partait pour Madrid ! Il l'avait rappelée aussitôt. Avec l'intention de s'expliquer, de se justifier. Il est tombé, lui aussi, sur le répondeur automatique. Elle était donc déjà partie. Pour rejoindre un fils qui avait besoin d'elle ! A trente-neuf ans ! Pauvre bébé ! Arthur Pétram s'était toujours demandé si ce sacré Constantin n'était pas homosexuel ! « Après tout... attaché culturel ! hein ? J'ai besoin de maman. Bizarre ! Enfin... »

Il a ainsi rognonné contre Laura de longues minutes. Il lui en veut. Pourquoi ce départ ? Ça ressemble à une fuite ! « Je ne suis pas un pestiféré tout de même ! »

Son insomnie l'oblige cependant à admettre que depuis le jour, trois ans déjà, où peu à peu elle s'est refusée à lui, prétextant que désormais les gestes de l'amour la répugnaient, tout est devenu difficile entre eux. Laura n'a pas voulu comprendre que la tendresse naît tout autant du désir que le désir peut naître de la tendresse. Le désir n'a pas d'âge. Le désir n'est pas toujours qu'une question de peau. Peu à peu leurs égoïsmes les ont éloignés. Le roi Arthur en a terriblement souffert. Il le lui a dit. Cette sincérité n'a trouvé aucun écho. Il a cherché alors des compensations. Elles l'ont blessé. Il arrive un âge où la peur du ridicule rejoint les paniques de l'adolescence. Le roi Arthur a atteint cet âge-là. Se retrouver avec des partenaires que la notoriété attire l'a parfois engagé sur des chemins humiliants.

— Laura ! Laura ! Laura !

De mégère en salope, une saine colère l'a emmené très loin, dans son lit. Jusqu'à deux heures et demie !

Mais il est des chagrins que les mots n'apaisent pas. Même si on ne les retient plus quand le sommeil vous fuit. « Quelle bêtise. Mon Dieu, quelle bêtise ! » Arthur Pétram s'est longuement abandonné à cette délivrance. A l'instant où sa peine prenait des contours plus flous, Charles a téléphoné de Londres. « Et merde ! Je commençais à m'endormir. »

– J'ai revu l'émission au magnétoscope... Je ne te dérange pas ?

– Euh...

– J'ai bien aimé, tu sais.

Alors ils l'ont refaite. « Pourquoi tu n'as pas dit ça ? J'aurais dû dire ça ! Ah ! Si j'avais dit ça ! »

– C'est quand tu es vraiment toi-même que je t'aime le plus. Pourquoi n'as-tu pas raconté ce que tu nous avais dit au restaurant l'autre soir sur la force de l'image ? C'était si drôle.

– Qu'est-ce que j'ai dit ?

– « Je n'ai jamais vu quelqu'un se convertir au catholicisme parce qu'il avait assisté à *Polyeucte* ! Ou bien un radin devenir généreux parce qu'il avait vu *L'Avare* ! Tandis que les images d'un film peuvent faire des ravages. »

– Ah ! Oui... Oh ! Ce sont des boutades ! Je n'y ai pas pensé. C'est tout.

– C'est dommage. Et ce que tu nous avais dit aussi sur la guerre...

– Qu'est-ce que j'ai dit sur la guerre ?

– Que depuis celle de Cent Ans jusqu'à celle du Vietnam, elles ont été la plus grande source d'inspiration du cinéma... ce qui n'empêche pas qu'on continue à la faire.

– Ah oui...

Puis Charles a parlé de sa mère, revenue depuis deux jours d'Australie avec son Édouard. « Je lui ai dit qu'on s'était beaucoup revus, toi et moi. Elle était toute contente. »

Charles n'en a pas dit plus. Et pourtant Arthur Pétram a eu le sentiment que Charles avait envie de lui raconter autre chose. Mais quoi ? Impossible de le savoir.

– Il est tard. Je te rappellerai demain. Je dors chez un copain.

– Ah ?

– Oui. Je reviendrai peut-être à Paris, si je peux, t'embrasser pour le week-end et te dire un gros mot pour le film.

C'est ce gros mot qui a intrigué Arthur Pétram et l'a empêché à nouveau de s'endormir. Il ne doute pas de la tendresse de son fils. Mais il s'interroge. Il est deux heures trente-cinq. Et il s'interroge toujours. Sur ce retour de Charles à Paris. Avec sa mère en bandoulière. Sur Laura qui s'en va. Sur Isabelle qui apparaît. « Je raccompagne Isabelle... Je viendrai peut-être à Paris pour t'embrasser ! » Est-ce que Charles coucherait avec elle ? Eh bien ! Il n'aurait pas perdu de temps ! Sacré Charles ! C'est déjà gentil d'être revenu de Londres pour l'émission. Pour l'émission ou pour Isabelle ? Après tout, ce serait de son âge. Ça fait deux fois que je dis cela. De son âge, de son âge ! Pourquoi pas du mien ? Allons, allons, monsieur Pétram ! Ne rêvez pas ! Même si l'horoscope de l'année 1990 annonce un renouveau sexuel pour tous les natifs du Capricorne ! Trois quarts de siècle – ou presque – vous contemplent ! Alors, soyons sérieux ! Sacré Charles. Et sa mère qui est rentrée d'Australie. J'aurais bien aimé la revoir, sa mère. Elle était belle. J'aurais aimé voir sa cinquantaine splendide. Au lit, c'était vraiment quelqu'un. Bon sang, j'étais un dieu pour elle ! Enfin... elle me le laissait croire. Et au fond elle avait raison. Les femmes sont merveilleuses. Elles ont un art subtil pour nous mentir sur ce plan-là. Pourquoi Charles m'a-t-il demandé si j'avais des regrets ? Bien sûr que



j'ai des regrets ! Mais je les étouffe. Quand on tombe dans les « J'aurais pu être. J'aurais pu faire », on n'en sort plus. Bien sûr que j'ai des regrets. Impossible de vivre toute une vie sans regrets. A moins d'être inconscient. Ou bien un con tout court. « Ah ! Si j'avais su. J'aurais pu. J'aurais dû. Il aurait fallu... »

C'est sur ces pensées au conditionnel qu'Arthur Pétram s'est endormi. Il était plus de trois heures du matin.

Lui aussi avait quelques semaines de plus.

Étrange coïncidence. A l'heure même où le roi Arthur s'endort, Isabelle s'éveille. En sursaut. A cause d'un coup de pied. Ou d'un mouvement brusque. Ou peut-être est-ce le froid. Ou bien les trois à la fois. Elle l'ignore. Le pied appartient à Bernard Le Prestre qui dort à ses côtés. Le mouvement brusque, c'est celui qu'il a fait en se retournant. Le froid qui vient de la saisir, c'est Bernard, son pied, son mouvement et son retournement qui en sont la cause : Isabelle n'a plus de couverture sur elle. Bernard a tout embarqué. S'il la voyait ainsi, nue ! Mais Bernard dort...

Elle le repousse, lui arrache sa part de couette. Il émet un grognement. Il a l'air de lui disputer la place. Isabelle s'énerve. D'habitude, elle est plus indulgente. Elle sait bien que la taille de Bernard est incompatible avec celle du lit. Et son poids, bien davantage encore ! Il lui est souvent arrivé d'opposer son petit mètre soixante-sept à ce long mètre quatre-vingt-douze qui, à cette minute, proteste ! Elle a toujours su contrer de toute la grâce de ses cinquante et un kilos ses quatre-vingt-six à lui. Avec, pour seul arbitre de ce duel, un tour de poitrine devant lequel Bernard est resté chaque fois désarmé. Mais cette nuit, ce ne sont pas ces images-là qui provoquent son réveil.

C'est le visage de Charles... « J'adore le théâtre, mais je ne sais pas trop si je suis doué pour cela... Quand je t'ai vue et entendue dans cette Camille... je me suis senti complexé... par ce ton si juste, si évident, que tu as... Moi j'ai trop d'esprit critique. Pauvre papa ! J'ai été très dur avec lui. Il s'est donné tant de mal, l'autre jour. Je ne suis pas sûr que le résultat l'ait comblé ! » Elle a ri. Elle a eu envie de l'embrasser sur le front... comme ça... en lui prenant la tête dans les mains. Il était si attendrissant. « Que tu es drôle ! – Tu trouves ? » a-t-il dit. Quand ils sont arrivés devant l'immeuble où elle habite, Charles a renvoyé le taxi. « Qu'espérait-il ? Et moi ? » Ils ont bavardé quelques minutes devant la porte. En s'appuyant de la main sur le chambranle, il a déclenché, sans le vouloir, le bouton automatique. La porte s'est ouverte. « Ah ! c'est signe que tu as envie de rentrer », a-t-elle dit. « Oui. » Ils se sont quittés en un regard. En pénétrant dans son ascenseur, songeuse, elle s'est vue dans le petit miroir collé au fond : sur son visage un sourire vague flottait encore...

Quand elle est arrivée au sixième étage, Bernard Le Prestre l'y attendait. Ils se sont raconté leur journée. Ils ont parlé de l'émission, bien entendu. Bernard ne pourra pas la regarder. « J'ai trop de boulot. » C'est sans importance. Les choses du spectacle ne le passionnent guère. Elle l'a compris depuis longtemps. Au cinéma, il n'aime que le western. Cela le distrait – rarement – de son travail. « L'internat est un concours si difficile. » Il était dix heures quand ils sont allés dîner dans un petit bistrot, au pied du Sacré-Cœur. Il lui a détaillé les entretiens auxquels il participe actuellement, à Bichat, sur les plus récentes découvertes de la biologie. « Passionnant ! » Il était ardeur, joie, espoir. Il a parlé projets, avenir : le cabinet de son père, l'avenue Raymond-Poincaré, la vie ensemble, si un jour elle le voulait. Il lui a parlé de

ses certitudes. Elle s'est d'ailleurs demandé pourquoi il abordait tous ces sujets, précisément ce soir...

A onze heures et demie, ils étaient rentrés. A minuit dix, les feux de l'amour éteints, ils étaient endormis.

Il est maintenant trois heures vingt. Elle est éveillée. Le manège tourne. Avec arrêt cité Varenne, station Musset, Perdican, Charles, Arthur Pétram, Lau-nier, le film... « Mon Dieu, dans trois jours la grande aventure commence ! » Elle en a parlé tout à l'heure à Bernard. Elle a bien remarqué qu'il n'accordait qu'une attention presque distraite à tout ce qu'elle lui disait. « Dans trois jours, je débute ! Tu te rends compte ! Je tourne le rôle principal d'un film à gros budget, sur la guerre, la Résistance, l'Occupation ! Je tourne avec Arthur Pétram, le grand Arthur Pétram ! »

Des souvenirs l'envahissent à cette heure de la nuit. Des articles de journaux l'assaillent. Elle les filtre à travers sa mémoire. Ces gros titres à la une n'appartiennent pas à une gloire dont elle rêve. Ils sont ceux d'un passé qui est le sien. Elle ne devrait plus en souffrir. Il vient même de lui être utile. « Ma vie commence dans trois jours ! Bernard ! » Elle a envie de le secouer. Comme au restaurant, quand il parlait d'une biologie dont elle se moquait. Elle se sent un peu folle en regardant la pendulette de chevet qui maintenant marque trois heures cinquante. Elle flotte sur un nuage d'espérance et de frénésie... Charles l'y rejoint. Il est vraiment adorable, ce Charles ! Il doit être la maladresse même. Comme ce soir-là, devant la porte. Crac ! Elle s'est ouverte. Et il est parti. Il doit être l'homme des petits malheurs, des pieds dans le tapis, des coupures bêtes aux doigts, des gaffes, des cheveux dans les yeux au réveil, des retards dans les gares, des sourires idiots, des distractions en tout genre. « Alors ? tu habites

là. » Il ne lui a même pas demandé avec qui ! Il l'aurait invitée à aller en boîte. Ou à prendre un dernier verre. Ou bien « je peux monter ? » Elle aurait dit... enfin, elle aurait été tentée de dire « oui ». C'est cela aussi, Isabelle. Instinctive, obéissant à ses impulsions... Charles lui donne un sentiment de copain, de jeunesse. Bernard est vieux ! Coup de foudre ? Non. Mais une curiosité ! Ça, oui ! L'envie de savoir ce qu'il y a derrière les yeux verts de Charles. Le manège tourne. Charles est à côté d'elle, sur un cheval de bois qui monte et qui descend. Un tour, deux tours...

Ah ! Voilà que Bernard ronfle !

Bernard doit se lever à sept heures pour être à l'hôpital Saint-Michel à huit ! Bernard, dont l'avenir est d'être confronté à la maladie, à la mort... Bernard qui vient encore de se retourner !

Sait-elle les rêves de ce Bernard qui dort ? Sait-elle que le doute a envahi ses nuits depuis trois semaines ? Elle ne s'en est pas rendu compte. Mais à deux ou trois reprises, quand elle lui a parlé de sa vie nouvelle, du film, mais aussi du « fils d'Arthur Pétram », de ses gaucheries, de ses dons incertains, Bernard a pris peur. Il a eu l'impression brusquement qu'Isabelle s'éloignait ! Elle est peut-être même déjà partie, Isabelle...

Elle aimerait – c'est de la folie ! – oui... elle aimerait que Charles l'appelât au téléphone ! Comme au jour de l'audition, cité Varenne, et les autres jours aussi.

– Mademoiselle Sérac, s'il vous plaît ?

– Oui...

– *J'ai cru m'apercevoir, à tort ou à raison, que vous me quittiez tristement... tout à l'heure.*

Peut-être pourrait-elle lui répondre alors, comme Camille à Perdican :

– *Je vous ai refusé un baiser, le voilà... le voilà... le voilà... le voilà...*

Elle s'est enfin endormie, Isabelle. En souriant.  
Peut-être à ces trois semaines passées...

Dans son lit, à Londres, enfoui dans des couvertures remontées jusque sur son nez, car ce mois de janvier est très froid, Charles dort comme un bienheureux, en pensant que demain il sera à Paris.

Seul un petit souffle léger, paisible, s'échappe de ses lèvres.

Depuis trois semaines, Charles se sent bien. Très bien.



## Chapitre 6

- Moteur !
- Mémoire. 172. Première !
- Tourne !

C'est ce gros plan – 172. Première ! – qui a déclenché chez Arthur Pétram une réaction tout à fait particulière. Que cache derrière son visage, au masque si souvent froid, cette « belle Isabelle » ? La petite Sérac, comme la surnomme l'équipe technique du film. Elle intrigue tout le monde depuis quelque temps.

Déjà ses premières déclarations à la presse ont surpris. Elles sont révélatrices d'un état d'esprit peu ordinaire. Elles n'ont pas toujours engendré la sympathie autour d'elle.

« Le cinéma part d'un silence. Silence. Moteur. Ça tourne. C'est parfois très réducteur. »

« Le cinéma n'est pas tout. » « J'aime la solitude. Je suis capable de rester des heures enfermée. »

Ceci surtout a étonné : « Être actrice ne mène à rien d'autre qu'à être actrice. » Alors qu'elle vient de rencontrer la chance de sa vie ! D'aucuns, qui admirent ses dons, l'ont trouvée bien ingrate en décrétant que le talent n'est pas une excuse.

Personne ne peut savoir – pas plus Arthur Pétram que les autres – que ces formules ne lui appartiennent pas tout à fait. Isabelle a très mal vécu les premiers jours de tournage. Des scènes violentes

l'ont opposée à Bernard. Il est devenu quelqu'un d'autre. Et le film en est déjà à sa sixième semaine ! Avant-hier soir encore, elle a tenté de lui parler de son travail. De ce qu'elle était obligée de revivre à cause de son personnage. « Et cela t'amuse ? » lui a-t-il demandé, d'un ton tellement ironique qu'Isabelle est restée sans voix. Elle s'est sentie brusquement seule. Partagée entre la colère et le désespoir de lui voir cet autre visage qu'elle n'aime pas. Elle a mesuré tout à coup la distance qui les sépare.

Bernard connaît sa fragilité. C'est son excuse. Il réagit en médecin. Il redoute pour elle cette espèce d'exercice psychanalytique auquel le rôle la soumet presque chaque jour. Cette part d'adolescence qu'elle n'a jamais révélée à personne – du moins le croit-il –, elle la revit dans le film. C'est ce qui la rend d'ailleurs si exceptionnelle. Bernard ne peut pas savoir qu'à travers les situations proposées par le scénario Isabelle, comme beaucoup d'acteurs, filtre peu à peu ses drames. Drames dont il a, en partie seulement, reçu l'écho un jour, mais dont il ignore l'importance. C'est ce qui explique leur mutuelle déception.

Et puis... il y a Charles. Un Charles qu'Isabelle commence un peu trop souvent à comparer à Bernard. Charles qu'elle n'a pas vu depuis un mois. Charles qui travaille lui aussi. Mais Charles qui téléphone beaucoup. Trop peut-être. Charles qui, il y a deux jours – elle ne le sait pas –, est tombé sur Bernard. Ce qui ne les a amusés ni l'un ni – surtout – l'autre...

Aujourd'hui, trente et unième jour de tournage. Il est plus de six heures. Il fait froid. L'équipe est installée à Ferrières, près de Paris, dans un superbe château 1900 où des dizaines de séries télévisées et de films ont été tournés. Selon les nécessités, on transforme le parc en camp guerrier où Staline rencontre Roosevelt, les pièces intérieures en chambre Empire

où Napoléon répudie Joséphine, les façades extérieures en datcha de la mer Noire ou en gentil-hommière XVIII<sup>e</sup>. Il suffit d'un peu d'imagination dans les prises de vues et d'un décorateur compétent.

Hier on y a terminé les scènes du tribunal de Toulouse où le père du personnage que joue Isabelle est condamné à mort. Aujourd'hui, dans un autre espace du château, le décor représente la maison de campagne d'un vieux médecin à la retraite, en 1945 !

C'est la fin de la journée. C'est aussi la fin de la semaine. Les nerfs, éprouvés, commencent à lâcher. Chacun sent arriver l'heure supplémentaire. Quelques-uns en sont ravis. D'autres, dont Georges Lauer, le producteur, le sont beaucoup moins. « Ça coûte cher. »

Déjà, on a recommencé sept fois le plan général ! D'abord pour les acteurs – « On peut faire mieux ». Ensuite pour une erreur de place d'Isabelle. Puis, successivement, pour un mouvement de travelling raté, un projecteur dont la lampe a sauté pendant la prise 5, un son perturbé lors de la prise 6 ! « Meeeeerrde ! » a gémi, désespéré, Bertrand Brassier, le metteur en scène. « Elle était si bonne ! » Le plateau est devenu soudain plus silencieux qu'une antichambre mortuaire. Arthur Pétram en a profité pour glisser d'un ton flûté :

– C'est parce que tu n'as pas encore vu la septième !

Hilarité générale. Tout le monde s'est détendu. On a tourné la septième. Elle a été « su-pee-er-be ! » selon Brassier. Ouf !

Maintenant, c'est le gros plan. 172. Première. Arthur Pétram a préféré le faire en fin de journée. « J'aurai la gueule fatiguée. Ce sera plus pathétique ! » Quant à Isabelle, elle a dix-neuf ans et quelques poussières : son visage n'a rien à craindre des fins de journée.

Le chef opérateur finit de régler la lumière. Paulette, la maquilleuse attitrée de M. Pétram, lui fait sa petite retouche habituelle : éponge, Kleenex, poudre.

– Oh ! oui... Fais-moi beau, que je puisse enfin te séduire !

Paulette n'est plus perméable à ce genre de plaisanterie bateau, mais elle aime tellement « son Arthur » qu'elle a gentiment souri après un petit coup d'œil vers Isabelle. Visage collé à la caméra près de l'objectif pour-que-Monsieur-Pétram-soit-bien-face-à-elle, Isabelle n'a rien entendu. Elle est concentrée. Elle attend que tout soit prêt pour donner sa réplique. Dans le brouhaha feutré de cette atmosphère laborieuse, insaisissable au profane, la scripte s'est approchée d'Arthur pour lui faire répéter une dernière fois son texte : longue tirade qui se termine par « *Les gens sans amour sont aussi des gens sans problèmes.* » Elle lui rappelle, dans le jargon fonctionnel, son raccord.

– Au démarrage du plan, vous êtes trois quarts dos. On part en travelling arrière, puis on panote sur vous. Vous la suivez des yeux. Vous attendez qu'elle dégage de la table et qu'elle soit assise sur le divan pour parler.

– Bien.

Dans un coin du décor, Georges Launier regarde sa montre.

Bertrand Brassier a accéléré la cadence en cognant à plusieurs reprises les bras de son fauteuil, tel un vendeur de fruits et légumes sur les marchés appelant les ménagères à l'achat.

– Allons-y ! Allons-y ! Allons-y ! Mes enfants... ça devrait être prêt tout ça... C'est long, c'est long, c'est long ! On perd du temps. Moteur !

Le premier assistant réagit aussitôt en poussant le hurlement d'usage : « Silence ! » Le second le réper-

cute illico en beuglant à son tour : « Silence ! » faisant ainsi sursauter tout le monde car, pour une fois, le plateau est relativement paisible. On respecte à la fois l'âge et la concentration de M. Pétram qui a beaucoup de texte à dire.

Le machiniste, préposé au clap, place sa petite ardoise devant le nez d'Arthur tandis que s'éloigne l'écho des « Silence » et des « Moteur » demandés.

Un calme épais règne sur le plateau.

D'une voix ferme, le metteur en scène prononce, pour de bon cette fois, la formule sacramentelle :

– MOTEUR.

– Ça tourne ! répond en écho l'ingénieur du son, après les deux secondes rituelles.

– Annonce !

– Mémoire. 172. Première !

La claquette du clap résonne sur la petite ardoise. Le clapman s'efface littéralement en se glissant, plus léger que l'air, derrière la caméra. Le metteur en scène chuchote alors son « Partez ».

Avec discipline, Arthur Pétram satisfait aux recommandations ultimes de la scripte sur les mouvements et le temps à observer. Puis, très doucement, il commence à parler. Aussitôt le miracle a lieu. Le roi Arthur se transforme. Il n'est plus le vieux médecin triste et attendrissant des scènes précédentes. Il semble se grandir en évoquant avec force, les yeux plongés dans ceux d'Isabelle, le drame insaisissable qui est le sien. « Ton personnage est sans haine », lui a simplement dit Bertrand Brassier avant de commencer à tourner. De sa belle voix grave, Arthur Pétram condamne le machiavélisme de ceux qui ont déformé les idéaux, utilisé le désespoir pour laisser croire au droit sacré de tuer et de torturer, au nom d'une idéologie ou d'une race, entraînant ainsi des hommes, tel son fils dans le film, à obéir sans plus réfléchir et sans en mesurer l'horreur



à cette formule si souvent employée, « la fin justifie les moyens ».

Comme bien des acteurs dits comiques, heureux de pouvoir jouer autre chose, le grand Pétram se révèle d'un naturel bouleversant. Il transcende les mots. Dans sa bouche, ils deviennent une musique de détresse, de pardon et de deuil. Il se confie à la caméra avec une maîtrise inouïe. Chacun sur le plateau, toutes nuances politiques confondues, en reçoit le message, presque religieusement. Arthur Pétram ne joue plus. Il EST. Comme Charles le lui a déjà dit à propos d'Arnolphe, au théâtre...

Près de la caméra, Isabelle Sérac l'écoute avec une extraordinaire attention. Elle lutte pour ne pas pleurer. Mélange bizarre de sensibilité et de contrôle sur soi, elle se demande comment elle va pouvoir lui répondre quand, tout à l'heure, la caméra sera fixée sur elle.

Ce gros plan « 172. Première! » de « huit minutes trente-cinq », note la scripte sur son minutage, pour en signaler l'exceptionnelle longueur, s'achève enfin. Il y a un petit temps de silence et de stupeur mêlés. On entend le « Coupez » heureux du metteur en scène. Comme lorsque le rideau tombe au théâtre après deux heures d'un spectacle passionnant, chacun est presque déçu, se sent un peu bête, un peu frustré. Les lumières s'éteignent : la magie s'éloigne. Pourtant, les neuf minutes ont été atteintes quand Arthur Pétram termine par : « *Les gens sans amour sont aussi des gens sans espoir...* »

Dans le relâchement et la rumeur admirative qui suivent, la scripte se penche à l'oreille de son metteur en scène. Elle lui chuchote :

– Il a oublié « où sa passion l'a entraîné » après « erreur fatale ».

– Oh ! tant pis. Ça n'est pas grave !

– Et il a dit aussi : « sans espoir », à la fin.

- Et alors ?
- Eh bien, c'est écrit : « sans problèmes ».
- Ah ?
- Oui. Tenez.

Elle lui tend le manuscrit. Bertrand relit le passage entier. Il se termine effectivement par : « sans problèmes ».

Un immense découragement le saisit à nouveau, « Meeerde », contre quoi il réagit aussitôt.

- Bon ! Ben... on la refait, dit-il.
- Qu'est-ce qui se passe ? Ce n'est pas bon ? demande Arthur Pétram d'un ton un peu hypocrite.

- Si, si ! Au contraire ! Mais tu as dit : « sans espoir » au lieu de « sans problèmes ».

- Ah ? J'ai dit cela, moi ?

Arthur Pétram a posé sa question de cette petite voix naïve, presque enfantine, qui fait rire depuis tant d'années. Son visage exprime une telle fausse sincérité que personne, sur le plateau, n'y résiste !

- Oui... tu as dit cela... hoquette Bertrand Brassier, je te le jure.

- Tiens ! Je ne m'en étais pas aperçu...

« menteur ! » pense Paulette, assise dans un coin discret sur son pliant, valise de maquillage posée près d'elle : elle le connaît bien, « son Arthur ».

- J'aime bien, moi, « sans espoir », hasarde Isabelle toujours aussi émue. C'est plus juste. Non ?

Il y a un temps d'arrêt. Bertrand, la scripte, Lauer et les assistants se tournent lentement vers elle. Comme si elle venait de proférer une incongruité. Arthur Pétram la regarde, lui aussi, tandis qu'elle se mouche en s'écrasant le nez dans un Kleenex, pour sécher ses larmes. Attentive, Paulette se précipite - « Mon maquillage ! » - afin de réparer les dégâts. Tout en observant l'opération, Arthur Pétram se demande pourquoi il éprouve à nouveau cette sensation bizarre à l'égard d'Isabelle. Ce n'est plus l'actrice

qui depuis quelque temps l'étonne, par l'extraordinaire vérité de son jeu : c'est elle ! Une fois encore, il s'interroge. Sur son comportement, ses silences, ses absences, cet air de tristesse qui passe parfois dans ses yeux ; sur des réactions insolites aussi, observées au cours des journées précédentes. Hier surtout, pendant les scènes du tribunal... Isabelle semblait REVIVRE des événements DÉJÀ vécus ! Or, elle n'a pas connu – et pour cause – l'Occupation ! Alors ? Il n'est plus question de talent, là. Il y a autre chose. Arthur Pétram en est sûr.

A vrai dire, son erreur de texte n'est pas tout à fait innocente. Il s'est trompé pour voir, pour SAVOIR !

Comme beaucoup de poètes ou d'écrivains qui vivent de prémonitions et les relatent, il arrive aussi aux acteurs de constater que des mots ou des situations de fiction ont un rapport étroit avec ce qu'ils ont dit ou vécu dans un passé proche ou lointain. C'est une impression toujours étrange, qu'Arthur Pétram connaît bien pour l'avoir souvent vérifiée. Or, il a parfois remarqué chez Isabelle un désarroi, une agitation intérieure qui dépassent de loin les scènes qu'elle avait à jouer. Sa réaction si vive tout à l'heure, pendant ce gros plan « 172. Première ! », alors que la caméra était sur lui, le lui confirme.

Il y a un « quelque chose » en elle qui ne va pas. Curieusement, Arthur Pétram, d'habitude si préoccupé de lui-même, donc si indifférent à la vie intime de ses partenaires, a envie de savoir quoi.

– En place, les enfants ! On la refait.

– Mémoire. 172. Deuxième ! Clap. Clac !

Avec plus d'émotion encore que la première fois, il se glisse à nouveau dans son « tunnel ». Même précision dans les gestes et dans les regards, il termine correctement cette fois par : « *Les gens sans amour sont aussi des gens sans problèmes...* »

Isabelle est éblouie.

– Cou... pez! murmure dans un souffle à peine audible un Bertrand Brassier plus satisfait encore de cette seconde prise que de la première.

– J'aime mieux « sans espoir », ajoute-t-il en se tournant vers sa scripte.

– Ah...

– Moi aussi, confirme Georges Launier et le premier assistant.

– Moi aussi, chuchote Isabelle à la maquilleuse.

Heureux d'en avoir fini, Arthur Pétram les observe, non sans quelque curiosité. On le sent à la fois respectueux de l'aparté et plein d'arrière-pensées. De son pouce levé, Paulette lui fait le petit signe de complicité traditionnel pour lui dire « C'est bien ». Elle aussi a les yeux humides.

– Il faut changer le texte d'Isabelle, alors! objecte encore dans un combat ultime la scripte, première conscience morale du film.

– Pourquoi?

Les trois « pourquoi? » d'Isabelle, de Bertrand et de Launier sont partis en même temps.

– Parce que son personnage répond: « Alors, vivent les problèmes! » et c'est indiqué: « avec dérision ».

– Eh bien, on changera, répondent en chœur Bertrand et Launier, c'est tout.

Isabelle, à l'écoute de cette concertation derrière la caméra entre la scripte, Launier et Bertrand Brassier, avec pour témoin le premier assistant, se risque à intervenir:

– Je pourrais peut-être... ne rien dire du tout.

Il y a un autre petit temps d'arrêt. Quatre têtes se dévissent vers elle. Comme si elle avait proféré une incongruité plus énorme encore que la première.

– Comment cela?

– Après ce qu'elle vient d'entendre, le silence me semble plus fort.

Arthur Pétram s'approche. Elle quête son approbation.

– Non ?

– Isabelle a raison, dit-il en s'asseyant sur le fauteuil marqué à son nom. Son personnage se protégera mieux en se taisant. Elle n'est pas responsable de ce qu'a fait son père... pas plus que le grand-père que je joue, moi... c'est le même réflexe.

Le metteur en scène demeure un instant perplexe, tout en les observant l'un et l'autre. Arthur Pétram n'a pas quitté des yeux le visage d'Isabelle.

– Sa seule arme, c'est le silence, dit-elle doucement en le regardant à son tour. C'est sa seule défense, aussi.

Enrichis chacun de son côté d'une réflexion différente, les deux interprètes se sont compris.

– C'est évident ! proclame alors Brassier, en se tournant vers sa scripte. Un regard sera bien plus fort qu'une réplique.

– Un regard de neuf minutes, ça va être long !

– Et alors ? je coupe où je veux.

Disciplinée, la scripte acquiesce.

– Oh moi, tu sais, c'est pour Isabelle que je dis cela...

– Essayons-le en tout cas, propose Launier après un nouveau coup d'œil sur sa montre. On a assez perdu de temps comme ça !

– Oui, oui ! Allons-y ! Allons-y ! Allons-y ! Allons-y ! Allons-y ! répond Bertrand en cognant une fois de plus les bras de son fauteuil.

Isabelle adresse un petit sourire imperceptible à son illustre partenaire. Comme si elle avait compris qu'il a deviné. Mais quoi ? Que peut-il avoir deviné ? Il ne sait rien. N'est-ce pas plus simplement parce qu'Arthur Pétram, quelques jours plus tôt, lui a exactement défini ce que le metteur en scène vient de proclamer d'un don docte à sa scripte : « Les mots ne



sont là que pour confirmer les états. Si l'état est fort, pas besoin de mots. » Arthur Pétram l'avait d'ailleurs bien expliqué à Charles, le jour de *On ne badine pas avec l'amour* : « Sensibilité d'abord, texte ensuite. Ressens et parle. Sinon, tel un robot, tu ne prononceras que des mots. Les mots ne touchent le spectateur que s'ils viennent lui confirmer ce qu'il a éprouvé en suivant ton jeu. Lui aussi joue avec toi. Il faut le guider vers ce qu'il doit ressentir. C'est sa participation à lui. C'est cela le pouvoir de l'acteur... »

Mais pourquoi a-t-il dit à Isabelle, avant-hier : « Les personnages s'enrichissent de nous-mêmes. Il faut parfois mettre ce que l'on vit au service de ce que l'on joue. Seul compte ce qui reste sur la pellicule. »

— Alors... on la garde ? interroge le roi Arthur de sa petite voix flûtée.

— Oui. Mais on prend la fin de la première ! « Sans espoir », c'est mieux. Ça va plus loin. Psychologiquement, c'est un plus. « Sans problèmes », c'est fade, c'est bourgeois, c'est petit, c'est mesquin. « Sans espoir », c'est plus nourri. Vaut mieux aimer et avoir des problèmes que d'être sans amour et n'avoir plus d'espoir. D'ailleurs, tu as pris un temps avant de dire : « Sans problèmes » dans la deuxième prise. Je couperai dedans au montage car tu l'as mieux joué que dans la première. Je passerai sur Isabelle et je reviendrai sur toi pour « sans espoir ». Allons-y les enfants ! On perd du temps ! Moteur ! La caméra sur Isabelle ! On fait son gros plan.

D'un petit clin d'œil, Arthur Pétram lui souhaite bonne chance. Du moins c'est ainsi qu'elle interprète ce signe complice. Il redit le même texte pour la troisième fois, visage contre la caméra pour bien mettre en valeur celui d'Isabelle, encore si ravagé à cette minute malgré le raccord de Paulette.

Le gros plan achevé – la première prise au dire de chacun était « formidable » –, Bertrand est tout heu-

reux de voir le regard qu'échangent à nouveau Isabelle et son illustre partenaire.

« Arthur est dans l'enchantement. »

Bertrand ignore à quel point le mot est justement choisi, et les questions que se pose le roi Arthur, à propos de cet enchantement. Et ce qu'il ignore bien davantage encore, c'est qu'Isabelle a grand besoin, elle aussi, de cet enchantement-là.

Arthur Pétram s'est approché d'elle. Il ne lui dit que quelques mots apparemment banals, mais il a bien du mal à s'assurer la voix pour les prononcer.

– C'est bien, ma petite fille. C'était... superbe.

– C'est vrai ? murmure-t-elle, encore tremblante. Ça va ?

– Je ne fais jamais de cadeaux inutiles, répond-il, en la prenant dans ses bras. C'était sublime...

Cherche-t-il, en l'embrassant ainsi, à consoler Isabelle, ou bien l'acteur vedette vient-il, en lui manifestant ouvertement son contentement, féliciter la jeune débutante d'avoir si bien interprété son rôle ? Il est impossible de répondre à ces questions, tant ils sont alors confondus, l'un et l'autre, avec leur personnage. Ils ne permettent à personne de distinguer la réalité de la fiction.

En redisant son texte, il n'a pas cessé d'en observer les effets sur Isabelle. Elle vient, face à la caméra, de vivre ses huit minutes de silence d'une manière étonnante. Sanglots, colère, amertume, angoisse, écœurement, détresse, tout y est passé ! Son visage a tout exprimé. Les machinistes, les assistants, la scripte, le metteur en scène, la maquilleuse, l'ingénieur du son, tout le personnel de plateau en sont restés stupéfaits. Comme ils l'ont été tout à l'heure tandis qu'Arthur Pétram jouait la même scène, caméra sur lui. Le plateau de cinéma s'est transformé aujourd'hui en petit théâtre dont les techniciens ont été les premiers spectateurs. D'ailleurs, oubliant un instant, ainsi que

Launier, le temps qui s'enfuit et l'heure supplémentaire qui en découle, ils ont applaudi spontanément dans le même élan admiratif. C'est rarissime.

Pourtant, le roi Arthur continue à s'interroger...

Il ne peut pas savoir que cette séquence – « 172. Première ! » – se mêle aux drames du passé et aux événements de la veille ; Isabelle, en rentrant chez elle vers minuit dix, après avoir dîné avec Launier et Bertrand Brassier, a eu envie de téléphoner à Bernard. Elle était plus détendue. Elle espérait qu'il le serait aussi. Il était chez lui. Il ne dormait pas.

– Nous étions d'accord pour ne pas nous appeler. J'ai tenu ma parole. Je te demande de tenir la tienne. Moi aussi, j'ai besoin de faire le point ! Moi aussi, j'ai du travail ! Et je me lève tôt, moi !

Il a raccroché, brutalement. Cela ressemblait à une séparation.

Elle est restée longtemps stupide, la main posée sur le téléphone. Elle a néanmoins attendu jusqu'à une heure très avancée de la nuit. Se disant qu'il allait peut-être rappeler. Dix fois, elle a été tentée de le faire, elle-même. Elle a résisté. Bernard n'a pas rappelé. Bernard travaille. Bernard a pris ses résolutions.

Elle a eu envie alors d'appeler Charles, à Londres. Mais pour dire quoi ? « Au secours ? » Stupide ! Il était près de trois heures du matin...

Au maquillage, les traces de cette nuit presque blanche étaient encore visibles sur le visage d'Isabelle. On a beau n'avoir que dix-neuf ans et quelques poussières...

Paulette s'est employée à les réparer.

– Il faut dormir, ma petite fille. C'est la première obligation du métier. Savoir se reposer, pour la bonne mine et la bonne santé, lui a-t-elle chuchoté.

En vieille habituée des plateaux, Paulette a compris qu'il se passait quelque chose. Tout comme

Arthur Pétram, après ce gros plan « Mémoire. 172. Première ! »

Pour Bertrand Brassier et toute l'équipe du film qui n'avaient rien à voir avec tout cela, Isabelle et Arthur Pétram venaient de jouer admirablement leur scène. C'était l'essentiel.

Et c'était inscrit sur la pellicule...

## Chapitre 7

— Vous parlez roumain ?

Il sourit.

— Je le parlais quand j'étais petit. J'ai un peu oublié depuis...

Elle sourit à son tour.

Assise dans un des sofas du petit salon très confortable de la cité Varenne, en cette fin d'après-midi, Isabelle fait face à Arthur Pétram. Après la journée d'hier si dure et si dense, Launier, en pleine forme, et Brassier, ravi du tournage, se sont disputés le bonheur de les emmener dîner tous les deux dans une petite auberge, proche de Ferrières, où ils ont passé un moment délicieux.

Arthur Pétram n'a pas cessé de raconter des histoires de théâtre. Ce n'était pas triste.

Isabelle est rentrée à Montmartre accompagnée par Brassier. Il lui a fait un peu la cour. C'était tout aussi gai.

En arrivant chez elle un peu avant minuit, elle a aperçu sous la porte un message que Bernard avait glissé. « *Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire. Amitiés à Charles.* » Elle est restée atterrée. Aurait-il appris que Charles devait peut-être arriver le soir même à Paris ?

A son réveil, ce matin, Arthur Pétram a eu droit, lui aussi, à sa petite surprise : une lettre anonyme. « *Vous devriez essayer de connaître un peu mieux*



*Mlle Sérac.* » Collés sur une feuille blanche, les petits rectangles de papier journal semblaient le narguer.

– Allons bon !

La connaître un peu mieux, c'est ce qu'il souhaite depuis quelques jours déjà ! N'était l'ignominie de ce genre de procédé, il y aurait vraiment là de quoi rire.

Il a aussitôt appelé Isabelle au téléphone. Comme cela... pour voir.

Au son et au tremblement de sa voix, il a compris qu'un événement particulier avait eu lieu. Assez fort pour effacer, bien qu'elle y fasse allusion, la soirée d'hier « si amicale et si charmante... dans cette auberge de rêve » et la conversation où « sa drôlerie l'avait conquise ».

Très vite il a interrompu les mondanités.

– J'ai l'impression que vous êtes à Brest, ce matin. Non ?

– A... Brest ?

– Oui. Où il pleut sans cesse, comme il pleure dans le cœur, parfois. Vous avez bien dormi ?

– Non. Pas trop... non, a-t-elle avoué.

– Ah...

Pour en connaître les raisons, il s'est alors risqué à une plaisanterie de garçon de bain :

– Quand on ne dort pas bien, à votre âge, c'est que les lits sont trop étroits ou trop larges. Non ?

Isabelle n'a pas répondu à cette gauloiserie qu'elle a jugée provocante et déplacée. D'un mot, il s'en est excusé.

– Je vous choque, hein ?

– Non. Mais...

– Il ne faut pas vous en offusquer. C'est mon côté paillard...

C'est d'ailleurs ce qu'il voulait : la choquer. Pour obtenir une réaction. Il l'a eue. Isabelle est restée silencieuse. Mais il a eu l'impression qu'elle pleurait. C'est pourquoi ils se retrouvent chez lui, en cette fin

d'après-midi, où leur échange se révèle difficile. Isabelle est toujours murée dans un silence épais. Pour tenter de l'en faire sortir, il lui parle depuis plus d'une heure de n'importe quoi. De ses origines, de son père, de sa mère, de son enfance en Roumanie. Pour la couleur locale, il a revêtu une sorte de caftan. Entre eux, un samovar laisse couler dans deux tasses de fine porcelaine un thé qu'ils avalent à petites gorgées pour occuper quelques temps morts.

Hélas, Isabelle ne semble pas plus atteinte par le récit d'une enfance en Roumanie que par les précédents propos d'Arthur. Tout en poursuivant, il se demande ce qui a bien pu lui arriver.

– Après la mort de ma mère, mon père n'a trouvé refuge que dans l'action politique.

– Ah ?

– Oui. Quand il est mort, lui aussi, j'ai failli me retrouver dans un orphelinat ! Heureusement, ma tante de Marseille était là.

Au mot orphelinat, Isabelle a tressailli. Il l'a remarqué aussitôt.

– Ça ne va pas ?

– Si, si. Très bien.

– Voulez-vous qu'on s'en aille ?

– Où ?

– Euh... je ne sais pas. Nous promener...

– Non, non. Pas du tout.

Comme pour lui prouver que le samovar n'est pas encore complètement vide, elle se contente de reprendre un peu de thé et s'enfonce à nouveau dans le sofa. D'une voix tonitruante, Arthur Pétram lance alors brutalement :

– Et en 1938, j'étais à Paris !

Isabelle sursaute tel un spectateur endormi au premier rang d'orchestre à qui on est tenté de rembourser le prix de sa place.

– Et je me présentais au Conservatoire grâce à ma

tante marseillaise qui croyait en moi. Et je recevais la douche froide de Louis Juvet.

– Quelle douche froide ?

Il lui explique alors la sentence qu'il a lue à vingt-trois ans, après son concours d'entrée au Conservatoire.

– Ah... c'était dur.

– C'était dur. Oui !

– Et... vous l'avez revu ?

– Qui ?

– Eh bien... ce monsieur Juvet.

– Ah... oui ! Fin 1945. Après ses années d'errance en Amérique du Sud où la Seconde Guerre mondiale l'avait bloqué, tonitruait-il toujours. Il était en deuil de Jean Giraudoux et préparait pieusement la mise en scène de *La Folle de Chaillot*. Tout en jouant *Knock* !

– *La... Folle de Chaillot* ? murmure une Isabelle qui lui donne l'impression d'être à des années-lumière de la comtesse aux yeux de charbon et au chapeau à plumes.

– Oui. Ce fut une fête merveilleuse.

Pas plus que les autres propos, l'évocation de cette fête du théâtre n'a de pouvoir sur l'attention d'Isabelle. « Elle s'en fout complètement ! »

Le roi Arthur a l'impression de faire une conférence trop longue devant une salle vide, sur un sujet qui n'intéresserait personne.

– Voulez-vous que je mette un disque ? propose-t-il.

– Un disque ? répond-elle ahurie. Non. Pourquoi ?

– Parce que j'ai le sentiment que je vous ennuie.

– Mais pas du tout ! proteste Isabelle.

– Mais si. Il y a quelque chose, ou quelqu'un entre nous, dit-il en appuyant sur les mots, qui nous empêche d'être...

– Mais non ! Mais non ! proteste-t-elle derechef. Je vous jure que non.

Elle semble sincère. Mais le roi Arthur n'en continue pas moins à s'interroger.

– Mais si ! Mais si ! J'ai l'impression de meubler...

– De... meubler ?

– Oui. Comme le font tous les acteurs du monde quand un de leurs confrères a raté son entrée en scène ! Et que chacun s'efforce alors de sauver la situation. En faisant du texte !

– Je vous jure que vous vous trompez.

– Je ne crois pas, Isabelle.

– Cela vous est arrivé ?

– Quoi donc ?

– De meubler.

– Oh ! là là ! oui...

– Racontez-moi. J'adore quand vous racontez des histoires de théâtre, comme hier soir.

Il n'est pas dupe de son petit coup de charme. Mais elle s'est faite si adorablement suppliante qu'il n'y a pour lui que deux solutions : lui parler de la lettre anonyme ou bien accepter de prendre avec le sourire le chemin qu'elle lui indique. Il lui raconte alors qu'en jouant il y a bien longtemps Athos, dans *Les Trois Mousquetaires*, la jeune actrice qui jouait Constance n'est pas entrée.

– Panique en scène ! On se disait n'importe quoi ! « Tiens, la voilà ! Non, ce n'est pas elle ! Mais si, mais si ! Mais non, mais non ! » Bref ! on ne savait plus comment s'en sortir ! Celui qui jouait Richelieu est alors entré à sa place pour nous sauver du désastre. Malheureusement, dans son affolement, il n'a pas pris garde à une marche qui terminait le petit palier s'ouvrant sur un décor qu'il ne connaissait pas. Il s'est pris les pieds dans sa robe de cardinal et s'est étalé de tout son long. On a tous commencé à rigoler ! Mais le pire, c'est que le camarade qui jouait Porthos a voulu lui aussi sauver la situation ! Il lui a tendu la main en s'écriant : « Je vous en prie... relevez-vous, AMIRAL ! » Là, on a dû baisser le rideau.

Isabelle éclate de rire !

« Ça y est, je l'ai débloquée », pense-t-il.

– Et comment vous en êtes-vous sortis ?

– Oh ! très bien. On a fait une annonce. « Mlle Unette vient d'avoir un léger malaise », et tout est reparti ! Sauf pour Richelieu ! Dès sa première apparition, quelqu'un lui a crié du balcon : « Faut vous faire raccourcir la robe, Éminence ! » Alors là...

D'un geste large, il commente la catastrophe, tandis qu'Isabelle n'arrive plus à retrouver sa respiration.

– Jamais on n'avait vu un cardinal de Richelieu pleurer de rire à ce point ! Par bonheur, le soir même nous jouions *Horace*, de Corneille. Sinon nous aurions eu bien du mal à tenir le coup au cours de ces scènes-là, conclut le roi Arthur.

– Vous jouiez quoi dans *Horace* ? demande-t-elle en essuyant les larmes, de joie cette fois, qui embellissent son regard d'eau.

– Le père, ma chère. J'avais alors le même âge que mon fils.

– Votre fils ?

Elle a sursauté tout à coup.

– Vous aviez déjà un fils ?

Arthur Pétram écarquille les yeux, surpris par la question. Il est tenté de lui demander si le rire annihile en elle toute faculté. Ou bien si elle s'est remise, comme tout à l'heure, en pilotage automatique.

– Je ne vous parle pas de Charles ! dit-il.

Devant le regard hébété d'Isabelle – « Saurait-il quelque chose à propos de Charles ? » –, il ajoute d'un ton qu'elle juge inquisiteur :

– Charles ! Vous connaissez ?

– Oui, oui ! bien sûr ! Charles, votre fils...

– Oui ! Eh bien ce n'est pas lui !

– Ah.

– Non ! Je vous parle du jeune Horace, dans la tra-



gédie de Corneille, où je jouais le vieil Horace, père du jeune... Vous voyez ?

– Oui, oui. Très bien. Je...

– Vous connaissez aussi ?

– Qui ?

– *Horace* !

– Je vous demande pardon. J'ai tellement ri. Je suis un peu perdue. Non... je ne connais pas *Horace*.

Il la regarde avec attendrissement.

– Ce n'est rien. Mais il faudra vous décider un jour à lire Corneille... Vous verrez, ce n'est pas mal.

– Je vous le promets.

Pour lui prouver qu'elle a parfaitement suivi la conversation :

– C'était quand, tout cela ?

– *Horace* ?

– Oui. Et *Les Trois Mousquetaires*.

– En 1951. L'année justement où Louis Juvet montait *La Puissance et la Gloire*, de Graham Greene. Pauvre vieux... il en est mort. Et en deux jours, le veinard.

Il laisse errer son regard et ses souvenirs le long des murs tendus de soie du petit salon, semblant y suivre le cours des années.

– On n'imagine plus de nos jours la place immense de Louis Juvet, son influence sur notre milieu. Homme de théâtre, vedette de cinéma, professeur au Conservatoire, metteur en scène, il a été tout cela. Tel un alpiniste, il a ouvert des voies nouvelles à l'audace et à la liberté. Celles qui permettent maintenant à beaucoup de metteurs en scène de croire qu'ils sont les premiers à réinventer les œuvres classiques.

– Il se souvenait de vous, quand vous l'avez revu ?

– Pas du tout. Quand je lui ai raconté la note d'estime qu'il avait rédigée sur moi à mon entrée au Conservatoire : « D'une grande laideur. Jouera les vieux », il a rigolé. De ce ton râpeux qui semblait

s'arrêter sur une syllabe, comme une balançoire en haut de sa course, pour retomber sur l'interlocuteur avec une ironie écrasante, il m'a simplement dit : « Eh bien, tu vois, mon petit père... je ne m'étais pas trompé ! Tu les joues, les vieux... tu les joues. »

Isabelle sourit. Il décide alors de profiter de cette éclaircie pour faire cesser le jeu.

– Que s'est-il passé hier soir, Isabelle, après que nous nous sommes quittés ?

Cernée par cette question directe, à laquelle elle ne peut plus se dérober, elle se résout enfin à lui raconter, sans rien omettre, les semaines difficiles qu'elle vient de passer avec Bernard, jusqu'au message qu'il a glissé sous sa porte la veille.

Pourquoi se confie-t-elle ainsi à cet homme qu'elle rencontre presque tous les jours depuis deux mois mais qu'elle ne connaît pas ? Parce qu'il est lui, tout simplement. Parce qu'elle est seule, désemparée, qu'elle a besoin de parler à quelqu'un, comme on éclate parfois en sanglots quand les limites sont atteintes, et même dépassées. Parce qu'il est là, en face d'elle, inquiet depuis de longues minutes, avec son visage de vieux faune, et son regard, son merveilleux regard si accueillant. Celui qu'il posait sur elle en évoquant sa détresse au cours de ce gros plan « Mémoire. 172. Première ! » Elle y puise une confiance instinctive comme si, entre eux, s'était installé depuis hier un charme nouveau qui la protège et la rassure sans que ni lui ni elle ne puissent en définir la raison.

– Que représente Bernard Le Prestre pour vous ?

Elle ne répond pas immédiatement. Il respecte son silence.

– Il a été un jour très important pour moi.

– Il a... été ?

– Oui.

– Donc... il n'est plus ?

– Ce n'est pas aussi simple que cela.

– Ah...

– J'ai peur du vide, dit-elle enfin d'une toute petite voix. Et j'ai peur de moi. Et puis...

– Et puis ?

– Rien, rien.

Elle a accompagné son « rien, rien » d'un léger mouvement d'épaules qui pourrait signifier « et que faire ? »

– Je comprends, Isabelle. Je comprends...

Il réfléchit un court instant. Puis il se décide lui aussi. Mi-amusé, mi-sérieux, il lui dit :

– Je ne connais pas Bernard Le Prestre, Isabelle. Mais vous appartenez déjà à un monde bien différent du sien. Être acteur, voyez-vous, c'est vivre dans un couloir très étroit où tous les égoïsmes sont requis. A défaut d'être pardonnés. J'ai connu cela, Isabelle. C'est être attentif à toutes les rencontres. C'est éviter toutes les chaînes. C'est s'accorder aussi toutes les libertés. Pour être sans cesse – il insiste sur le mot – DISPONIBLE. C'est notre obligation. Presque un devoir envers ceux qui nous font confiance en venant nous voir. Et aussi pour remercier les dieux des dons qu'ils nous ont offerts. Vous êtes jeune, Isabelle, et riche de tout ce que vous avez reçu en naissant. Vous avez à devenir ce que vous êtes. Pour cela, il faut être libre de toute attache. Ce n'est pas facile. Je sais...

Curieusement et sans s'en rendre compte, Arthur Pétram se met à imiter Louis Jovet et sa diction syncopée, en point d'orgue, pour prodiguer ses conseils :

– Il faut épouser dans sa famille, Isabelle. Dans sa famille de pensée, tout au moins. C'est comme pour voter ! Gare aux mésalliances ! Ça craque un jour ou l'autre. L'appartenance sociale, le milieu, le métier – surtout le nôtre – conditionnent et définissent les êtres ! Tout autant, et même bien plus, que la couleur

de la peau. Épouser... ou ne pas épouser... mais que ce soit dans la « baraque » ! Les inconvénients existeront aussi, rassurez-vous ! Mais vous serez tous les deux du même bâtiment. Vous habitez la même roulotte.

Il prend une large respiration, comme après un effort intense, et il continue :

- Qu'en pensent vos parents ? Ils sont au courant ?
- Je n'ai plus de parents.
- Ah...

Isabelle lui a avoué cela très vite, d'un ton étrange. Comme si elle avait à se le reprocher. La lettre qu'il a reçue le matin même, cette brève ordure, aurait donc quelque raison d'avoir été écrite ?

Le silence s'est emparé d'eux. Aussi long et aussi lourd que celui qu'on observe parfois quand la mort vient rappeler aux vivants sa réalité. Est-ce la raison de ses absences sur le tournage ? Il semble au roi Arthur que l'arrivée insolite de cette petite Isabelle dans sa vie n'est peut-être pas due au simple hasard. Mais bien plutôt à un ordre naturel. Comme s'il était écrit quelque part dans le Grand Livre que leur rencontre était programmée. Lui qui toute sa vie n'a pensé qu'à lui, à sa carrière plus qu'aux êtres qui l'accompagnaient, réalise tout à coup avec un bonheur d'enfant que c'est une sensation gratifiante de se sentir ainsi, à tort ou à raison, nécessaire.

- Comme c'est bizarre, articule-t-il enfin.
- Quoi donc ?

Il ne répond à cette question qu'en la questionnant à son tour.

- D'où venez-vous, Isabelle ?

Il n'y a pas autre chose qu'un intérêt profond dans cette demande. La lettre et son contenu ne le préoccupent nullement. Il pourrait en jurer.

– Mon Dieu... de très loin, dit-elle. Mais... je n'ai pas envie d'ouvrir ce dossier. Pas aujourd'hui. Je

vous en demande pardon. Il ne faut pas m'en vouloir. Parlez-moi plutôt de vous.

– Mais Isabelle, je ne fais que cela depuis une heure, proteste-t-il.

– Alors, continuez ! Parlez-moi encore de théâtre. Si vous saviez comme j'aime vous entendre parler de tout ce que vous avez connu. C'est une nourriture si exceptionnelle pour moi.

Il sourit. Pas plus dupe que tout à l'heure de ce nouveau détour. Mais que peut faire ce vieil acteur très seul – en tout cas à cette heure-ci – devant cette jeune actrice très belle ? Sinon se laisser désarmer par son regard clair et céder à son exigence. D'ailleurs elle vient de lui poser ingénument une question toute naturelle : « Vous avez donc joué la tragédie ? » Cela leur permet, à tous deux, de changer de ton et à lui de prendre un visage comiquement sévère pour lui répondre :

– Mais oui, ma petite fille, mais oui. Et je faisais déjà rire, si c'est cela que vous voulez savoir !

– Non ! Non ! non ! proteste-t-elle. Ce n'est pas cela. Je voulais simplement dire...

– J'ai parfaitement compris ce que vous vouliez dire. Mais ce n'est tout de même pas très flatteur.

Ils s'enchaînent ensemble au même rire.

Cette fin d'après-midi a pris tout à coup d'autres couleurs. Il lui explique à quel point la tragédie peut être un exercice utile afin d'« élargir la diction » et de « travailler le souffle », de mener une phrase ou une période jusqu'à son terme.

– La tragédie, c'est l'art du langage, Isabelle. Ce n'est ni la télévision ni le cinéma qui vous l'apprendront, ni ne vous le demanderont d'ailleurs. Mais le théâtre, si ! Toujours, quelle que soit son évolution. Lisez les poètes, Isabelle. Je vous en supplie. Eux aussi, vous serviront de maîtres. Ils vous obligeront à articuler leur musique.



Elle acquiesce. D'ailleurs, à cette heure-ci, il pourrait lui dire n'importe quoi, elle acquiescerait à tout. Telle une femme amoureuse, conquise d'avance à toutes les idées, les exigences ou les partages.

– Vous avez joué longtemps la tragédie ? demande-t-elle avec néanmoins un soupçon d'ironie.

– Oui. Insolente ! gronde-t-il en fronçant les sourcils. Chaque fois que j'en ai eu l'occasion. Et souvent en matinée classique, le jeudi, où les petits monstres qui y assistaient, contraints par leurs parents, se vengeaient sur nous en nous envoyant sur scène des petits avions de papier ! Ils les accompagnaient d'un bruit de moteur et leurs bravos étaient destinés bien plus aux évolutions de ces aéronefs qu'à nos exploits raciniens ou aux tirades de Corneille. Le tout au son des premiers chewing-gums ballons qu'ils faisaient claquer avec allégresse !

– Ça devait être affreux !

– Oui. Ça donnait par exemple à la fin du *Cid* :  
« *Laisse faire le temps, ta vaillance, et ton roi !*  
*Clac ! Boum ! Clac ! Clic ! Clac ! Boum !* »

Trois cents petites bombes éclataient en même temps en guise d'applaudissements.

– Et le théâtre dans tout cela ?

– Oh ! le théâtre...

Il hoche la tête, secoue sa crinière, esquisse vers le ciel un geste très large qui pourrait faire penser à Einstein évoquant les théories de la relativité.

– Je crois qu'il ne s'en portait pas plus mal, le théâtre. Malgré nos agacements du moment, nous devenions tous un peu complices. Et il nous arrivait même de renvoyer les avions ! La représentation prenait alors un tour triomphal. Avec le temps et ces souvenirs particuliers, la plupart de ces petits rosards sont devenus en prenant de l'âge des spectateurs assidus. C'est l'essentiel. Le théâtre est un lieu de rencontre et de liberté. De joie et de folie aussi.

Pourquoi pas ? C'est un art sérieux qu'il faut exercer sans se prendre au sérieux...

– Ah ! Ça, vous l'avez dit à la télévision !

– C'est vrai ! Mais je vous le redis pour vous en bien persuader !

La sentant attentive à ses réflexions, il s'encourage :

– Puisque vous aimez que je vous parle de ce que j'ai connu, je vais vous raconter, à propos de ce sérieux, une histoire rigoureusement vraie. Vous allez me comprendre. Je jouais, il y a bien longtemps déjà – au temps de la guerre 1940-1945 où le théâtre servait de refuge –, le docteur Diafoirus, dans *Le Madade imaginaire*. Une maman accompagnait à chaque représentation sa petite fille de huit ans qui, elle, jouait Louison. Un soir, l'illustre comédienne qui tenait le rôle de Toinette, personne grave, imposante et importante, attendait son entrée, assise à côté de la maman sur la banquette attenante au petit couloir qui menait à la scène. La maman, histoire de causer, se penche vers cette illustre et lui dit : « Vous aussi, madame, vous avez des enfants ? »

– Oui, répond fièrement la comédienne. Quatre !

– Oh ! murmure la maman admirative, c'est bien. »

Et elle ajoute : « Et... les pères s'en occupent ? »

Isabelle éclate de rire.

– Voyez-vous, Isabelle, c'est depuis ce temps-là que j'ai pensé qu'il ne fallait jamais que les comédiens se prennent trop au sérieux. Nous sommes, et nous resterons longtemps encore, les conteurs d'histoires... que nous n'avons pas écrites. Même si les acteurs de légende n'existent plus, dit-on, la légende des acteurs continuera à s'écrire tous les jours dans les siècles à venir, avec nos faiblesses, nos défauts, tout autant qu'avec nos triomphes. Le théâtre est un malade bien portant qui l'ignore.

– Pourquoi parle-t-on toujours de sa mort, alors ?

– Parce qu'on en parle depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle ! Il faut bien parfois montrer qu'on a de l'érudition et de la suite dans les idées. Comme tous les faux malades, le théâtre aime qu'on le plaigne et qu'on le soigne.

– Comment ?

– Avec des subventions... quoique je ne sois pas sûr de l'efficacité du remède.

– Vous ne croyez donc pas à sa mort ?

– On en a parlé quand le cinéma est né. Puis la radio, puis la télévision. Le théâtre est toujours là. Plus on développera les moyens électroniques, les images de synthèse et autres curiosités de communication « télé-quelque chose », et plus apparaîtra, je crois, la nécessité de rire ou de pleurer avec d'autres. De partager des émotions en commun dans une salle. Le CD est né, est-ce que le concert est mort ? S'il vous arrive dans l'avenir de faire du théâtre, Isabelle – et je vous le souhaite –, pensez que ce qui compte, pour qu'il se porte bien, c'est que vous donniez aux spectateurs le sentiment de participer à une fête. C'est ce que chacun en attend, esthète ou grand public. C'est ce que chacun vient y chercher. C'est pourquoi les déceptions sont parfois si durement exprimées.

– Quelles déceptions ? demande Isabelle.

– Celles des critiques, ma petite fille, sourit-il. Elles nous sont distribuées comme des potions amères que nous devons apprendre à avaler pour poursuivre notre petit bonhomme de chemin. Le secret, c'est alors d'imiter l'exemple d'un des plus grands auteurs dramatiques de ce temps : au lendemain d'un four sévère qu'il avait subi, il déclarait dans les gazettes : « Ma pièce a énormément plu... mais à très peu de monde... »

Les yeux agrandis d'Isabelle sont à cette minute un ravissement. Son émerveillement en écoutant Arthur Pétram a rejoint les rives de l'enfance. Quand les petits garçons ou les petites filles, ayant épuisé tous

leurs jeux, ne savent plus quoi faire de leurs vacances à la campagne, il se trouve alors un grand-père ou une grand-mère pour venir au secours de ce désarroi. « Raconte-moi une histoire. » C'est la chronique d'une jeunesse regrettée qui se déroule, pour eux qui ont tellement hâte de la quitter et de devenir grands, et à qui on aurait envie de dire : « Reste petit, reste petit. » L'intérêt peu à peu succède à l'ennui, le rire au chagrin ou à la mauvaise humeur. Arthur Pétram excellait dans ce rôle particulier, depuis une heure. Tant il est vrai que, si les sociétés évoluent, comme elle le lui avait signifié au début de leur tête-à-tête, la manière de guérir « les bleus à l'âme », gros ou petits, reste la même à travers le temps, à travers les âges. C'est ce qu'il avait réussi en cette fin d'après-midi. Du regard Isabelle semblait lui dire « encore, encore ».

– Oh ! je me souviens qu'un jour je jouais le rôle du vieux conseiller Coucy, dans une pièce sur Henri IV, de... mon Dieu... je perds la mémoire des noms propres... c'est affreux ! Heureusement, je n'en suis pas encore aux noms communs. Ce sera pour plus tard. Bref ! Je jouais donc le vieux Coucy. Et, au cours d'une scène, mon roi, soucieux de la santé de son vieux conseiller, me demandait à brûle-pour-point : « Alors ? Comment vas-tu, Coucy ? » La salle presque entière lui répondit en battant la mesure : « Couça ! Couça ! Il va couci-couça, Coucy ! »

Isabelle hurle à nouveau de son rire d'enfant. Il profite de cet avantage pour continuer :

– Il faut reconnaître que la pièce était ennuyeuse comme un jour d'octobre. C'est cela, voyez-vous, Isabelle, qui tue le théâtre plus que tout : l'ennui ! C'est ce qui fait dire que le théâtre se meurt ! Parce qu'il est parfois tuant ! Ou tué par ceux qui le font. Quels sont vos projets pour ce soir ? lui demande-t-il dans le même élan.

Il est maintenant un peu plus de sept heures.



- Euh... rien de spécial, répond Isabelle. Et vous ?
- Moi non plus.

Ils mentent tous les deux. Elle attend un appel de Charles qui espère pouvoir venir de Londres, même tardivement. Arthur Pétram, lui, a rendez-vous avec Launier pour lui parler de la lettre anonyme reçue le matin. Mais, depuis une minute déjà, il a décidé de se décommander.

Isabelle, de son côté, se dit qu'elle a un tout nouveau répondeur téléphonique. Charles peut y laisser un message... et puis il a les clés !

Arthur se lève pour appeler Launier.

- Eh bien... je vous emmène au théâtre, si vous le voulez bien. Cela nous évitera de refaire le monde.

Isabelle pousse un petit soupir.

- D'ailleurs, le referait-on mieux ?

- Ce n'est pas sûr. Voulez-vous que je vous emmène au TNP ?

Il se retourne vers elle tout en composant le numéro de Launier.

- Ça vous va ?

- Qu'est-ce qu'on y joue ?

- Voyons, Isabelle... réfléchissez un peu.

- Mais... je ne sais pas. Comment voulez-vous que je...

- *Horace*, ma chère !

- Ah...

Elle lui adresse un regard et un sourire adorables qu'il accueille avec malice.

- Quelle bonne surprise...

Il engage alors avec le répondeur de Georges Launier le monologue nécessaire pour s'excuser de le prévenir si tard.

- Il ne se choquera pas, dit-il, en reposant l'appareil. C'est un producteur ! Il a l'habitude de ma versatilité et de mes sautes d'humeur. Tout le reste peut attendre...



Dessinait d'un geste et d'une pirouette ce « reste qui peut attendre », et qu'il ne veut pas préciser, il prend la main d'Isabelle, comme pour l'inviter à danser.

– Après *Horace*, et si cela vous agréé, nous souperons à la brasserie d'en face. Ça me rappellera les années où j'étais jeune, et où déjà je jouais les vieux, conclut-il en lui baisant la main.

Il la quitte un instant pour aller se changer. Avant qu'elle n'ait eu le temps de réfléchir aux conséquences de son silence sur l'arrivée de Charles dans sa vie, il revient. Il est vêtu d'un superbe costume gris anthracite, chemise bleue, cravate dans les mêmes tons. Il a dix ans de moins que tout à l'heure. Il a saisi au vol son manteau de cachemire, lui a apporté le sien. Et tous deux, marchant d'un même pas égal et tranquille, sortent du salon, vieille habitude d'acteur, par la porte du fond.

La visite à Georges Launier, qui a de nombreuses amitiés aux Renseignements généraux, peut attendre le lendemain. La lettre anonyme peut bien rester dans sa poche.



## Chapitre 8

Si depuis plus de trois siècles, ainsi que l'affirme avec art le poète : « *Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs* », Arthur Pétram est parvenu à celui du certain sourire et de la distanciation que contrarie seulement, par temps humide, une tenace arthrose au genou ! « Ça... ça ne se distancie pas. » Il sait donc que l'on peut tout attendre des êtres. Y compris le pire. C'est un lieu commun, mais pas une idée fausse : la lettre anonyme en est la preuve nouvelle et superflue. Il ne s'est donc pas hasardé à conjecturer quoi que ce soit au sujet d'Isabelle. Il a confiance en lui. Il a confiance en elle. Sans bien savoir pourquoi. Peut-être à cause de son regard bleu. Peut-être à cause de son talent. C'est si séduisant, le talent des autres...

Peut-être enfin parce que ce rêveur professionnel, à l'aise dans la fiction et l'imaginaire, y a toujours trouvé son refuge. Ce qu'il appelle son « extase de la foi ». Privilège de l'acteur, forme de salut auquel chacun aspire mais que tout le monde n'atteint pas. C'est bien de cette irréalité-là que relève leur face-à-face. Il attend donc avec sérénité de vérifier si cette confiance se justifie ou non.

Ils ne sont pas allés au TNP voir *Horace*. En contradiction formelle avec ses précédentes affirmations selon lesquelles « la tragédie, c'est l'art du langage, etc. », Arthur Pétram a pensé avec raison que le

spectacle de cette tragédie toute vibrante de fureur patriotique ne pouvait guère favoriser une soudaine allégresse chez cette Isabelle qui se posait tant de questions à propos de Bernard Le Prestre. S'il avait su qu'elle s'en posait au moins autant à propos de Charles, il lui aurait trouvé bien d'autres excuses plus cornéliennes encore ! Bref ! En passant sur les Champs-Élysées, il a repéré l'affiche d'un film, *Rabbi Jacob*, qui y fait une seconde carrière.

– L'avez-vous vu ?

– Non.

– Vous connaissez le sujet ?

– Pas du tout.

– Ça vous dit ?

– Avec joie.

D'un petit air goguenard, il a conclu :

– De Funès n'est qu'un comique, mais vous verrez, c'est tout de même un grand acteur.

Elle a souri. Ils sont entrés. « Chaque âge a ses plaisirs... »

En sortant du cinéma, ils sont remontés en silence dans la Rolls qui les attendait, en contravention, dans le couloir réservé aux autobus. Au bout de quelques secondes, Isabelle a fini par laisser tomber :

– Il est drôle, de Funès...

– N'est-ce pas ?

– Le film aussi d'ailleurs.

– Ah bon. Je n'en avais pas eu l'impression.

– Si, si...

Elle a émis ce jugement d'une voix presque indifférente, comme si elle pensait à autre chose. Arthur Pétram aurait bien aimé en savoir un peu plus. Mais Isabelle n'y paraissait pas disposée.

A *La Brasserie d'en face*, ils ont été accueillis avec empressement par M. Albert, le premier maître d'hôtel de la maison.

– Oh ! s'est-il écrié bouche arrondie, mains jointes

et buste incliné. Quelle joie de vous revoir, monsieur Pétram ! Et mademoiselle Sérac.... quel honneur ! Je vous installe dans notre omnibus. Si vous voulez bien me suivre...

A l'exemple d'un *Maxim's* de la Belle Époque, c'est le nom donné à un espace discret, clos de plantes vertes, de tapisseries et de miroirs fumés « à l'abri des regards du monde », a précisé un M. Albert au sourire onctueux et au clin d'œil complice.

— A droite, sans entrer dans la brasserie. Voilà...

Ils y dînent et ils y devisent. Sur le visage d'Isabelle, il a retrouvé par instants cet air d'absence qu'il a déjà observé cet après-midi et au cours du tournage.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai envie de vous dire cela...

— Quoi donc, Isabelle ?

Certes, elle a achevé son jambon de Parme-salade, mais pourquoi pose-t-elle aussi brusquement son couvert sur l'assiette ? Elle joint les mains sous le menton et lui lâche tout à coup, comme un aveu nécessaire :

— Je me demande si je suis une vraie actrice.

— Allons bon.

Il s'attendait bien à une surprise de sa part, mais le doute qu'exprime à cette minute cette Isabelle de vingt ans à qui tout réussit le confond. Au point qu'il se demande si elle ne serait pas en train de lui jouer le mauvais rôle de « la petite fille modeste ».

— Pourquoi vous demandez-vous cela ?

— A cause du film.

— Le nôtre ?

— Non. Celui de ce soir.

— *Rabbi Jacob !*



– Oui.

– Pourquoi ?

– Vous auriez pu jouer cela, vous ?

– Cela... quoi ?

– Le rôle de De Funès.

– Non, Isabelle. Je n'ai plus cette célérité d'exécution, ni, hélas, ce prodigieux rythme intérieur. Si tant est que je l'ai jamais eu.

– Mais vous auriez pu entrer dans le caractère d'un tel personnage ? Aussi différent de vous ?

– Oui, bien sûr. Différemment, mais...

– Moi pas.

Il se récrie aussitôt :

– Isabelle, on ne vous l'aurait pas demandé ! Vous êtes une jeune fille. Pas un vieux...

– Ce n'est pas ce que je veux dire. Je ne pourrais pas entrer, moi, dans la peau d'un personnage aussi éloigné de moi.

– Mais bien sûr que si !

– Non ! Je vous assure que je ne peux jouer que ce que je sens.

Tant de naïveté l'étonne. Bien à tort. Car, parmi les arguments qu'il pourrait trouver pour la contredire, il va en choisir un tout à fait logique, mais qui va bouleverser le cours de cette paisible soirée.

– Isabelle, je vous ai dit que de Funès était un grand acteur. Mais pensez bien que le scénario du film a été entièrement bâti sur lui.

– Justement.

– Quoi « justement » ?

– Moi aussi !

– Comment... vous aussi ?

Elle l'a interrompu sans lui laisser le loisir de développer sa petite démonstration professorale.

– Tout a été reconstruit sur moi.

– Hein !

C'est l'acteur vedette qui tout à coup réagit, comme s'il se sentait frustré d'une récompense.

- Pourquoi sur vous ?
- Vous vous rappelez notre première rencontre au foyer du théâtre ?
- Bien sûr.
- Vous vous la rappelez... bien ?
- Oui.
- Georges Launier vous a dit qu'on revoyait les dialogues du film.
- Oui.
- Ça vous a paru bizarre.
- Euh...
- En tout cas vous aviez l'air agacé.
- Un peu... oui.
- Vous estimiez que mon physique était un handicap.
- Non, Isabelle ! Je ne...
- Ne vous excusez pas ! Ce n'est pas grave !
- Elle lui a dit cela comme on rassure un enfant pris en faute.
- Je vous jure que je ne vous en veux pas !
- Il ressent le besoin de s'expliquer.
- Isabelle... Je voulais seulement exprimer par là que, dans une époque où le réalisme domine, votre beauté n'était pas utile au rôle. C'est tout.
- J'avais bien compris. Launier aussi, d'ailleurs. C'est pourquoi on a rebâti en trois jours le scénario sur moi.
- Ça n'est pas possible...
- Si...
- Arthur Pétram est pour le moins décontenancé. D'autant qu'Isabelle paraît s'amuser de sa surprise.
- Je ne m'appelle pas Sérac.
- Ah ?
- Mon vrai nom, c'est Chalonnes.
- Ah.
- Robert Allard, un des deux scénaristes, a écrit plusieurs livres sur l'Occupation. Il en connaît donc l'histoire par cœur.

– Je sais.

Arthur Pétram commence à donner quelques signes d'impatience. Mais à partir de cette minute il va devoir mettre en pratique sa formule « Jouer la comédie, c'est parler et écouter ». Il ne va pas jouer. Il ne va pas parler. Ou bien peu. Mais il va devoir écouter. Ô combien...

– J'ai passé une première audition devant lui, sous mon vrai nom, à laquelle assistaient également Bertrand et Georges. Allard m'a demandé à brûle-pourpoint si j'avais un rapport quelconque avec un certain Raymond Chalannes. J'étais tellement troublée par l'ambiance de cette première rencontre que j'ai répondu : « Oui. C'était mon grand-père. »

– Et alors ? insiste le roi Arthur d'un ton brusque, comme s'il pressentait que la suite va le déranger.

C'est d'ailleurs vrai. Elle va le déranger. Mais d'une manière qu'il ne pouvait pas soupçonner.

– Mon grand-père était milicien sous l'Occupation. Un chef important...

Le regard noir d'Arthur Pétram s'enfonce aussitôt dans l'œil bleu limpide d'Isabelle. « Vous devriez essayer de connaître un peu mieux Mlle Sérac », les mots très brefs de la lettre anonyme se mettent à danser dans sa tête. Il avait beau s'attendre à tout, elle vient tout de même de laisser tomber un sacré pavé dans l'assiette.

– Ah, dit-il simplement.

Arthur Pétram est juif. Elle ne peut pas le savoir. Le Pétram dont il s'est affublé en guise de pseudonyme n'est pas à cet égard particulièrement révélateur. Elle ne peut pas savoir non plus que sa tante de Marseille a été arrêtée par la milice après les rafles du Vieux-Port, en janvier 1943, et que si le neveu est là ce soir devant elle, c'est que, par miracle, cette tante marseillaise, morte plus tard à Mauthausen, a pu le faire prévenir à Lyon où il jouait sous une

fausse identité ce *Malade imaginaire* dont il parlait cet après-midi.

– Et alors ?

C'est avec la plus parfaite absence d'intonation qu'il a prononcé les deux mots. Ils n'ont pas cessé de se regarder. Isabelle semble s'extraire d'un rêve dont les contours seraient flous et les couleurs blafardes. Elle lui raconte que son grand-père Chalonnès s'est enfui en Espagne en 1945. Condamné à mort par contumace, il n'est revenu en France qu'en 1953, la paix retrouvée. Il voulait connaître son fils...

Un matin on l'a découvert pendu à un arbre avec dans le dos une petite pancarte : « Nous on n'oublie pas. » On a découvert également sa femme dans la cour de la ferme baignant dans son sang avec deux balles dans la tête pour qu'elle ne puisse pas témoigner. Son fils de neuf ans était couché à côté d'elle et il pleurait, en l'appelant.

– C'était mon père, et c'est le début de notre film... dit-elle.

Arthur Pétram semble lui aussi s'extraire du même rêve, avec les mêmes difficultés.

– Vos grands-parents sont morts ainsi ?

– Oui.

– Et... ces détails, vous les avez donnés à Allard ?

– Oui. Tout ce qui arrive à votre fils dans le film est arrivé à mon père : la délinquance à quinze ans, la prison à vingt, le trafic de drogue, l'argent facile, etc.

– Vous lui avez dit tout cela ?

– Oui.

– Devant Brassier et Launier ?

– Oui.

Arthur Pétram est de plus en plus décontenancé. Ce n'est pas tant ce qu'elle lui révèle à lui qui l'étonne, mais ce qu'elle leur a révélé à eux, sans qu'il l'ait su. Sans même qu'il s'en soit douté. Un vague sentiment de frustration, de jalousie même, s'empare de lui, éloigné de ces entretiens.

– Pourquoi leur avez-vous raconté tout cela ?

– Ça avait l'air de les intéresser tellement ! Vous savez, dit-elle comme pour se justifier, une première audition... on n'est pas dans un état tout à fait normal. Ils étaient tellement silencieux les uns et les autres. Et ils m'écoutaient si bien.

Arthur Pétram sourit. Il devine aisément et le silence et l'intérêt des trois hommes pour les confidences inattendues de cette petite Isabelle dont le visage retenait déjà toute leur attention. Comme il retient la sienne d'ailleurs à cette minute précise où elle lui explique que son père a mal tourné, mais que la découverte de ses parents morts de cette manière était tout de même une excuse...

– Je crois que, quand on a subi de tels chocs, il n'y a guère que deux issues : aller plus tard vers ceux qui ont connu les mêmes drames et se consacrer à leurs souffrances. Ou bien la haine. Mon père est allé vers la haine. J'ai connu la haine, moi aussi.

– Vous ?

– Oui. Moi.

La réplique est tombée comme un couperet.

– J'aurais voulu tuer, un jour. Et je le voudrais encore à certaines heures. Je vous fais peur, hein ?

– Non. Pas gravement. A moins que ce ne soit moi que vous vouliez tuer...

Vague sourire aux lèvres, il s'est penché vers elle comme pour lui offrir sa tête à couper.

– Non, non. Rassurez-vous.

Elle sourit à son tour et semble se détendre. Elle lui parle longuement de ce père, très beau, de sa rencontre avec sa mère, elle aussi très belle.

– Elle était cover-girl, comme dans le film ? demande Arthur Pétram.

– Non. On en a fait une cover-girl pour justifier ma présence. Puisque vous m'aviez trouvée trop belle. Maman était photographe de mode.



– Je ne vous ai pas trouvé *trop* belle, Isabelle, proteste-t-il. Je vous ai trouvé *très* belle. Je ne vous le reproche plus d'ailleurs.

Elle n'a prêté aucune attention, semble-t-il, à ce petit madrigal sur la beauté. Elle lui raconte sa vie avec ses parents. Cinq années merveilleuses entre la Suisse – « chalet à Verbier » –, les États-Unis « pour les affaires », la Côte d'Azur – « villa à Menton » –, jusqu'au jour où son père est abattu dans un bar de Nice, de deux balles dans la tête.

– Comme dans le film et comme ma grand-mère vingt-cinq ans plus tôt, dit-elle.

Arthur Pétram est stupéfait. Car effectivement ils en sont arrivés au premier tiers du film. Elle lui avait bien dit cet après-midi qu'elle n'avait plus de parents. Mais de là à imaginer que son père était un truand, c'est beaucoup.

– Et avec cela, qu'est-ce que je vous sers ?

Ni l'un ni l'autre n'ont vu arriver un serveur qui, soucieux de connaître leurs désirs éventuels, vient en une phrase de résumer l'état d'esprit du roi Arthur et la situation. Ils le regardent et se laissent aller à une sorte de rire libérateur, inattendu, auquel le garçon mêle le sien avec une dédaigneuse élégance, en vieil habitué qu'il est de cette clientèle nocturne et extravagante qu'il désigne, comme ses collègues, d'un mot un peu distant : « les artistes... »

– Un dessert ?

Arthur Pétram interroge Isabelle du regard.

– Non, merci, dit-elle après un petit coup d'œil au garçon, merci...

Il se résigne lui aussi à être raisonnable.

– Moi non plus.

– Café ?

– Volontiers, oui.

Le garçon s'éloigne. Arthur Pétram demande alors à Isabelle :

- D'où vous vient ce nom de... Sérac?
- C'est le nom de mon éducatrice.
- Votre... éducatrice?
- Oui. Son nom de jeune fille. Elle m'a permis de le porter.
- Je ne comprends pas, Isabelle. Pourquoi une éducatrice?

Elle poursuit sans prendre garde, apparemment, à cette incompréhension du roi Arthur.

– Vous avez désiré savoir, cet après-midi, d'où je venais. Le film vous en donne, partiellement, la réponse.

– Partiellement?

– Moi aussi, j'ai connu l'orphelinat. Enfin... la DDASS, comme mon père. La délinquance aussi, comme lui.

– La... délinquance?

– Oui.

Le temps s'est arrêté, comme suspendu à la volonté d'Isabelle, telle la bille qui tourne, hésite et saute sur le plateau de la roulette avant de se loger dans la case numérotée pour enrichir provisoirement le joueur.

– C'est grâce à cette femme que je m'en suis sortie. C'est un être si exceptionnel. Je lui dois... les cours... le film. Je lui dois d'être devant vous ce soir et d'être Isabelle Sérac. Je lui dois tout.

Elle a dit cela d'une voix unie et douce, ponctuée d'un curieux sourire-soupir qu'elle a affecté tout au long de son récit. Elle est émue, tout à coup, Isabelle.

– Qu'appellez-vous « partiellement » ? demande-t-il pour chasser les nuages.

L'arrivée des cafés les interrompt.

Arthur Pétram observe Isabelle remercier le garçon avec cette grâce innée qu'il admire depuis les premiers jours. Si cet homme banal, qui maintenant s'en va, pouvait voir les yeux immenses qu'elle a posés sur lui tandis qu'il disposait les tasses, il pour-

rait naturellement croire qu'elle contemplait la beauté ! Miracle d'un visage...

– J'allais avoir treize ans. En partant pour l'école un matin, je suis allée embrasser ma mère. Elle dormait encore. Du moins elle paraissait dormir...

Isabelle a repris son récit. Et ce qu'elle lui raconte le laisse pantois, presque sceptique. Comme si cette Isabelle, peut-être mythomane, ou comédienne experte, en faisait un peu trop dans un but indéfinissable. Et pourtant...

– Elle avait une vilaine piqure au bras. Elle était morte d'une overdose... Ça... le film ne le raconte pas, conclut-elle de sa petite voix égale.

Arthur Pétram a brusquement envie de tout savoir d'elle. Presque avec rage. La lettre anonyme qu'il a gardée dans sa poche semble soudain agir sur lui comme un révélateur.

– Isabelle, je voudrais vous montrer quelque chose.

Il sort la lettre de sa poche et la lui tend. Elle lit les mots très vite et lève les yeux vers lui. Plus exactement, elle s'accroche à son regard. Elle s'y suspend. Devenue soudain très fragile.

– Oh ! mon Dieu... vous avez reçu cela ?

– Ce matin.

– Je n'ai rien fait de mal, vous savez...

– J'en suis sûr, Isabelle.

– J'avais des excuses, moi aussi...

Comme les images d'un film en accéléré – d'ailleurs quelques-unes appartiennent vraiment à celui qu'ils ont tourné ensemble, fortifiant ainsi le roi Arthur dans sa conviction que des événements vécus ou à vivre sont parfois proposés aux acteurs dans les personnages qu'ils ont à incarner –, Isabelle lui raconte, avec une sorte de froideur et de précision qui le stupéfie, tout ce qui lui est arrivé.

Pourquoi à lui ? Parce qu'il est lui, tout simple-

ment. Parce qu'elle n'a rien à redouter de lui et qu'elle le sait.

Elle se réfugie dans son regard comme on se réfugie dans des bras ouverts. Elle lui raconte la DDASS, après la mort de sa mère, la famille d'accueil dans laquelle elle a été placée et, surtout, cette scène horrible dont elle semble vouloir se débarrasser comme on jette des vêtements sales où, un dimanche de juin, l'homme, le mari, dont elle avait remarqué certains regards, a tenté sur elle...

Elle n'a guère besoin d'en dire plus. Arthur Pétram a déjà compris. L'homme s'appelait Robert. Ils étaient seuls dans l'appartement. Isabelle ne portait qu'une petite robe d'été.

– J'allais avoir seize ans...

C'est la sonnerie du téléphone qui l'a miraculeusement sauvée.

Elle lui dit aussi la drogue qu'elle a approchée, le trafic dont on l'a accusée, son inculpation...

Une réplique de leur film vient heurter la mémoire du roi Arthur! « La prison, c'est le temps arrêté, la personnalité qui pourrit et s'élimine jour après jour dans le règlement. » Il comprend pourquoi Isabelle l'avait si bien dite.

Elle lui parle enfin de l'intervention de cette éducatrice à qui effectivement elle doit tout. Surtout d'être sortie de cet enfer qu'elle n'avait approché, par bonheur, que d'un pas incertain...

Est-il possible, se demande alors Arthur Pétram, que cette fille si belle ait pu connaître une telle enfance? Est-il possible que la Nature, soucieuse de rétablir un équilibre, ait pu accumuler sur elle malheurs et catastrophes en vertu d'une loi quelconque, sulfureuse et égalitaire? Au nom de quel ordre, de quel maître? Était-ce donc là le prix à payer pour sa beauté?

– Vous comprenez pourquoi j'ai été parfois anéan-

tie par certaines scènes du film ? Et pourquoi, aussi, je les ai réussies...

Elle lui a dit cela sans la moindre trace de vanité. Comme un simple constat. Pour lui, cela contraste tellement avec ce qu'elle vient de lui confier et ce qu'elle a subi, qu'il aurait presque envie d'en rire, si le moment s'y prêtait. Cette fusion entre un rôle et les réalités successives et si dures dont, à cette minute, elle se révèle si totalement inconsciente l'abasourdit. L'amuse aussi. C'est à la fois monstrueux et touchant, dérisoire et si joli, parce que si sincère. Il en est sûr maintenant. Personne mieux que lui ne peut comprendre ce mécanisme si particulier. Sans le vouloir, Isabelle vient de lui donner une sorte de définition de l'acteur. Ce mélange animal d'instinct et d'expérience, d'inné s'enrichissant de l'acquis sans la moindre pudeur, l'a toujours étonné. Ou bien encore cette re-crédation, par l'imaginaire, de ce qu'on n'a jamais pu vivre. Sinon comment pourrait-on jouer une scène de mort ? Mélange douteux, ambigu, de sentiments faux, de mensonges vrais – mais où est la vérité ? – avec pour seule exigence la pureté de l'expression. Et pour seule récompense éventuelle le résultat obtenu. A cet égard, Isabelle ne peut pas se plaindre. « Ah ! ce n'est pas simple tout cela... » pense-t-il.

– En tournant ce film, dit-elle encore, j'ai eu l'impression – et je l'ai toujours – de me laver de mon enfance, de m'en délivrer, d'en retrouver une autre. Le sentiment étrange que, par une chimie quelconque, mes souvenirs ne m'oppressent plus mais au contraire, tout en restant présents, m'apportent une sorte de force, douce comme l'écho d'une musique puissante qui me parviendrait, plus diffus, plus atténué...

– Par le temps, murmure Arthur Pétram.

– Non... par le jeu, dit-elle.



Il sourit. C'est Isabelle qui a raison. Elle confirme ce qu'il a toujours pensé de cette sorte de psychanalyse naturelle que peut parfois faire un acteur... en jouant.

– Comment avez-vous su tout ce qui est arrivé à votre père et à vos grands-parents ?

– Il n'y a pas que des gens de qualité sous les cieux. Vous en avez la preuve.

Elle désigne la lettre anonyme qui est restée sur la table, entre eux. Elle a trouvé un jour dans son courrier au foyer d'accueil qu'elle avait réintégré une grosse enveloppe. Elle contenait tous les articles parus à Nice, en Suisse, à Paris, sur la mort de son père, vedette de fait divers. Ses grands-parents y avaient leur part. Tout avait été minutieusement choisi, répertorié, photocopié, avec les dates et les références des journaux.

– Par qui ?

– Ça... répond-elle d'un geste vague. Le directeur du foyer avait reçu la même. Il l'avait jetée au panier, sans même me le dire.

– Ce Robert... peut-être...

C'est elle qui, avec le calme retrouvé, se révèle le plus adulte des deux.

– Je crois que, dans ces cas-là, il ne faut pas trop chercher à savoir. Cela m'a permis de connaître mes racines. C'est tout. Je ne peux guère en tirer vanité, mais ce sont tout de même mes racines. Elles ne ressemblent à aucune autre... dit-elle avec ce même sourire-soupir qui lui va si bien.

Son visage s'est tourné vers les miroirs fumés de la brasserie dont les reflets semblent projeter à l'infini les images enfuies de cette enfance singulière. Elle balance un peu la tête et laisse ondoyer sa blondeur. On pourrait croire qu'elle chasse encore d'autres souvenirs en secouant ainsi sa chevelure.

– J'ai rencontré Robert, un jour, sur le quai d'un

métro. Il ne m'avait pas vue. Il y avait du monde. La rame est entrée. Une bousculade s'est produite. J'ai senti monter en moi une envie irrésistible de le pousser. Je ne sais pas encore comment j'ai réussi à me contrôler...

Elle lève une fois encore son regard bleu vers Arthur Pétram.

– Vous comprenez ?

– Bien sûr, dit-il d'une voix très douce en posant sa main sur celle d'Isabelle. Bien sûr...

Quelques semaines après ses dix-huit ans, elle a pu s'installer dans le petit appartement de Montmartre grâce à des photos réalisées pour des magazines de mode. Elle venait de rencontrer, un matin d'avril, un certain Bernard Le Prestre en faisant du « stop », involontairement. Ce jour-là, en effet, il y avait une grève de transport. Ni métro, ni autobus, ni taxis ! Et il pleuvait. Alors...

– Voilà. Nous sommes ramenés à cet après-midi...

En disant cela, elle a repris un peu de couleur et de sourire. Comme si le récit de sa vie l'avait réconciliée avec ce Bernard Le Prestre abaissant la vitre de sa voiture pour lui proposer : « Je vais vers Austerlitz... si ça peut vous aider... »

Il avait l'air honnête et sain. Isabelle est montée. Sans se poser d'autres questions. C'est lui qui peu à peu l'a aidée à se libérer de ses angoisses et de ses peurs.

– Peut-être, dit-elle, parce qu'il était médecin. Il a été si gentil... pauvre Bernard...

Arthur Pétram ne relève pas la condamnation de ce « pauvre Bernard si gentil ». Mais il voit le pli qui se glisse sur le front d'Isabelle et qu'elle semble vouloir effacer d'un geste de la main.

– Vous ne m'avez pas répondu.

– A quoi, Isabelle ?

– Suis-je une actrice... une vraie ?

Il se demande maintenant s'il n'y a pas un peu de coquetterie ou de cabotinage dans cette question. Pour lui, c'est tellement évident.

– Vous ne m'en avez guère laissé le temps, Isabelle, dit-il en riant.

Elle lui rend son rire.

Il semble que les miroirs de cet omnibus « à l'abri des regards du monde », seuls témoins de cette longue confidence, reflètent tout à coup une autre complicité entre eux.

– Vivre des événements est une chose, Isabelle. Les jouer en est une autre. Sinon tout le monde serait acteur. Vous avez enrichi votre jeu de ce que vous avez vécu. C'est tout. Vous savez... à quel moment j'ai compris que vous étiez née pour devenir une... oh! allez, tant pis! je prends mes risques! une grande actrice?

– Non, dit-elle.

Et son œil pétillait de joie.

– Le 2 janvier. A 16 heures et quelques minutes. Quand vous avez prononcé les premières répliques de Camille dans *On ne badine pas avec l'amour* : « *J'ai cru m'apercevoir, à tort ou à raison* », etc. Les classiques, ça ne pardonne pas, ma petite fille. Même l'archaïsme des mots ne vous gênait pas. Vous ÉTIEZ, vous comprenez. Vous VIVIEZ.

Elle se lèverait volontiers pour l'embrasser tellement ce qu'elle entend, ce qu'il lui dit d'elle, la comble. Car – complexe de la jeunesse ou non – elle se posait réellement la question. Mais son élan est stoppé : elle a vu sa montre-bracelet.

– Mon Dieu! Il est plus d'une heure du matin, s'exclame-t-elle.

– Oui. Et alors?

– C'est atroce.

– Atroce? Pourquoi atroce? s'étonne Arthur Pétram.

– Hein ? Eh bien... parce que... euh... Non. Rien. Je... Rien.

– Ah...

Elle est incapable d'en dire plus. Elle n'a trouvé dans le cours de cette soirée aucune possibilité de lui parler de Charles. « Pourvu qu'il ne m'ait pas appelée ! » Elle se lève. Il ne cherche pas à comprendre les raisons de cette hâte soudaine, l'attribuant simplement à une bizarrerie de sa jeune partenaire.

Peu à peu, les lumières se sont éteintes dans la grande salle de la brasserie. Le rideau va se baisser sur le ballet des poubelles qui, dans le restaurant, commence sa ronde et ses variations. *La Brasserie d'en face* se fait propre pour le petit déjeuner du lendemain.

– Monsieur Albert vous salue bien. Il n'a pas voulu vous déranger, chuchote la dame du vestiaire en tendant à Arthur Pétram son chapeau et sa canne à pommeau d'ivoire.

– Merci.

Dehors, la ville s'endort elle aussi. Seul le Palais de Chaillot se dégage des ombres de la nuit. Sa terrasse s'ouvre sur le ciel immense qu'offre Paris à la liberté, avec pour arme unique une tour Eiffel de dentelle et de fer qui, légère, se dresse comme un défi. Dans quelques heures, elle sera peut-être la flèche d'un matin radieux...

Arthur Pétram a congédié la Rolls. C'est en taxi qu'ils remontent tous deux vers Montmartre en cette nuit humide d'un hiver qui s'attarde.

Devant l'immeuble qu'elle habite face au petit vignoble historique, elle lui échappe, elle s'enfuit en disparaissant presque, tel un fantôme, par la porte de verre. « Pourvu que Charles ne m'ait pas attendue. »

Elle se retourne néanmoins et lui adresse de la main un dernier signe qui ressemble à un baiser léger.

Arthur Pétram reste quelques instants le regard fixé sur cette porte, laissant défiler les images de la soirée, avec un petit pincement au cœur.

– Cité Varenne, dit-il au chauffeur.

– Vous avez un itinéraire préféré? demande celui-ci.

– Aucun, répond le roi Arthur.

Après celui d'Isabelle qu'il vient de découvrir tout au long de son récit, cette question le fait sourire.

Il déchire lentement la lettre anonyme qu'il a ramassée sur la table avant de quitter la brasserie. Il abaisse la vitre arrière de la voiture et abandonne au vent les restes misérables de ce dossier qu'Isabelle a ouvert ce soir, pour lui seul.

Arthur Pétram a toujours adoré les femmes. Même si elles ne lui ont pas toutes rendu la pareille.

En observant tout à l'heure Isabelle, si claire et si forte, en l'écoutant lui parler avec le même naturel de ses racines, de cette enfance retrouvée par le jeu d'un rôle, de ses difficultés à assumer certaines scènes du film et de son bonheur de les avoir réussies, il songe au pouvoir magique de l'ingénuité. C'est bien vrai qu'elle ne ressemble à personne, cette Isabelle Sérac. Georges Launier avait raison. Lui-même s'en était d'ailleurs rendu compte en écoutant *On ne badine pas avec l'amour*.

Une sensation nouvelle, inventée peut-être par quelque démiurge, s'empare de lui. On dirait qu'il vit, à cette minute, son extase de la foi. Cela ne doit pourtant rien à l'imaginaire, même si, à force d'y vivre depuis cinquante ans une part de son quotidien, il s'en trouve peu à peu tributaire. Elle l'a infiniment ému ce soir, Isabelle. Sa pudeur, sa confiance l'ont touché. Il en a ressenti très fort le plaisir. Il se sur-



prend de ce goût nouveau. Il n'est pas amoureux. Non, certes, mais... il ne faudrait pas trop le pousser. Après tout, la passion, comme le talent, n'a pas d'âge. Même si la vie et de nombreux rôles lui ont permis d'en vérifier les ravages...

C'est en arrivant chez lui, cité Varenne, qu'il aperçoit son visage dans le grand miroir de son bureau. Il s'y regarde, impitoyablement. Et, bien que se traitant de « vieux connard », allant même jusqu'à « vieux con », il se tire la langue en rigolant. Oui... Arthur Pétram ne rit pas, il rigole ! Il rigole en se dévisageant avec une indulgence soudaine comme le ferait un jeune homme, au retour d'une « bonne fortune ». Sacré Arthur !

Dans sa chambre, une demi-heure plus tard, le roi Arthur, toujours aussi rigolard, s'endort l'âme sereine et l'esprit léger.



## Chapitre 9

Toutes les minutes de cette journée et de cette nuit-là, Charles les a vécues de tout autre manière que son père. D'abord, et bien qu'il ait dit à Isabelle au début de la semaine, en l'appelant de Londres : « Je viendrai pour le week-end samedi prochain. Je ne sais pas encore à quelle heure. Je te téléphonerai en arrivant », il a longuement hésité avant de partir. Dès le lundi matin, dix heures, il a des examens de sciences éco. A dix-neuf heures trente, audition trimestrielle au RADA. Il doit présenter le quatrième acte du *Misanthrope* – « Alceste en anglais, c'est pas de la tarte ! » – et le monologue d'*Hamlet*. Est-ce déjà la peur du lundi matin ou le trac du lundi soir ? Ou les œufs qu'il a mangés vendredi ? Charles, l'homme des petits malheurs, a une crise d'urticaire en ce samedi matin ! Oh ! ce n'est pas dramatique, mais ça démange ! Alors ? Ira ? Ira pas ? Samedi matin, à neuf heures, la raison a repris ses droits. « Je n'y vais pas. » Samedi après-midi, peu avant seize heures, la raison l'a abandonné : « J'y vais ! » Hélas ! Les petits malheurs commencent : embouteillages sur la route d'Heathrow, arrivée tardive à l'aéroport de Londres, Charles rate l'avion de dix-sept heures quarante-cinq ! Plus de place sur le suivant. Liste d'attente pour l'avant-dernier. Ô joie ! Il peut s'y embarquer. Il arrivera à Paris à vingt heures quinze, chez elle à vingt et une heures ! Parfait.

L'avion décolle. Hélas, hélas ! Troisième petit malheur : « *Ladies and gentlemen, captain Harod's speaking.* » Brouillard épais sur la région parisienne. Il s'étend de Beauvais à Reims et Orléans. Trafic encombré et perturbé sur Roissy et Orly. Atterrissage prévu : vingt heures trente... à Bruxelles ! « Des chambres sont prévues à l'hôtel *Métropole* pour les passagers qui... »

En sortant, le cœur déchiré, de l'aéroport de Bruxelles-Zaventem, bien décidé à ne pas rester en Belgique, Charles a la chance de tomber sur un « routier sympa ». C'est en stop, de camion en camion, qu'il parvient à Paris, porte de la Chapelle, à une heure cinq du matin. « Pas mal ! » Taxi jusqu'à Montmartre, le petit vignoble, l'immeuble d'Isabelle. Ce qu'il voit alors, malgré le brouillard, le cloue au sol. Bernard Le Prestre ! Il entre chez elle. « Ce n'est donc pas fini ? »

Il règle le prix de sa course. Il va se poster à une centaine de mètres, en attente. De quoi ? Il ne le sait pas. Il obéit à son instinct « comme cela... pour voir ».

Quatrième petit malheur : il ne fait pas chaud. Au bout de quelques minutes, Charles éternue. Il pense alors qu'il est inutile de prolonger sa « planque policière ». Il part à la recherche d'une cabine téléphonique pour appeler le copain qui l'a déjà hébergé, il y a quelque temps, et qui habite non loin de là. Hélas ! Le copain n'est pas seul. Il était même « en train de » et le lui fait comprendre avec toute la rudesse que l'on peut manifester dans ce genre de situation. « Bon, bon ! pardon. Excuse-moi. » Charles retourne donc vers le petit vignoble, vers le petit immeuble, à tout hasard...

En y arrivant il se dit que c'est idiot, qu'après tout il ferait mieux d'aller dormir chez son père, qu'il trouvera bien une explication à son arrivée aussi

imprévue que tardive. Il aperçoit de loin un taxi arrêté, juste devant la porte. Il presse le pas pour le prendre. C'est alors qu'Isabelle en sort. A l'instant où il va l'appeler pour lui signaler sa présence – « Isa... » – une tête se penche à la portière. « Merde ! C'est papa ! » Il s'écrase dans le renfoncement d'une accueillante villa pour ne pas être vu. Après quelques secondes, le taxi repart et passe devant lui, papa à l'intérieur. Déjà sur les ailes des anges, le roi Arthur n'a pas remarqué une silhouette sombre qui s'écrase dans la porte de la petite villa accueillante. Charles se repose une série de questions. « Monter chez Isabelle ? Y affronter Bernard Le Prestre, pour lui dire quoi ? " Partez ! Laissez-moi la place ! " ? Impossible. Alors ? Redescendre à pied vers la place Clichy. Trouver un taxi. Rentrer cité Varenne. Un quart d'heure de marche à pied, un quart d'heure de voiture. Il sera à peine deux heures du matin. Dire à papa : " Je voulais te faire une petite surprise ", lui expliquer les problèmes qu'il a eus. C'est la solution. Allons-y. Isabelle a reçu le message sur le répondeur. Elle saura que je suis à Paris. Demain on y verra plus clair. C'est tout de même bête. Parce que... je loupe la nuit ! Enfin tant pis ! Allons-y ! »

Tandis que le roi Arthur commence à rêver d'Isabelle dans son taxi, que Charles entreprend sa descente nocturne vers la place Clichy, Isabelle, elle, monte ses marches. Elle a trouvé son ascenseur en panne. On a beau n'avoir que « dix-neuf ans et quelques poussières », il est parfois pénible d'habiter au sixième étage. Même si cette soirée, bien différente de celle d'hier à l'auberge de Ferrières, lui a fait un bien immense.

C'est une Isabelle un peu essoufflée par cette



ascension qui découvre en atteignant son sommet Bernard Le Prestre assis sur la dernière marche de l'escalier. Stupeur ! Elle espérait Charles !

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– J'ai frappé. Il n'y a pas eu de réponse. J'en ai déduit que... tu dormais. Ou que tu n'étais pas là...

Il a dit cela en souriant. Pourtant il paraît mal à l'aise.

Elle ne répond rien. Dans sa poitrine, son cœur s'est mis à battre. Et cela ne doit rien aux six étages montés trop vite.

– Je t'écrivais.

– Tu m'écrivais ?

– Oui.

En effet, Bernard tient un petit papier sur lequel elle voit des mots griffonnés. Il a même gardé son stylo ouvert à la main.

– Est-ce bien nécessaire ? Tu m'as déjà écrit.

Elle n'a pas pu retenir cette réplique, un peu sèche. Après tout, le dernier message reçu était clair : *« Nous n'avons plus rien à nous dire. »*

– Je sais... C'est même pour cela que je voulais te... laisser un autre billet... différent de celui d'avant-hier.

– Ah.

Ils se regardent. Le sourire de Bernard s'est figé.

– Je ne vais pas bien, Isabelle.

Isabelle ne reconnaît plus l'homme dont elle parlait encore à Arthur Pétram il y a moins d'une heure. Celui qu'elle n'a pas vu depuis douze jours. Elle ne supporte pas qu'il s'humilie ainsi devant elle.

– Je peux entrer ?

« Mon Dieu ! Si Charles arrivait... »

– Non, Bernard. Il est tard. Il faut me laisser. C'est mieux...

Après un instant d'hésitation, Isabelle s'est ressaisie. Elle n'aime pas l'image qu'elle reçoit de lui. C'est

sans méchanceté, mais sans se laisser attendrir, qu'elle lui a répondu.

– Ah... si tu le crois...

– Je le crois, oui. C'est toi qui avais raison. Donnons-nous un peu de temps. Ce soir, je suis fatiguée. Et il ne faut pas que...

Le téléphone sonne à l'intérieur du studio. Il semble retentir comme un signal d'alarme. Cette sonnerie va les séparer.

A la première : ils se regardent.

A la deuxième : il a compris.

A la troisième : Bernard s'en va.

Elle entre chez elle. Le répondeur s'est déclenché : « Vous êtes bien au 46.06.33... » Elle décroche : « Oui ? »

– C'est moi... Charles.

En descendant la rue Caulaincourt, juste avant le pont du même nom, Charles a vu une cabine téléphonique. Il s'est ravisé. « J'essaie. Tant pis ! On verra bien. S'il est encore là, c'est que... » Il n'avait qu'une pièce de cinq francs sur lui. Il l'a mise dans l'appareil. Miracle ! L'appareil fonctionnait. Il a composé le numéro. Isabelle a répondu après trois sonneries, « Oui... », Et, quelques secondes plus tard, « Viens ».

Charles, l'homme des petits malheurs, est entré à plus de deux heures du matin dans la vie d'Isabelle, comme si son père l'y avait guidé. Car, extraordinaire coïncidence, cette cabine est située au pied d'un vieil immeuble. Au huitième étage de ce vieil immeuble, au 18 de la rue Caulaincourt, un jeune homme rentrait tristement chez lui, il y a très exactement cinquante ans et demi. Ce jeune homme venait de lire, quelques heures plus tôt, une feuille d'examen sur laquelle était écrit : « Pétram. D'une grande laideur. Jouera les vieux. »

Le roi Arthur avait, pendant deux ans, habité ce vieil immeuble.

Cela pourrait laisser croire que la réalité rejoint parfois les contes de fées. C'est vrai. Même si on ne le sait pas toujours.

Charles s'éveille dans la nuit. « Bon dieu ! Le réveil n'a pas sonné ! » Il allume aussitôt la petite lampe de chevet. Coup d'œil à la montre. Il est un peu plus de sept heures du matin. Sept heures douze très exactement. « Ouf ! ça va. » Le taxi est prévu pour sept heures trente. Charles doit reprendre l'avion de huit heures quarante à Roissy. Avec le décalage horaire, il arrivera à la même heure à Londres. Ce sera suffisant pour le premier examen de sciences éco. Il appuie sur le petit bouton de la sonnerie qui était réglée pour sept heures quinze. La sagesse, la prudence aussi, l'inclinaient à repartir dès dimanche soir. Mais il n'a pas résisté au formidable désir de rester encore une nuit, près d'Isabelle...

Avec l'intention de se couler dans son pantalon, jeté hier soir à la hâte sur une chaise toute proche, sa chemise au pied, de s'habiller le plus vite possible pour être à huit heures à Roissy, il se lève silencieusement, après neuf heures de lit et cinq heures de sommeil !

Premier petit malheur : est-ce son poids, ou la faiblesse d'un lit que depuis deux jours ils n'ont guère quitté ?... un grincement abominable retentit dans le calme du matin. Le sommier vient d'éternuer comme une corde de piano. Isabelle pousse un petit cri de protestation indignée. Charles se retourne aussitôt ! Par bonheur elle ne s'est pas réveillée. Mais elle a bougé et mâche son sommeil en soupirant. Il n'a pas le temps de s'attendrir devant l'image de ce bébé satisfait. Isabelle a fait tomber le drap qui la recouvrait ! Il a glissé le long du lit... Charles reçoit en plein visage une vision céleste.

A force de la regarder de trop près, on finit par ne plus distinguer de loin ce que peut être la beauté. Vêtue de sa seule « probité candide », sans lin blanc, sa gorge splendide et le modelé de son ventre, pour unique ornement sa blonde chevelure que colore la petite lampe de chevet, Isabelle vient de surgir ! Fasciné par ce spectacle, Charles n'ose plus bouger, de peur de faire craquer le plancher après le lit. D'ailleurs, cloué au sol, il ne le peut plus ! Il la regarde. Il la contemple. Il la dévore. Il en oublie même son pantalon ! Par la fenêtre dont ils ont négligé de tirer les rideaux, hier soir, l'aube commence à rosir sans autre volonté, semble-t-il, que d'éclairer la chambre. Bientôt la lumière du ciel va pénétrer dans la pièce sans scrupule et sans honte pour caresser ce corps nu que le diable semble lui offrir.

Un petit rayon de la lampe, plus audacieux que les autres, s'est pointé par le trou de l'abat-jour sur le miroir de sorcière accroché au mur de droite. En équilibre provisoire, ce rayon se glisse le long des jambes d'Isabelle, comme un appel au délire. Il prend la place que Charles prendrait si volontiers s'il ne lui fallait pas être à Londres dans deux heures. Charles est déchiré entre le désir et le devoir. Le sexe brandi – pauvre Charles ! –, il vit, comme le contait avant-hier son père à propos d'*Horace*, la situation cornélienne d'un Curiace en éveil devant sa Camille endormie ! Le travail ou l'amour ? Londres ou Paris ? L'aéroport ou le lit ?

Allons ! Homme des petits malheurs, reprends-toi !

Ah ! Plonger en elle, l'entendre gémir encore. La respirer, la boire, hurler avec elle en dépit des voisins ! Ou bien s'en aller, discret. Foncer vers Roissy dans le taxi retenu pour sept heures trente. Se raser à l'aéroport, dans tous les sens du terme. Arriver à l'université où l'attendent les examinateurs sévères de sciences éco. Se retrouver à dix-neuf heures trente

au RADA, pour simuler d'autres gémissements : la souffrance d'Alceste, sa misère, sa colère face à l'éternelle féminité. Et Hamlet ! « Tiens ! je l'avais oublié, celui-là ! » Le doux sire que la violence entraîne à venger la mort de son père ! Alors ? Aller vers Ophélie ou rester à Paris ?

C'est le devoir qui l'emporte. C'est le théâtre qui triomphe ! Et les sciences éco.

Rompant le sortilège, Charles entre dans ses jeans ! Il enfle sa chemise, son pull, ses chaussettes, son anorak et ses baskets. Et il part vers Londres et Roissy ! Mais partir... comme ça ? Comme un voleur ? Impossible !

Il saisit son stylo. Sur le dos d'une enveloppe, courrier négligé par Isabelle, il griffonne le plus lisible-ment possible quelques mots rapides comme les battements de son cœur.

*« Mon amour, je n'ai pas voulu te déranger. Tu dormais si bien. J'ai résisté à la tentation de t'éveiller. Ça n'a pas été facile. Il me reste trois secondes pour te crier mon bonheur de ces deux nuits. Ces deux nuits, de notre première fois. De toute mon âme, je t'aime. »*

Un bref coup d'œil à la montre-bracelet. Au risque d'être changé en statue de sel, Charles se retourne. Dernier regard. Elle a encore bougé.

Concentré sur son enveloppe, il ne s'en est pas rendu compte tandis qu'il lui écrivait. C'est une autre vision qu'il reçoit. Plus pudique, mais non moins céleste. Et tout aussi alléchante, Isabelle lui offre son dos : deux petites fesses adorablement rondes que le rayon mutin de la petite lampe dessine...

En un instant, toutes les folies lui remontent à la tête. Le désir lui revient de goûter à cette chair, d'effleurer à nouveau ces rondeurs et cette peau.

Sait-elle seulement, cette belle endormie, le supplice qu'il subit ?

Sait-elle qu'il est là, qu'il la parcourt de toute la



vigueur de sa jeunesse alors qu'un souffle paisible et régulier l'anime ?

A la hâte il ajoute sur le dos de l'enveloppe – celui d'Isabelle paraît l'y inviter – un post-scriptum ultime. Par bonheur, c'est une enveloppe de format commercial : elle a le dos large.

*« P.-S. Mon amour, mon amour, mon amour... j'ai pris la clé. Tu la retrouveras sous le paillason. Je ne voudrais pas que le bruit de la porte puisse te réveiller alors que je ne l'ai pas fait, moi qui en avais tant envie ! Je n'arrive pas à te quitter. Il le faut pourtant. Mon amour, mon amour, mon amour... »*

*Je t'aime plus encore qu'il y a une minute.*

*A... dans un mois.*

*Moi ! »*

– Bon Dieu ! Mon avion.

Presque fier d'avoir su résister, Charles s'insinue, comme un regret dans le cœur d'un ascète, dans l'entrebâillement de la porte qu'il avait déjà, par précaution, entrouverte. Il sort sur la pointe des pieds en la refermant le plus doucement possible, avec la clé. Il glisse celle-ci sous le paillason. Et, sautant les marches comme à douze ans on saute les ruisseaux, il dévale l'escalier à toute allure, manquant dix fois de se rompre les os.

Privilège de la jeunesse qui peut dormir dans le bruit des villes et en pleine lumière, Isabelle ouvre un œil, peu après dix heures du matin. En posant sa main sur le côté droit du lit, elle constate qu'elle est seule. Charles est parti. Elle se réveille d'un coup !

Elle a le sentiment immédiat d'un symbole. Un frisson la parcourt. Elle découvre alors qu'elle est nue. Réminiscence ou pudeur ? Elle pousse le curieux petit soupir-sourire, mélange de regret, de

contentement, de tristesse aussi parfois qui semble avoir été le compagnon fidèle de ses derniers jours de mars. Elle ramène le drap sur son corps. Charles est parti...

La nuit défile, avec ses délices.

Charles lui monte à la tête. Charles et sa maladresse. Charles et ses avions ratés, son urticaire et... sa fougue. Charles qu'elle a regardé dormir hier après-midi, avec sa mèche sur le front, après qu'il eut fait tomber, un peu avant de s'anéantir, la petite lampe de chevet dont l'abat-jour est maintenant fendu. Elle a ri de si bon cœur en le regardant, ce Charles qui l'a fait naître une seconde fois.

Que se passe-t-il en elle ce matin ? Pourquoi ce sentiment de délivrance ? Bernard lui pesait donc ? Est-ce le long récit des drames de son enfance au roi Arthur qui l'a libérée ? Le bonheur du film ? Depuis deux nuits et un jour, elle n'a guère eu le loisir de s'interroger. Elle fixe le plafond où se dessinent des visages. La mémoire lui revient. « Il faut épouser dans sa famille, Isabelle ! » lui a-t-il recommandé, samedi après-midi. Eh bien voilà... c'est fait ! Elle a obéi. Qu'en dirait-il, papa Pétram, s'il voyait son allégresse de ce matin et son sourire ? Peut-être se sentirait-il disposé à la comprendre. Il faudra se décider à lui en parler un jour, malgré cette voix intérieure qui lui souffle d'attendre encore un peu.

Paresseuse, Isabelle s'étire longuement, voluptueusement, laissant ainsi s'envoler doutes et certitudes par la fenêtre, vers un soleil printanier qui glisse le long des treilles du minuscule vignoble.

Elle a bien ri quand on lui a révélé que, pour célébrer officiellement les vendanges, on ajoutait quelques grappes étrangères afin de rendre la récolte plus riche. Il lui semble, en les apercevant, que chaque grain de ce raisin encore vert espérance contient une part de son avenir. Ce n'est pourtant pas l'heure d'y

songer. Elle tourne, aujourd'hui. Finis les états d'âme et les attendrissements. Même si Arthur Pétram lui a dit aussi : « C'est important pour une actrice de rêver. Rêver, c'est penser à des ailleurs multiples. » Elle n'a pas de temps à y consacrer, à ces ailleurs ! Au reste, ils ne sont pas multiples ce matin. Ils ne sont qu'un. Avec pour profil celui de Charles. « Il a été si... Si quoi, au fait ? » Elle ne sait pas trop. Elle l'a reçu. C'est tout. Avec sa grâce, sa fragilité, ses petites taches de rousseur, ses cheveux dans les yeux et son épi sur le haut du crâne. C'est presque encore un enfant, ce Charles ! Explication sans doute suffisante à défaut d'être rationnelle. Pourtant elle se connaît bien, Isabelle. Elle sait son goût de l'indépendance et de la solitude. En découvrant depuis quelques mois un univers tout neuf, les êtres originaux qui le composent et qui pour l'heure la confortent, elle est devenue « elle-même », un peu plus chaque jour.

Tout aurait donc changé en deux nuits parce que Charles lui a téléphoné à deux heures du matin, dimanche ?

N'est-ce pas plutôt la suite logique de ces aveux qu'elle a faits devant Arthur Pétram ? La visite de Bernard aussi, la même nuit. Elle était en quelque sorte conditionnée par ce flux d'émotions. Pourtant... c'est tout de même elle qui, à deux heures du matin, a murmuré au téléphone : « Viens... » Comme c'était merveilleux de pouvoir lui dire : « Viens... » Il était si beau, le regard qu'il a posé sur elle, en arrivant. Ils n'ont pas eu besoin de parler. Ils se sont soudés l'un à l'autre, dans l'extraordinaire impatience d'une attente déjà longue.

D'un geste brusque, Isabelle rejette le drap loin d'elle comme si son poids l'écrasait. Oh ! comme tout cela est compliqué !

Si au moins elle pouvait disposer de Charles sur simple appel téléphonique ! Comme pour le film. Il

lui est arrivé d'être ainsi convoquée pendant le tournage. On l'appelle. Et Mlle Sérac arrive. Maquillage à dix-huit heures. A dix-neuf heures prête à tourner. A dix-neuf heures quarante-cinq on se rend compte que l'espoir était fallacieux, même avec « l'heure sup' » ! Mlle Sérac n'a plus alors qu'à aller se démaquiller. Elle ne tournera pas aujourd'hui.

Pour l'heure, Mlle Sérac, qui aurait tout intérêt à revoir le texte de ses scènes, sa mémoire risquant quelque défaillance, ne pense pas que Charles – pas plus que Bernard – soit homme à accepter d'être ainsi convoqué par téléphone. En riant, elle se dit que lui aussi doit avoir ses principes, « il raccrocherait tout de suite ! » Et cette idée ne lui déplait pas.

« Allez, lève-toi ma petite fille. Ça t'évitera d'avoir des pensées aussi sottes ! »

Isabelle se lève. Elle se douche. Puis, tout en se séchant, elle met en marche la machine à café. Elle a « ses habitudes de vieille fille », comme elle dit. Même celle de se parler à haute voix. De se faire des grimaces devant la glace de la minuscule salle de bains. « Comment vas-tu ce matin, Zaza ? » Oui, les jours de bonne humeur, elle s'appelle volontiers Zaza ! Zaza, donc, s'enveloppe d'un peignoir de bain blanc en pensant que ce sont les bras de Charles qui l'entourent. Puis elle dispose sur la petite table ronde, autre habitude de vieille fille, sa pomme, ses céréales, son beurre, ses confitures, son pain complet que l'habilleuse du film a baptisé « pain total », comme le sérum de vérité, pour la faire rire. Elle aperçoit l'enveloppe. Charles lui a écrit. Oh ! Ce qu'elle lit est adorable. Recto aussi bien que verso. Une petite larme s'échappe des derniers mots : « A... dans un mois. » Elle relève la tête pour chasser la tristesse. Elle respire, « Zaza, pense au travail... le travail d'abord ! » Tiens ! l'enveloppe n'est pas ouverte. Elle a omis de décacheter la lettre depuis



deux jours. Elle a bien des excuses. Mais tout de même... Elle répare vite cette négligence.

« *Après réflexion, Jean-Pierre Giraudoux préférerait vous voir dans Électre. Il estime d'abord que c'est une admirable pièce de son père et que, d'autre part, Ondine a été jouée trop récemment. C'est un rôle pour vous. Votre avis ?* » C'est signé Martha Andras, l'agent d'Isabelle. Il y a un post-scriptum : « *Ce serait pour octobre.* »

« Mon Dieu... *Électre*, c'est quoi, ça ? »

Elle ne connaît pas. A dix-neuf ans et quelques poussières, c'est pardonnable. Comment pourrait-on connaître la famille des Atrides alors qu'on a à peine connu la sienne. Arthur Pétram doit sûrement savoir, lui ! Et il ne tourne pas aujourd'hui.

Le téléphone. Ah ! Voilà.

– Allô... c'est moi.

– Ah ! Tout de même ! Depuis deux jours, vous me manquiez !

– Comment ?

– Rien ! Je dis : « Ah ! tout de même. » C'est moi aussi.

– Je vous dérange ?

– Jamais !

– *Électre*, c'est quoi ?

– Non. C'est qui...

– Comment ?

– C'est *qui*. *Électre* n'étant ni un objet ni une chose, mais bien plutôt une jeune fille, on dit : « C'est qui ? »

– Ah ! oui, pardon...

Elle est un peu interloquée, Isabelle, d'être ainsi apostrophée en quatre répliques. Elle ne peut pas voir le visage hilare d'Arthur Pétram qui jubile au téléphone, tout heureux de l'entendre.

– *Électre*, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, sœur d'Oreste et d'Iphigénie, explique-t-il, est en



quelque sorte le Hamlet féminin d'Homère ! A propos... vous savez que Charles passe *Hamlet* ce soir, à Londres, au RADA ! C'est amusant, non ?

« Mon Dieu ! Il sait pour Charles ! »

– Allô ?

– Oui ?

– Je ne vous entends plus !

– Je suis là...

– Je veux dire qu'Électre, tout comme Hamlet, a l'intention de venger la mort de son père, Agamemnon.

« Il sait, c'est sûr ! »

– ... lequel a été tué par Égisthe, son beau-père, puisqu'il a épousé Clytemnestre, la mère d'Électre. Kif-kif Claudius et Gertrude dans *Hamlet*.

« Il sait. Sinon il ne me parlerait pas d'*Hamlet*. »

– Allô ?

– Oui. Je suis toujours là...

– Ah ! Électre, donc, s'apprête à donner un petit coup de main à son frère Oreste qui en a décidé ainsi. Voilà. En gros... Vous voyez ce que je veux dire ? Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Hein ? Euh... Eh bien...

– Eh bien quoi ?

– On me propose de jouer *Électre*, de Jean Giraudoux...

– Ah ! Ha ! Ha...

Après avoir scandé sa surprise en morse : une longue, deux brèves, Arthur Pétram prend le temps nécessaire à la réflexion.

– C'est une admirable pièce, dit-il.

– Il paraît... oui...

– Non ! Il ne paraît pas ! C'est une admirable pièce. Ne serait-ce que pour la réplique finale.

– Ah...

– Oui ! Je cite de mémoire. A la dernière minute, un personnage demande : « *Comment ça s'appelle*

*quand le jour se lève, que tout est gâché, saccagé, qu'on a tout perdu, que la ville brûle, que les innocents s'entre-tuent, que les coupables agonisent et que l'air pourtant se respire... dans un coin du jour qui se lève ? »*

Un peu submergée par cette preuve éclatante d'une mémoire intacte que lui donne Arthur Pétram et de son érudition, elle ne trouve qu'une sorte de borborgme pour lui répondre :

– Ben... euh... Alors ?

– Alors ? ! éclate Arthur Pétram. Alors... reprend-il de sa voix la plus douce.

Isabelle se demande à nouveau ce qui lui prend.

– Alors... le mendiant répond à la questionneuse : « *Cela a un très beau nom, femme Narsès. Cela s'appelle l'aurore.* » Il faut vous dire que la dame questionneuse se nomme Narsès ! D'où la réplique : « *Cela a un très beau nom, femme Narsès...* » Vous voyez ? Et voilà ! Rideau ! A part cela... comment va-t-on ce matin ? Bien, j'espère. Après une pareille nouvelle.

– Euh... oui... bien.

– Comment « Euh... oui... bien » ? Bien ! non ?

– Oui, oui...

– Oui ? Bon. Alors, quand ?

– Quand quoi ?

– Non, pas *quanquoi* ! Quand vous demande-t-on de jouer *Électre* ?

– En octobre.

– Cette année ?

– Oui.

– Ohhh ! Mais alors il n'y a pas une minute à perdre !

– Comment ?

– Je dis : il n'y a pas une minute à perdre ! hurle Arthur Pétram toujours aussi rigolard. Vous êtes devenue sourde, ou quoi ?

– Non, non. Pourquoi dites-vous qu'il n'y a pas une minute à perdre ?

– Parce que! Vous n'avez que le temps d'apprendre le texte! En avant et en arrière.

– Comment?

– Il faut tout vous dire, alors! rugit-il à l'autre bout du fil.

Et il articule comme on expliquerait à une demeurée :

– Il-faut-être-capable-de-le-dire-en-avant. Dans le sens où il a été écrit. De gauche à droite. Puis ensuite, en arrière. De droite à gauche. Comme la bande d'un magnétophone qu'on fait revenir en arrière. Pallalilalo palilalo palilalo lila lilo lila flic flac floc-flac.

– Je n'ai pas très bien suivi...

– J'ai imité le son du magnétophone. Ça ne vous a pas saisie?

– Euh... non.

– Tant pis. Donc : apprendre le texte en avant et en arrière...

– A ce point-là?

– A ce point-là, oui! Enfin... presque. Ensuite, le digérer.

– Le digérer?

– Mais qu'est-ce que vous avez ce matin, Isabelle? Vous avez mal dormi?

– Euh... non.

– Vous n'avez pas l'air de comprendre que jouer *Électre* en octobre après avoir été primée à Cannes pour *La Mémoire d'un autre*, c'est un événement exceptionnel.

– Si, si, mais...

– Mais quoi?

– Nous sommes en mars. Et je n'ai pas été primée à Cannes.

– Vous le serez! C'est moi qui aurai eu la joie de vous le révéler le premier! A quelle heure tournez-vous aujourd'hui?

– Quinze heures.

- Bien. Je vais passer vous voir à Ferrières.
- Ah bon.
- Oui. J'ai joué *Électre* en 1965 ou 66, je ne me souviens plus.
- Ah bon.
- Oui. Je vous parlerai de la pièce.
- Ah bon.
- Vous êtes un peu abrutie ce matin...
- ... Abrutie ?
- Vous ne savez dire que « ah bon ».
- Non, non ! Je...
- Ah bon.

Non, Isabelle n'est pas abrutie, loin de là. Elle est parfaitement lucide, au contraire. Déjà projetée dans l'avenir. Consciente des deux nuits qu'elle vient de passer avec Charles, si fortes, si intenses, si graves aussi. Consciente des mots qu'il a écrits ce matin sur cette enveloppe. Consciente de la chance qu'*Électre* peut représenter peut-être... Mais...

Si pour elle ce personnage n'a pas encore de visage, Charles en a un, lui. Arthur Pétram aussi. Elle les voit. Elle pressent quelque chose de vague, d'indéfinissable...

Des visages dansent dans sa tête. Ceux de Charles, d'Arthur Pétram. Ceux même de son agent, de Bernard. Ceux qui ont accompagné son enfance, sa mère, son père, Gisèle Sérac son éducatrice. Ils sautillent en désordre comme des lutins devant ses yeux, avec d'autres idées, d'autres sons, d'autres formes. Un public qui hurle. Un théâtre, des bravos, des répétitions, des jours de septembre et d'octobre qui s'arrachent telles les feuilles d'un calendrier, sous la pluie, le soleil ou le froid. Ballet étrange sur une musique folle, images déferlantes, fantastiques, qui l'agitent et déjà la submergent.

Elle a besoin d'être rassurée, Isabelle...

Il faudrait qu'Arthur Pétram – ou Charles – puisse

lui dire sagement, sereinement, de sa voix très douce :

– Tout cela porte un très beau nom, mon amour... petite Isabelle... cela s'appelle passion. Ou espérance...

Vieux singe à qui on n'apprend plus à faire des grimaces, Arthur Pétram, comme bon nombre d'acteurs, possède un sixième sens, instinct ou divination. Cela lui permet souvent de déceler la part de vérité ou de dissimulation contenue dans un propos. « Les intonations, c'est ma spécialité. » A la question posée : « Comment va-t-on ce matin ? » et à la réponse d'Isabelle : « Euh... bien », il a compris que quelque chose de particulier s'était encore passé après qu'il l'eut quittée à une heure et demie du matin, dimanche. Son silence le lui confirme. Il n'est pas loin d'en deviner la raison. Il se trompe simplement sur la personne.

– Isabelle ?

– Oui ?...

– Vous m'écoutez ?

– Euh... oui.

– Bien. Je vais vous apporter la brochure d'*Électre*.

– Vous l'avez ?

– Bien sûr ! Sinon je ne vous l'apporterais pas ! Quand vous aurez lu la pièce, nous en parlerons tous les deux. Ou, si vous le préférez... tous les trois.

Isabelle sursaute au téléphone. Il lui aurait dit : « Nous en parlerons avec Charles » qu'elle n'en serait pas plus stupéfaite.

– Comment tous les trois ? s'exclame-t-elle.

– Eh bien, oui, tous les trois : vous, moi, et... votre agent, madame Andras.

– Ah... oui.

Il est bien dommage qu'Isabelle ne puisse pas voir le visage de vieux faune d'Arthur Pétram à cette seconde. Elle le trouverait presque beau. Tant il



s'amuse de sa stupeur. Il s'est reporté une vingtaine d'années en arrière. Après tout, ce rôle du mendiant, il pourrait peut-être encore le jouer. Pour une série de représentations supplémentaires.

Sur l'affiche, son nom serait un sérieux renfort...



## Chapitre 10

Le soir même, à une heure du matin – minuit pour lui –, Charles appelle Isabelle, de Londres. Depuis onze heures, elle attendait le résumé de son lundi.

– Alors ?

– Ça a très bien marché.

– Ah !

Isabelle a poussé un tel cri de joie que Charles sur-saute en éloignant le récepteur du téléphone.

– J'ai eu tellement peur...

– Peur ?

– Oui. Que tu sois... comment te dire ? Un peu... fatigué.

– Je l'étais, avoue Charles tout souriant.

Ils ne peuvent pas se voir. C'est très dommage, tant, dans le silence qui suit, leurs yeux expriment si joliment l'émerveillement de la longue journée et des deux nuits qu'ils viennent de vivre ensemble, à Paris. Isabelle enchaîne en le questionnant sur son examen de sciences éco auquel il a pu répondre « des choses... pas mal... ça a été », mais ce sont les scènes, le soir au RADA, qui les préoccupent bien davantage, l'un et l'autre. Alceste et Hamlet pour lesquels il a été...

– Comment te dire...

Et Charles se met à rire. Isabelle aussi.

– Content ?

– Oui, bien sûr. Mais non, ce n'est pas cela. J'étais...

– Fatigué... murmura-t-elle.

– Oui, fatigué, avoue-t-il.

Et le rire s'empare d'elle.

Il monte, ravissant, et s'insinue entre eux. Il n'a d'autre cause que le rire de l'autre. Mais c'est l'échange le plus insolite et le plus tendre de ces amants tout neufs. Il les unit, tout aussi sûrement que le désir.

– Pourquoi ris-tu ?

– Parce que tu ris. Tu étais fatigué et...

Dans l'éparpillement des mots, Charles parvient tout de même à glisser à quel point dans l'avion, l'esprit tout plein d'elle, il a fait une lecture différente des textes. A quel point les phrases ont pris un sens plus clair. A quel point, sans qu'elle puisse s'en douter, elle l'a déjà influencé.

– Même les profs l'ont remarqué !

Ils ont porté sur lui un autre regard. Ils lui ont dit qu'il avait montré dans son *Alceste* aussi bien que dans son *Hamlet* un désespoir pathétique, un amour déchiré, qui saupoudraient constamment la violence des deux personnages.

– Je te jure qu'ils ont dit cela : « saupoudraient ». C'est à cause de toi, mon amour. J'ai pensé que, si je te perdais, je serais tellement malheureux que... j'ai tout mis dans *Alceste* !

La communication entre Londres et Paris se prolonge. Oubliant les textes, les examens, la fatigue, ils vivent les mêmes inquiétudes, partagent les mêmes joies, définissent les obstacles et se disent leurs goûts communs de les franchir. Ils parlent à nouveau des obligations, de l'indispensable disponibilité sur laquelle a si souvent insisté Arthur Pétram.

– Tu sais... je crois qu'il a des soupçons !

– Sur ?

– Nous deux.

Elle lui raconte l'entretien téléphonique du matin. Sa visite inattendue à Ferrières, sous prétexte de lui apporter *Électre*. Ce qui n'était vraiment pas urgent.

– Pourquoi *Électre* ?

– On me propose de jouer cette pièce, en octobre. Charles bondit au téléphone.

– *L'Électre* de Giraudoux ?

– Oui. Tu connais ?

– Bien sûr. Mais c'est fantastique !

– Oui, mais...

– Il n'y a pas de mais ! C'est fantastique. Papa, on s'en fout !

Ce sont les regards qu'Arthur Pétram a posés sur elle à Ferrières qui ont frappé Isabelle. Tout autant que les regards furieux d'Hamlet sur Ophélie ! Isabelle s'est demandé pourquoi il la fixait ainsi, de cet air suspicieux. En réalité, il guettait ses premières réactions à la lecture des scènes.

– Tu es folle ! Je suis sûr qu'il ne se doute de rien. Je l'aurais déjà senti à d'autres visites. D'ailleurs, pourquoi ne pas tout lui dire ?

... Encore cette voix intérieure qui souffle à Isabelle d'attendre encore un peu.

– Je crois qu'il vaut mieux ne pas... qu'il serait préférable de... enfin... attendons la fin du film. Il reste deux semaines. On verra à ce moment-là.

– Je vais lui téléphoner. Comme cela je saurai si...

– A cette heure-ci ?

– Pourquoi pas ?

– Il doit dormir. On tourne demain à Ferrières. On fait neuf heures-dix-huit heures. Une voiture me prend à sept heures quinze et lui à sept heures trente.

– Oh ! Mon amour ! Mais alors il faut que tu dormes toi aussi !

Il lui murmure des mots qui n'ont pas à être reproduits ici tant ils sont idiots. Comme tous ceux que



murmurent tous les amoureux du monde et dont on compare le chant au gazouillis des oiseaux. Ce qui est très injuste envers les oiseaux. Ce dialogue navrant parsemé le plus souvent de « mon amour, mon amour » se termine enfin par :

– Bonne nuit, mon amour. Bonne nuit jusqu'au jour. Mille fois bonne nuit.

– Pourquoi mille ?

– Parce que c'est dans Shakespeare, mon amour.  
*Roméo et Juliette* : scène du balcon, au troisième acte.

Ils ont tout de même raccroché.

Le téléphone à peine posé, à Londres, la sonnerie retentit.

– Ah ! enfin ! Tu es en dérangement ou quoi ?

– Oh ! Papa. Tu ne dors pas ?

– Pourquoi voudrais-tu que je dorme à cette heure-ci ?

Charles a failli répondre « Parce que tu tournes demain matin à neuf heures ! »

– Hein... euh... eh bien...

– Tu penses bien que je ne pouvais pas m'endormir avant de savoir. Ça fait plus d'une heure que je t'appelle ! Tu te ruines au téléphone !

– Tu sais... les copains...

– Oui ! Bon ! Alors ?

– Tu ne tournes pas de bonne heure, demain matin ? lui demande Charles d'une voix innocente afin de détourner encore la conversation.

Un petit temps sépare la question de la réponse.

– Qu'est-ce que ça peut te foutre, petit salopard !

Charles est subitement saisi de la même angoisse, des mêmes doutes qu'Isabelle. « Pourquoi m'appelle-t-il "petit salopard" ? Ce n'est pas dans ses habitudes. »

– Euh... eh bien...

– Eh bien quoi ? Je voulais savoir comment ta journée s'est passée ! C'est plus important que mon

film ! Tu ne crois tout de même pas que je pouvais m'endormir comme ça !

– Ah ! Oui... Oh ! bien, très bien.

– Très bien ?

– Oui, très bien.

– Vraiment, très bien ?

– Oui. Vraiment...

« Pourquoi insiste-t-il tant ? » se demande Charles.  
« Il doit savoir quelque chose. Isabelle a raison. »

– Je te parle des sciences éco, moi !

Le visage amusé d'Arthur Pétram ne permet pas de penser qu'il y attache plus d'importance qu'au RADA.

– Ah ! Les sciences éco, dit Charles. Non ! moi je faisais allusion à Alceste et Hamlet.

– Ah bon, reprend le roi Arthur, apparemment indifférent. Ça s'est bien passé au RADA ?

Charles lui expose alors, comme à Isabelle, avec des mots différents, le sentiment de ses progrès. Tout ce que lui ont dit certains membres du jury, dont Ann Robinson, « une des grosses têtes de l'Old Vic », qui en plus l'a trouvé très beau.

– Je crois que ça ne me coûterait pas cher ! dit Charles en rigolant.

La réponse qu'il reçoit aussitôt de son père le laisse perplexe.

– Je vais dire cela demain matin à Isabelle. Elle va en crever. J'ai l'impression qu'elle a un petit ticket pour toi. J'avais remarqué cela déjà après l'émission de Delax, à la télévision.

– Ah... s'étrangle légèrement Charles.

– Oui.

Et le roi Arthur, qui à cette heure avancée de la nuit ignore manifestement Shakespeare, ne lui dit qu'une seule fois « bonne nuit » en raccrochant.

Charles reste quelques secondes le regard rivé sur son téléphone avant de se décider à tourner ses pensées vers Isabelle. « Après tout... »

Il est sept heures trente précises. Dans la voiture qui les mène à Ferrières, conduite par le chauffeur de la production, Arthur Pétram et Isabelle viennent de se retrouver. Ce pourrait être la rencontre habituelle de la vedette et de la débutante. Ou bien celle d'une jeune fille dans l'éclat naturel de sa beauté matinale avec ce patriarche qui de jour en jour rajeunit, malgré le manque de sommeil et le temps qui s'avance.

C'est beaucoup plus que cela. La conversation de *La Brasserie d'en face*, la découverte d'Isabelle, ont établi entre eux un lien tout à fait particulier dont ils sont parfaitement conscients. C'est une soirée qui a laissé des traces.

Ils se sont salués d'un « bien dormi ? – Admirablement, et vous ? – Pas du tout. Mais j'ai lu un très bon livre », elle a ajouté :

– Il ne fait pas chaud, ce matin.

A quoi, suivant le fil de sa pensée, Arthur Pétram a répondu :

– C'est à cause de Charles.

Ce qui la fait immédiatement sursauter.

– Comment !

– J'ai l'impression qu'il n'éprouve plus les mêmes ardeurs pour les sciences éco qu'il y a trois mois. Cela m'a empêché de dormir.

– Ah bon...

– Il m'a téléphoné hier soir.

– Ah.

– Il paraissait plus content de ses scènes passées au RADA que de ses examens du matin !

– Il a passé des scènes au RADA ? demande Isabelle avec une innocence excessive et un culot de la même couleur.

– Vous ne le saviez pas ?

Avec le même sang-froid, elle s'étonne :

– Comment pourrais-je le savoir ?

Il la regarde, les yeux ronds, et sans le moindre soupçon.

– C'est vrai, je suis gâteux.

Il lui fait part de son souci. C'est la crainte ordinaire de tous les parents de ceux et de celles qu'une vocation si particulière, mélange parfois douteux d'ambition et de goût, attire.

– Curieusement, ce sont les parents eux-mêmes acteurs qui sont souvent les plus réservés, car eux connaissent tous les traquenards et les difficultés, dit-il.

Il lui cite Péguy : « *L'homme n'est pas heureux. Et il sait qu'il sait que l'on n'est pas heureux. Et il n'a qu'une idée, c'est que son fils soit heureux !* » Il lui raconte la joie de Charles au téléphone. Ce qu'Isabelle sait mieux que lui, avec d'autres détails... Isabelle en est presque gênée. S'y ajoutent pour lui le bonheur d'avoir retrouvé son fils, l'attendrissement qu'il éprouve à savoir ses progrès réels.

– Ann Robinson, la grande actrice anglaise, l'a même félicité ! dit-il, aussi naïf que Charles.

Isabelle sourit. Il ouvre pour elle l'album des souvenirs : Charles enfant, Charles au milieu de ses parents, « quand il était petit... sa mère, etc. » Puis la fracture, la séparation brutale. Le choc qu'ils se sont efforcés d'oublier l'un et l'autre. Toutes choses que Charles ne lui a jamais dites, à elle. Elle a un peu le sentiment d'un abus, en recevant d'Arthur Pétram toutes ces marques de confiance. Il l'émeut, sans le vouloir, tant est grande sa tendresse pour son fils. Même s'il s'en défend avec la pudeur de tous les pères. Elle sent son désir passionné de transmettre à Charles tout ce qu'il sait d'un art, d'une profession et d'une manière de la vivre. Afin de lui éviter les écueils, les erreurs, les humiliations, les dangers

aussi et les malentendus. Le mot « travail » revient sans cesse dans son propos. Isabelle reçoit avec dévotion cet enseignement inattendu.

Ils sont aussi étonnés l'un que l'autre d'être arrivés si vite à Ferrières. Indéfinissables mais certains, d'autres liens, dont Charles n'est pas le seul inspirateur, se sont encore tissés entre eux.

Cette journée de tournage, qui ne débute pas tout à fait comme les autres, ne va d'ailleurs pas se poursuivre comme une journée ordinaire.

Vers dix-sept heures, alors qu'Arthur Pétram se repose dans sa caravane, en révisant le texte de son dernier plan, Paulette vient discrètement frapper à la porte.

– Laura est là...

Arthur Pétram, qui s'était allongé lunettes sur le nez, se redresse d'un bond, rattrapant au vol les notes qui ont sauté autant que lui !

– Laura ?

– Oui.

– Où ?

– Elle bavarde avec Launier dans le parc.

Arthur Pétram est stupéfait. Laura est là ! Pourquoi ? Comment ? Ils ne se sont pas vus depuis plus de trois mois. Et, à part les messages sur le répondeur, il n'a jamais eu aucune nouvelle d'elle. Que vient-elle donc faire ? Le voir tourner ? Il y a belle lurette qu'elle connaît par cœur ce cérémonial. Alors ?

– Elle est là depuis longtemps ?

– Elle est arrivée à quatre heures. Mais elle souhaite te faire une surprise. Elle n'a pas voulu qu'on te dérange pendant tes scènes avec Isabelle. J'ai pensé qu'il valait peut-être mieux te prévenir...

Elle a un petit air cafard en disant cela, Paulette. Comme si un secret existait entre eux, lui autorisant cette apparente connivence. Ce n'est pas dans ses habitudes. Mais ce n'est pas non plus sans raisons.



Arthur Pétram l'ignore : ils ont été vus, Isabelle et lui, par le directeur de production à *La Brasserie d'en face* ! Bien entendu, toute l'équipe du film a été mise au courant dans les heures qui ont suivi. « Tout se répète au théâtre, sauf les pièces parfois ! » dit l'humoriste. Chacun avait déjà observé l'attendrissement évident que le roi Arthur éprouvait pour celle qu'on appelle maintenant très gentiment « la Sérac » ou « la princesse qu'on sort ! » A cela, s'ajoutent les obligations de la promotion du film, qui d'ordinaire ennuiant le grand Pétram, mais qui cette fois semblent l'amuser. Avec bonne grâce il a accompagné Isabelle partout, la mettant en valeur le plus souvent possible. On peut donc comprendre que Paulette, la discrète, la fidèle, se soit laissée aller, elle aussi, à cette complicité.

– J'y vais.

– Je ne t'ai rien dit.

– Non, non !

De loin il aperçoit Laura. Longue silhouette noire élégante rehaussée d'une sorte de cape rouge, elle est dos à lui. En conversation avec Georges Launier, elle s'appuie curieusement sur un praticable surélevé. Comme si elle avait besoin de se soutenir. En l'entendant s'approcher, Laura se retourne. Un peu amaigrie, sans aucun maquillage, légèrement bronzée, très souriante, accueillante même, cheveux blancs impeccables : elle est très belle. « Elle ne fait décidément pas ses soixante-deux ans ! » pense-t-il.

Pourtant, il a le sentiment que des années les séparent depuis ces trois mois où ils ne se sont pas vus.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– J'ai su que tu tournais à Ferrières...

– Et alors ?

– Alors... me voilà.

– Comment as-tu su que nous étions ici ?

– J'ai téléphoné à la production. On en parle, à Madrid, tu sais.

– A Madrid ?

– Oui. Mon fils m'a montré les journaux français. Tu as fait la couverture de deux magazines espagnols... avec mademoiselle Sérac.

Il semble à Arthur Pétram que Laura a prononcé ces deux mots, « Mlle Sérac », comme si elle avait un peu envie de mordre. Mais ce n'est peut-être qu'une impression.

– Tu as l'air en pleine forme.

– Tu n'es pas mal non plus. Le travail te va bien.

Encore cette même sensation de morsure sur la dernière phrase. Laura en a détaché toutes les syllabes.

– Bon ! Mes enfants, je vous laisse, dit Launier qui ne se soucie pas d'assister à une éventuelle mise au point. Je vais presser Bertrand pour ton dernier plan. C'est l'heure où ça traîne sur le plateau.

Après quelques secondes d'un face-à-face silencieux, Laura enchaîne.

– Je suis à Paris pour quarante-huit heures. On pourrait peut-être dîner ensemble, si tu es libre...

– Tu crois ?

– Pas toi ?

Il ne répond pas tout de suite, se demandant toujours ce qu'elle veut. Laura n'est pas la femme d'un acte gratuit.

– Il y a une raison à cette visite inattendue ?

– Aucune, je t'assure. Te voir, c'est tout.

– Ne sois pas ridicule. Dis-moi pourquoi tu es là. Comment es-tu venue d'abord ?

– En taxi, tout simplement.

– Ça coûte une fortune !

– Oh ! je t'en prie. Tu vaux bien cela.

Il n'a pas le temps de se demander si elle est sincère ou si elle se moque de lui. On appelle M. Pétram. Le plan est prêt. La journée se conclut.

Le retour dans la voiture de production avec Laura est tout à fait différent de l'aller avec Isabelle seule. Laura tente bien d'animer la conversation que de son côté Isabelle encourage, mais le roi Arthur, renfrogné et prétextant la fatigue du tournage, n'y participe guère.

Isabelle, ne connaissant pas Laura et ne reconnaissant pas « son Arthur », pousse un soupir d'aise quand la voiture les dépose enfin cité Varenne pour la reconduire chez elle, à Montmartre. Le chemin du retour lui a paru bien long. Elle ne retrouve d'ailleurs son équilibre et son sourire intérieur que lorsque Charles l'appelle de Londres une demi-heure plus tard. Elle lui raconte sa journée, Laura et quelques petites choses en plus que Charles conclut d'un : « Mon amour... Mon amour... Je t'aime. »

– J'ai deux choses précises à régler. Après quoi je reprendrai sans doute l'avion de dix-sept heures trente demain pour Madrid.

– Ah... Définitivement ?

Arthur Pétram lui a demandé cela avec une indifférence voulue. Ce n'est pourtant pas le sentiment qu'il éprouve pour Laura. Elle lui paraît d'ailleurs un peu triste en lui confirmant :

– Euh... oui. Définitivement.

Il pourrait tenter d'en savoir davantage. Mais il n'insiste pas. A quoi bon ?

Le dîner chez *Laurent*, aux Champs-Élysées, le luxe du lieu qu'il connaît bien, le charme de la table que d'habitude il apprécie et la prévenance du personnel ne parviennent guère à le déridier. En outre il s'est posé dès le début de la soirée quelques questions en voyant Laura à plusieurs reprises chercher son équilibre. Comme si elle le perdait. Elle s'est appuyée ou

sur un meuble, ou sur une chaise, sur la portière de la Rolls même, en sortant de la voiture.

– Tu n’es pas bien ?

– Si. Pourquoi ?

– Tu ne tiens pas sur tes jambes.

Elle a ri, un peu fort. Presque trop...

– Je te jure pourtant que je n’ai rien bu.

Peu à peu, l’atmosphère s’est tout de même détendue. Ils ont réussi à vivre quelques instants plus amicaux. Elle n’a plus rien dit sur Isabelle. Sinon :

– J’ai l’impression que son talent subjugué toute l’équipe du film, sa gentillesse aussi...

– Oui. Elle est très douée, a répondu Arthur Pétram sans entrer davantage dans le jeu.

– *Très*, a souligné Laura, en souriant.

Ils sont rentrés cités Varenne.

– J’ai laissé quelques affaires chez toi. J’aimerais les emporter. Me prêterais-tu une valise ?

Quand il revient dans la chambre, valise à la main, pour déférer à son vœu, il ne l’aperçoit pas immédiatement. Laura est assise à l’écart. Elle se regarde dans le miroir sombre d’une coiffeuse où elle ne s’est pas vue depuis longtemps. Elle paraît un peu lasse. En silence, il s’approche d’elle et dépose la valise à ses pieds. Elle lui tend la main. Se méprend-il ? Il l’aide à se relever. Ils sont maintenant très proches l’un de l’autre. Elle lui prend le visage et doucement, tendrement, elle l’embrasse. Puis, toujours aussi silencieux, ils se dévisagent comme s’ils tentaient de se découvrir. Ils sont graves. Ils semblent hésiter. Elle, il ne le sait pas. Mais lui n’a pas fait l’amour depuis des mois. C’est elle qui, lentement, lui dénoue sa cravate. Et très naturellement, ils oublient leur âge.

A l'aube, quand elle le quitte pour regagner son hôtel, il lui demande :

– Pourquoi ?

Laura répond d'un sourire.

– C'est l'une des deux choses précises qui m'appelaient à Paris.

Il ne lui demande pas quelle est la seconde.

– Ton cadeau d'adieu, en somme ?

Le sourire de Laura se prolonge et se fige.

– Hé... pourquoi pas ? dit-elle.

Il l'embrasse.

– Puis-je te dire qu'il a été le bienvenu ?

Elle lui lance alors un petit clin d'œil amical.

– Merci... murmure-t-elle d'un ton badin.

Ni lui ni elle ne savent encore qu'ils ne se reverront jamais.

La seconde chose précise que Laura doit régler aujourd'hui à Paris est d'un ordre bien différent.

Les vertiges dont elle souffre et qu'a remarqués Arthur Pétram, sans en deviner les raisons, ont augmenté. Divers examens ont été effectués à Madrid. On lui a conseillé de consulter à Paris le professeur Mézières, pour une confirmation. Elle a obtenu un rendez-vous à onze heures ce matin.

Le professeur a déjà longuement examiné le dossier médical qui lui a été transmis. Son diagnostic est formel : tumeur au cerveau. C'est grave.

– C'est opérable néanmoins.

– ... Avec succès ? demande Laura.

Le professeur sourit. Dans le silence qui suit, interrogateur et inquiet, il cherche à savoir de quelle nature est cette patiente qui lui fait face. Laura le rassure.

– C'est la vérité que je suis venue chercher, docteur.



– Il y a cinquante pour cent de chances, madame. Laura reçoit le choc avec sang-froid.

– Pas davantage ?

– Je préfère être pessimiste. Cela n'interdit jamais une heureuse surprise.

Elle puise alors dans le regard très droit et très clair du professeur des raisons d'espérer. Il lui confirme qu'un traitement médical n'aurait guère d'effet sur une évolution qui est inéluctable et sans doute rapide. Et que, d'autre part, cela risquerait de provoquer des effets secondaires dégradants. Déjà, Laura a décidé de l'opération. « Madrid ou Paris ? »

– Y a-t-il urgence ?

– Ce n'est tout de même pas à quinze jours près, madame.

– Mon fils vit à Madrid. Je préférerais rester auprès de lui. Si... par hasard...

– Je comprends, madame. Vous avez à Madrid un très grand chirurgien : le professeur Alonzo. C'est un de mes amis.

On appelle immédiatement le secrétariat du professeur à Madrid. Un rendez-vous est pris. L'opération pourrait avoir lieu dans les trois semaines à venir.

Laura remercie le professeur. Elle regagne son hôtel. Elle a besoin de parler à quelqu'un. Le souffle lui manque un peu. Pourtant, elle est calme. Qui appeler ? Arthur Pétram ? Pour lui dire quoi ? Ils se sont si bien quittés hier soir. D'ailleurs, il tourne aujourd'hui. Si tout va bien, elle reviendra plus tard à Paris. Non, elle a plutôt envie de parler à son fils. Elle lui téléphone à l'ambassade de France à Madrid. Elle l'obtient immédiatement.

– Maman... Alors ?

– J'ai fini toutes mes courses. Je prends l'avion de dix-sept heures trente, aujourd'hui. Viens me chercher, si tu le peux.

– Mais je croyais que tu voulais rester la semaine entière à Paris.

– Oui et non. Il fait laid et sale ici. Je préfère rentrer. J'ai envie de prendre un peu de soleil, en Andalousie, peut-être...

Elle a surtout envie de pleurer, Laura. Elle a été très forte jusqu'à maintenant. Mais, en entendant la voix de son fils, elle sent d'un seul coup qu'elle va craquer.

– Maman, qu'est-ce que tu as ?

– Rien, mon chéri, rien. J'ai rencontré un ami hier... Il est gravement malade. Il ne le sait pas... et cela m'a fait de la peine. Voilà... c'est tout. Je t'embrasse.

Elle ne peut pas en dire plus. Elle a raccroché. Elle s'effondre sur son lit. Elle sanglote, Laura. Puis, peu à peu, elle se reprend. Après tout « cinquante pour cent de chances »...



## Chapitre 11

Dans deux jours, Isabelle aura vingt ans puisqu'elle est née le 24 juin 1969. Le matin du 22, à huit heures, Charles l'appelle de Londres. Au son de sa voix, elle devine immédiatement que quelque chose de grave est arrivé. Charles est si ému qu'il parle à une vitesse folle. A travers cette confusion, elle parvient néanmoins à entendre les mots « accident, ma mère, New York, week-end ». Elle comprend qu'un carambolage épouvantable s'est produit à la sortie de la ville sur l'autoroute de Long Island : plusieurs dizaines de voitures détruites, Édouard, le compagnon de sa mère, dans le coma, elle-même souffrant de nombreuses fractures. Elle entend aussi que pour Élisabeth le diagnostic reste réservé, qu'on n'a pas voulu lui en dire plus, qu'il a peur, qu'il est désespéré parce que...

– Je ne serai pas là pour ton anniversaire, mon amour.

Elle le console comme on prend un enfant dans ses bras, lui disant que son anniversaire n'a aucune importance, qu'elle aura vingt ans toute l'année, que ce qui compte, c'est qu'il soit rassuré au plus vite pour sa maman. Elle lui recommande de l'appeler aussitôt qu'il le pourra pour avoir des nouvelles précises.

Charles – un Charles adorable, éperdu, qui pourrait bien ne plus être seulement « l'homme des

petits malheurs » – s'inquiète maintenant pour elle. Comme si elle avait besoin d'un secours quelconque afin de franchir avec plus d'allégresse le cap si difficile de sa vingtième année.

– Ne reste pas seule ! Je t'en supplie. Appelle papa !

– Pourquoi ?

– Je voulais tellement être avec toi après-demain. Je l'avais découragé d'organiser quoi que ce soit. Il était très déçu.

– Mon amour, je ne peux pas demander à ton père de me sortir pour mon anniversaire.

– Alors je vais le faire, moi ! De toute façon il faut que je l'appelle pour maman. Ils ont quand même vécu quatorze ans ensemble. Je ne sais d'ailleurs pas comment il va réagir. Depuis la mort de Laura, je le trouve bizarre. Je crois que tu lui ferais du bien...

Isabelle ne réagit pas immédiatement en entendant le nom de Laura. Charles s'est remis à parler si vite.

– Laura ? questionne-t-elle. Tu as bien dit Laura ?

– Oui. Laura Christofidès. Elle avait succédé à maman. Je pense même qu'elle l'avait un peu précédée. Pauvre papa !

Tandis que Charles lui explique que Laura et son père se sont connus en Grèce, que Laura est morte fin mai à Madrid, « juste quand tu rentrais du festival de Cannes, avec papa », que l'opération était techniquement réussie mais qu'« une crise cardiaque l'a foudroyée », Isabelle revoit le visage de cette femme au regard sombre, très belle malgré son âge ; cette conversation si difficile qui l'avait étonnée au retour de Ferrières. Le masque fermé d'Arthur Pétram dans la voiture, l'impression de malaise qui s'en était dégagée comme si, ce jour-là déjà, chacun d'eux pressentait l'issue de la maladie.



– Tu la connaissais ?

– Vaguement, oui... dit-elle. Et toi ?

– Je l'ai rencontrée chez papa quand j'étais plus jeune. La dernière fois, c'est le soir où nous nous sommes disputés si durement lui et moi. Un peu à cause d'elle d'ailleurs.

Charles ne lui laisse pas le temps d'en savoir plus : son avion part dans quelques heures. Ils se quittent tout aussi tendres l'un que l'autre, mettant dans cet au revoir la pudeur particulière de ceux que la mort vient soudain d'effleurer.

C'est avec beaucoup de précautions que Charles apprend à son père les raisons de son départ précipité pour New York. Encore marqué par la disparition brutale de Laura, Arthur Pétram est très frappé par cet accident d'Élisabeth. Certes, elle, est vivante, mais à travers l'angoisse de son fils il a parfaitement ressenti la gravité de son état. La similitude de ces deux destins l'impressionne. Depuis un mois il repasse si souvent le film de sa vie. Jamais il n'aurait cru être aussi affecté par la mort de Laura. Son courage, sa dignité, cette nuit où ils se sont si joliment retrouvés n'ont guère cessé d'occuper sa pensée. « Pauvre Laura ! Et pauvre Élisabeth. » Elle que le retour de Charles vers lui a rendue plus proche. Elle qui jadis l'a quitté en deux jours et qui à Londres, pas plus que Laura à Paris, n'est venue... mais qui néanmoins se trouvait dans la salle pour le voir. « Fractures multiples », a dit Charles. Que va-t-elle devenir ?

Sacré métier qui ne permet pas toujours de respecter les exigences des autres et qui l'a empêché de comprendre et d'accepter un jour l'indifférence de Laura.

Charles a depuis longtemps raccroché. Arthur Pétram se trouve toujours devant son téléphone, un peu hébété. La solitude lui pèse tout à coup.

C'est la première fois...

Le 24 au matin, obéissant à son fils – « Appelle-la, elle sera très heureuse de dîner avec toi » –, il téléphone à Isabelle. Il lui parle d'*Électre*, s'inquiétant de savoir si elle commence à y voir plus clair dans ses réflexions sur le rôle. Les réponses d'Isabelle ne semblent guère le préoccuper. A peine lui a-t-elle fait part de ses difficultés à phraser le texte – « C'est vraiment pas commode! » – qu'il l'interrompt :

– Au fait, vous avez vingt ans aujourd'hui ?

– Pas tout à fait encore... Je ne les aurai que ce soir à sept heures moins vingt.

– Ah ! tout de même.

Il se lance dans un *Happy birthday* à hurler, sautant sans vergogne d'une octave à l'autre. Isabelle en rit de bon cœur.

– Oui, dit-il. Je parle juste, mais je chante faux.

Il s'en excuse et, sans transition, ajoute :

– Qu'est-ce que vous faites de beau, pour cet anniversaire ?

– Rien de spécial.

– Ah ?

– Non. Des amis se sont décommandés. Alors...

– Oh ! Les mufles. Vous savez que c'est la nuit de la Saint-Jean, aujourd'hui ?

– Euh... oui. Et alors ?

– Alors ? Eh bien... c'est la plus courte de l'année. Voilà.

Il n'a pas le goût de lui préciser davantage les mystérieux pouvoirs attribués à cette nuit d'été où,

selon la légende, « tout ce qu'on a rêvé d'être ou de vivre » peut parfois se réaliser entre minuit et l'aube...

Curieusement, l'idée de passer cette soirée ensemble ne les séduit guère. Ils ne sauraient trop dire pourquoi. Arthur Pétram, en ce moment il n'a envie de voir personne. Pourtant, il avait eu, fin mai, l'idée fastueuse de louer un avion privé pour fêter à Cannes, souvenir du festival, les vingt ans d'Isabelle avec tous ceux qui avaient contribué à la réussite du film. S'y ajoutaient quelques vedettes amies, locomotives du Tout-Paris, et surtout Laura, Élisabeth, Charles et Édouard. Ne manquait à cette réunion de famille que « la doyenne » de ses femmes, première émotion de sa jeunesse, perdue, elle, dans la nuit des souvenirs. Le tout aurait été accompagné du soutien médiatique d'un hebdomadaire parisien, photos couleurs assurées et discret reportage de FR3 Côte d'Azur...

La mort de Laura avait définitivement compromis ce projet un peu fou.

Isabelle, de son côté, aimerait tout autant rester seule et attendre un appel de Charles. Les nouvelles d'hier n'étaient pas excellentes. L'euphorie excessive d'Arthur Pétram lui paraît encombrante.

C'est presque machinalement qu'il s'entend lui déclarer :

– Si ça ne vous embête pas trop de dîner pour vos vingt ans avec un vieil acteur.

C'est tout aussi machinalement qu'elle lui répond, en protestant :

– Si vous ne les avez plus, vous les paraissez tout autant que moi.

Peut-être obéissent-ils tous deux à Charles, sans en être conscients.

Il passera donc la prendre vers vingt heures trente.

Arthur Pétram a une vieille habitude : le *Trianon*

*Palace* de Versailles et son restaurant. Admirable édifice qui s'ouvre sur le parc et le hameau créé par Marie-Antoinette. Depuis longtemps il y a ses grandes et petites entrées. C'est ce lieu un peu magique dominé par l'Histoire qu'il a envie de lui faire découvrir. Même si l'ombre de Laura risque de réapparaître, au détour d'un couloir...

## Chapitre 12

– Non ! Je ne mens pas. Je l’ai dit à Delax. A votre âge, je me trouvais laid ! J’en souffrais beaucoup. Je ne dis pas que je me sois beaucoup arrangé depuis ! Mais...

Elle l’écoute avec cette gravité de l’enfance qui marque encore si joliment son visage, sourire indéfinissable sur les lèvres, « celui de la Joconde », ont écrit les critiques enthousiasmés par sa première apparition dans *La Mémoire d’un autre*. Le film marche d’ailleurs si fort qu’en plus des critiques il a déjà séduit plus de quatre millions de spectateurs en cinq semaines !

– J’ai dit un jour à Robert Parthenet...

– Notre décorateur ?

– Oui. Il était, il y a vingt-cinq ans, l’ami d’un peintre homosexuel et...

– Ah ! Robert est...

– Oui. Vous ne le saviez pas ?

– Non.

– Bref ! Je lui ai dit un jour : « Au fond, j’aurais dû en être moi aussi. Ça m’aurait simplifié la vie ! Les hommes sont moins difficiles. » Il m’a répondu de sa belle voix chaude un peu efféminée un : « Crois-tu ? » qui contenait toute la sagesse du monde, en ajoutant : « Le troisième sexe aussi a ses exigences ! Et finir en vieille tante... ça n’est pas plus gai – si j’ose dire – que d’être dédaigné par la jeunesse des autres. »



Devant la mine un peu ahurie d'Isabelle, le roi Arthur se met à rire.

– Je vous choque, hein ?

– Non, non. Ce n'est pas cela, mais...

Depuis plus d'une heure, avec ce mélange d'attendrissement et de dérision propre à ceux qui évoquent le temps lointain de leur jeunesse, il se raconte à elle. Cette gaieté un peu forcée, presque agressive, la déconcerte. Elle ne peut pas deviner qu'il s'efforce d'éloigner ainsi l'ombre de Laura qui, par instants, vient se glisser entre eux.

– Pourquoi me parlez-vous de votre laideur ? La beauté aussi a ses drames. Ne vous l'ai-je pas déjà dit ?

Elle a levé sur lui ses yeux d'eau. Il se tait d'un seul coup. Elle lui sourit un peu timidement.

Fini le numéro de gaieté forcée. Il lui parle d'une tout autre voix. Sans qu'elle en comprenne très bien la raison. Il lui explique Laura. Son courage, son élégance, sa pudeur devant la mort. Il lui dit son chagrin aussi de n'avoir rien soupçonné de sa maladie. Dix années de vie commune occultées par un art exigeant. Il lui parle de la richesse intérieure des êtres que l'on ne voit pas toujours et qu'on condamne parfois si injustement « au nom de cet égoïsme professionnel ». Il lui dit aussi le bonheur qu'il y a néanmoins de vivre cette passion, conquête de quelques heures, sur une assemblée que le hasard et l'espérance réunissent sur un nom, un film, une pièce. Il lui parle très longuement d'Élisabeth, la mère de Charles, de son charme et du drame que ce serait pour Charles si, comme on le craint aux nouvelles reçues ce matin, elle restait handicapée à vie...

Isabelle ne s'attendait pas à voir la soirée évoluer ainsi. Elle prend peur tout à coup, elle se demande si elle n'a pas joué les apprenties sorcières en provoquant involontairement les confidences d'Arthur Pétram. Il la rassure aussitôt :

– Non, non. N'ayez pas peur. Surtout n'ayez pas peur. J'avais simplement besoin de parler, moi aussi. J'ai presque envie de vous dire merci, Isabelle. Et je vous le dis d'ailleurs...

Elle croyait le connaître, car, depuis *La Brasserie d'en face* et la fin du tournage, ils ne se sont guère quittés : la synchronisation du film, la promotion en province, à l'étranger, avant Cannes, après Cannes, pendant Cannes. Mais c'est un tout autre homme qu'elle a devant elle. Il n'a pas cessé de la regarder, se disant que la jeunesse a un bien beau visage, parfois.

Tout émue, elle répond à son sourire, avec le souci d'éloigner les fantômes au plus vite. Après un petit regard circulaire, elle murmure :

– Comme tout est beau ici.

– Oui. Très beau. Cela vous va très bien, Isabelle.

Un silence épais, que leurs yeux seuls animent, suit cette observation banale.

Brusquement, il sort de sa poche un écrin de cuir rouge. Il est passé chez Cartier le matin même. Il l'ouvre et le présente à Isabelle. C'est un petit diamant.

– Voilà. C'est pour vos vingt ans, murmure-t-il très vite.

Isabelle ouvre des yeux ronds. Suffoquée, elle est incapable de dire autre chose que :

– Vous êtes fou !

– Pourquoi ?

– Mais... parce que...

Comme dans le conte où la magie domine et où la jeune bergère transformée en princesse par le pouvoir des fées ne parvient plus à comprendre ce qui lui arrive, le sourire de Monna Lisa s'est figé. Isabelle s'est raidie. Son regard s'est voilé d'une larme qu'Arthur Pétram ne serait peut-être pas loin de lui rendre.

– Je vous jure que je ne peux pas accepter.

– Isabelle... soyez simple, je vous en supplie. Même si je ne les parais pas... je les ai, les années en trop. L'orgueil aussi de ne pas être ridicule. Je vous jure à mon tour que je ne vous demande rien d'autre que de retrouver votre sourire au plus vite.

Est-ce Laura qui lui souffle les mots ?

– Je vais vous raconter une histoire. J'ai reçu un jour une montre d'une femme. Par ce simple bracelet autour de mon poignet, je me suis senti lié à elle. Je comprends votre peur... Pourtant, vous le voyez, je reste seul. Elle n'est plus là. Je n'ai gardé que la montre. Alors... que pouvez-vous redouter ? Cette petite bague n'emprisonne que votre doigt. Et vous avez vingt ans..

Sa voix tremble un peu en prononçant cette phrase. L'âge n'est pas en cause.

Isabelle a repris son visage d'enfant sage. Elle l'écoute comme elle sait l'écouter quand il raconte.

– D'ailleurs, Charles est au courant. Et il est ravi. Elle sursaute.

– Charles est...

– Oui ! Il vous aime beaucoup...

A-t-il particulièrement soigné cette affirmation ? Charles aurait-il tout dit de leur tendresse à son père ? Elle l'oblige à répéter :

– Charles est au courant ?

Il sourit devant son inquiétude. Sans en deviner la raison.

– Bien sûr que non ! Mais, comme cela, il le sera ! Il m'avait simplement bien recommandé d'avoir une idée pour votre anniversaire. C'est celle-là...

Elle le regarde différemment maintenant. Presque troublée. Et le diamant n'est pas en cause. Elle accepte la bague pour répondre à ce trouble, au regard très pur qu'il a posé sur elle, et pour obéir ainsi à Charles.

Aucune personne raisonnable et logique ne pour-

rait tout à fait admettre l'innocence de cet attendrissement réciproque. Et pourtant c'est une réalité. Tout est si singulier entre eux, ce soir.

Il vient de lui offrir une bague : c'est insensé.

Elle vient de l'accepter : ce l'est tout autant.

A cette heure déjà avancée de la soirée, aucun autre sentiment n'apparaît plus sur le visage ridé d'Arthur Pétram. Sans doute a-t-il pris l'habitude depuis longtemps de ne les exprimer que devant les caméras.

C'est en soupirant comiquement qu'il lui raconte qu'à son âge il jouait déjà le vieux Géronte des *Fourberies de Scapin* au Théâtre national de Bucarest pour remplacer un acteur défaillant alors que celui qui jouait Léandre, son fils, en avait vingt-sept !

– C'était crédible ?

– Bien sûr. Question d'emploi. Jouvett avait raison. J'étais né pour jouer les vieux, je vous le dis. Et je faisais déjà rire. Le rire console de tout, Isabelle. J'ai mis trop longtemps à le comprendre...

Elle ressent bien la tristesse et la petite trace d'amertume qu'il a laissé échapper. Elle n'y répond pas. Il se met alors à dissenter sur le paradoxe des sociétés modernes qui revendiquent si fort le droit au bonheur, en accordant la plus grande place au mal de vivre et à la violence et en classant le rire au rang des complaisances démobilisatrices.

– Les adultes devraient réfléchir davantage aux conséquences de leurs paroles avant de déposer leurs ordures et leur détresse au pied de la jeunesse.

– Le bonheur se vend si mal, dit-elle. Et le rire est souvent plat et vulgaire. De toute façon, c'est la peur qui gouverne le monde. Et c'est la méconnaissance des autres qui engendre cette peur. Avec pour armes la dérision, le sarcasme, le mensonge...

Elle a dit tout cela de sa petite voix douce, très calme, sans avoir l'air d'y attacher une importance



quelconque. Et sans davantage se prendre au sérieux. Est-ce à cause de son vingtième anniversaire, elle ajoute avec la même douceur et la même lucidité :

– Je crois que notre génération est en quête de repères, qu'elle a bien plus besoin de modèles que de critiques. Ou surtout de flatteries...

Le roi Arthur en reste muet, se demandant simplement quelles sont les lectures ordinaires d'Isabelle.

Le fil invisible qui les relie, l'amour d'un même métier sur lequel il est intarissable ont supprimé toute distance, toute incompréhension. Eux, au moins, ne souffrent pas de ce divorce dont s'accusent mutuellement, et depuis toujours, jeunes et vieux, tous milieux et toutes natures confondus. Ils ne se demandent plus maintenant pourquoi ils ont décidé de vivre ensemble cet anniversaire de ses vingt ans. Ils sont là. Ils sont bien.

Le regard d'Isabelle s'est glissé vers le paysage paisible, les champs, les moutons qu'elle découvre à travers les hautes baies de ce lieu féerique qui accueille si bien les amoureux de Versailles dans les nuits chaudes de juin. Les arbres et le vent léger jouent avec les ombres et les reflets ambrés que de nombreux projecteurs semblent étirer paresseusement sur les feuillages.

Isabelle a depuis longtemps soufflé les petites bougies bébêtes roses, blanches et bleues qui ornaient le délicieux gâteau glacé de ses vingt ans, qu'elle a mangé avec gourmandise. Elle découvre à la fois un univers ignoré et cet homme si connu qui, ce soir encore, vient de l'étonner et qu'elle vient elle aussi de surprendre.

– C'est incroyable de voir des moutons à vingt minutes de Paris.



– Oui...

Négligeant les moutons et promenant comme elle son regard au-delà des grandes baies ouvertes, des arbres, des prés tout proches, prolongement presque irréel de cette salle à manger aux lumières discrètes, il semble y chercher un avenir...

– Vous croyez qu'ils sont vrais ?

– Qui ? répond-il distraitement.

– Les moutons.

Il écarquille les yeux, se demandant s'il a bien entendu.

– Bien sûr.

– Mais ils ne bougent pas !

– Mais voyons, Isabelle... à cette heure-ci, ils dorment !

– Debout ?

– Hein ? Ben... oui. Beaucoup sont couchés ! observe-t-il de plus en plus ahuri.

– Tout de même ! On dirait des faux !

Il éprouve tout à coup un doute. Après tout... la direction a peut-être le souci de conserver au décor un équilibre permanent ! Isabelle a raison. On a dû mettre des faux pour encourager les vrais ! Pourtant, ce n'est pas la première fois qu'il dîne dans ce restaurant de Versailles. Il sait bien qu'ils sont vivants. Mais c'est l'immobilité de ces moutons colorés d'ambre par les projecteurs qui lui paraît à l'évidence suspecte ! Il faut en avoir le cœur net.

– Maître d'hôtel ?

– Oui monsieur...

– Dites-moi, ces moutons...

– Ah ! Ça y est ! Il y en a deux qui bougent ! s'écrie Isabelle, d'une voix enfantine. Ce sont des vrais !

« Ouf ! » Arthur Pétram en est visiblement soulagé.

– Oui, monsieur ? répète, toujours très civil, le maître d'hôtel. Les moutons...

– Hein ? Euh... Ah ! Oui.

Arthur Pétram l'avait complètement oublié, celui-là. Il se sent ridicule en lui demandant, trou-vaille ultime :

– Euh... combien sont-ils ?

C'est une question à laquelle le maître d'hôtel est visiblement préparé. Ne le serait-il pas qu'il répondrait avec la même assurance courtoise :

– Oh ! ça change tous les ans, monsieur. Les moutons, vous savez... souligne-t-il d'un petit rire éloquent... Une centaine environ...

– Ah ! merci... je vous remercie.

– A votre service, monsieur Pétram.

Isabelle s'est levée pour aller contempler sur la terrasse les arbres, le parc et « les moutons qui bougent... »

Il la regarde partir et de loin caresse des yeux cette blondeur et ce dos avec attendrissement.

Les remèdes à la nostalgie des hommes resteront donc toujours les mêmes...

En retrouvant tout à l'heure ces lieux où Laura ne lui faisait pas douter de la réalité des moutons, il s'est senti prisonnier de son souvenir. Peu à peu, il s'en délivre. C'est la grâce et le pouvoir de cette ravissante Isabelle qui pourtant ne lui est rien.

Depuis toujours, malgré l'âge et le temps, il est resté sensible au charme évanescent de celles qu'il s'obstine à appeler avec la même dévotion un peu empesée « les jeunes filles ». Elles ont dédaigné son adolescence, mais il ne leur en garde pas rancune. Elles continuent à occuper dans son esprit une place respectée. Doivent-elles cette déférence à leur état de vierges ? Peut-être. Pour lui ce terme, « jeune fille », contient une part de sacré. Même s'il n'ignore évidemment pas qu'en ce <sup>xx</sup>e siècle finissant la *puella* de ses versions latines a pris un sérieux coup de jeune et qu'il faut largement avancer la limite d'âge pour en retrouver le caractère auguste et

vertueux. Il ne peut néanmoins se défendre d'une sorte de ferveur pour toutes celles qui, comme Isabelle, offrent les apparences exquises de l'ingénuité : la pureté d'un regard, d'une attitude ou d'un mot, la candeur d'une question, le son clair d'une voix continuent à lui en imposer. A son âge, Arthur Pétram a conservé, vertu indispensable à l'acteur, une part d'enfance. A tort ou à raison, il n'en ressent ni la faiblesse ni le danger.

Pour ne pas donner à sa méditation un poids excessif, il la rejoint et s'accoude près d'elle sur la balustrade de la terrasse. Après le doute qu'il a éprouvé, il a le culot de lui demander d'un air dégagé :

– Vous ne saviez pas que les moutons peuvent dormir debout ?

– Non. Je l'ignorais.

– Si. Les moutons, c'est comme les chevaux. Ça peut dormir debout ! Vous voyez, cette visite à Marie-Antoinette vous aura permis d'enrichir votre culture. Savez-vous qu'elle aussi a joué la comédie dans son petit théâtre ?

– Non. Je ne savais même pas qu'il existait un théâtre au Trianon, répond-elle.

– Si. Elle y a joué Rosine, du *Barbier de Séville*, que venait d'écrire Beaumarchais.

– Ah...

– Oui...

Comme s'il était tout naturel que ce roi Arthur ait eu à ses pieds des parterres de princes, elle lui demande sans mettre une seconde en doute sa réponse :

– Et vous ?

– Quoi, moi ?

– Vous y avez joué aussi ?

– Oui. Plus modestement, *L'Épreuve*, de Marivaux, cent soixante-dix ans plus tard. Devant une reine et

un président de la République. Il nous a remerciés à la fin d'un rocailleux : « C'était trrrès bien, messieurs-dames » qui nous a laissés tous un peu pantois. Quant à la reine, elle ne parlait pas un mot de français, ce qui explique l'impressionnante série de « bides » que nous avons pris pendant quarante minutes. Après quoi ils sont allés se coucher !

– Ensemble ?

– Non. Elle, avec son prince. Lui, avec sa femme !

Ils éclatent de rire tous les deux avec une liberté exquise. Ils ont chassé d'un seul coup les fantômes et le trouble. Le charme, la beauté de la nuit s'emparent un instant de leur bien-être. Puis, elle lui fait alors observer avec humour qu'évoquer le souvenir de Marie-Antoinette en Rosine à Trianon alors que la V<sup>e</sup> République s'apprête à célébrer avec faste le bicentenaire de la Révolution, le 14 juillet prochain, est un peu déplacé...

– Vous trouvez ? Non, pourquoi ? On a changé les costumes et la distribution. Mais la pièce reste la même. On a changé « Ça ira, ça ira » en « Ça ne va pas, ça ne va pas ». Et le manège continue à tourner. Chaque génération y retient son tour...

Il lui jette un petit coup d'œil en coin. Elle n'a pas sourcillé. N'approuvant ni ne protestant.

– En tout cas, quel beau rôle !

– Lequel ?

– La reine ! Comme les grands événements en politique font les grands hommes, ce sont les beaux rôles qui font les grands acteurs. Fatalité, amour et mort en deux heures de film, c'est un parcours sublime.

– A condition de pouvoir l'assumer.

– Vous le pourrez, Isabelle, croyez-moi. Il ne dépend que de nous de le pouvoir.

– De nous ?

– Oui. Des dons reçus. C'est notre premier privilège. Dons. Plus travail. Plus chance. Voilà l'équation.

Isabelle demeure un instant rêveuse. Comme si elle cherchait elle aussi à se projeter dans l'avenir. A regarder vivre cet art dont elle ignore tout mais qu'elle maîtrise déjà d'instinct. Ce qui n'est pas, lui a-t-il déjà expliqué, une raison suffisante pour se satisfaire de cet avantage. Après la réussite d'un premier film, il ne faut pas s'endormir !

– La musique et le chant ont des exigences précises, mathématiques même : la note, l'harmonie. Chanter juste, c'est contrôlable. Parler juste, c'est quoi ?

– Être naturel, non ?

– Non ! Le naturel d'un acteur est une transposition, Isabelle. Regardez un enterrement. Le chagrin de ceux qui pleurent y est si vrai, si sincère qu'il en devient, pour l'observateur, ridicule. Votre Électre ne vous permettra pas de vous contenter d'être naturelle. Car cela, c'est à la portée de n'importe quelle bonne actrice. Elle exigera de vous le degré supérieur : le style...

Devant la mine d'Isabelle, il réfléchit un instant avant de poursuivre. Et en riant sur les mots pour la rassurer, il précise, comme s'il lui racontait une bonne blague :

– Dites-vous bien qu'il n'est pas nécessaire d'être intelligent pour jouer la comédie, mais que cela ne nuit pas ! C'est cette intelligence-là, très spécifique, qu'il vous faut développer.

– De quelle façon ? demande-t-elle, subitement inquiète.

– En vous imprégnant des grands textes classiques. Si on les joue depuis trois siècles, c'est bien parce que chaque génération les découvre. Ne sautez pas votre tour ! Faites l'effort de les lire et de les relire. C'est parfois dur. Mais ce sont de vieux amis. Ils vous feront cadeau, au-delà de l'archaïsme des mots, de leur modernisme. On aime, on souffre, on



crie, on pleure, on rit et on chante au xvii<sup>e</sup> ou au xviii<sup>e</sup> siècle de la même manière qu'au xx<sup>e</sup> ! Seule la façon de formuler les sentiments diffère ! A vous de le ressentir. Le style, c'est de vous élever à la hauteur de l'écriture. Par là, vous atteindrez à celle des personnages. En respectant la forme et la qualité d'un langage, vous respecterez la vie, le caractère de l'être que vous avez à incarner. Et sa condition sociale aussi, si je puis dire...

Toujours appuyés contre leur balustrade, tels deux touristes contre la rambarde d'un bateau et contemplant la mer, ils poursuivent leur dialogue serein. Plus exactement, c'est Arthur Pétram qui développe ces petites théories selon lesquelles il faut rendre l'esprit, tout comme le corps par la danse, disponible à toutes les gymnastiques exigeantes des auteurs de toute nature et de tout temps.

– Ils disent les mêmes choses, mais à leur manière ! Villon devient Brassens, et Verlaine Charles Trenet !

Pour lui, l'acteur est un instrumentiste qui n'a pour instrument que lui-même. Il lui faut donc le soigner quotidiennement, cet instrument !

– C'est une vieille définition mais toujours valable de nos jours. Parlez les rôles à voix haute, chez vous ! Vous apprendrez ainsi, sans le savoir, à élargir votre diction, à éduquer et muscler votre voix. Vous vous habituerez à soulever des poids de cent kilos ! Ceux de cinquante qu'on vous demandera de soulever aux répétitions d'*Électre* vous sembleront alors très légers. Avoir l'air de jouer sans effort, c'est par le travail seul qu'on y parvient. Le génie, c'est cinq pour cent d'inspiration et quatre-vingt-quinze pour cent de transpiration, paraît-il. C'est, pour les acteurs, une vérité première. Amusez-vous avec les mots, Isabelle. Les mots, ça se déguste comme un bon plat, je vous l'ai déjà dit. Ça se savoure comme votre dessert tout à l'heure.

Isabelle semble submergée par ce déferlement soudain de conseils. Il s'arrête et conclut :

- Vous voyez, c'est tout simple !

- C'est peut-être tout simple. Mais je n'y arriverai jamais.

- Mais si !

Elle se tourne vers lui et, sceptique, le questionne comme s'il venait de lui révéler qu'il a vaincu l'Eve-rest.

- Vous avez fait tout cela, vous ?

Et elle ajoute en dodelinant de la tête :

- Eh bien !

- Moi ? Non, pourquoi ?

Isabelle lui jette un coup d'œil aussi rond qu'à l'instant où elle a reçu le diamant.

- Mais... parce que...

Il rit de sa stupeur.

- Si, si ! Rassurez-vous. Je plaisante. J'ai fait tout cela. J'étais contraint de le faire, étant étranger. J'ai appris, comme tous les étrangers, à parler le français mieux que les Français eux-mêmes. J'étais tenu de perdre mon accent. Jouer dans une langue qui n'est pas celle de l'enfance, c'est dur. Croyez-moi. Cela m'a permis de mieux comprendre à la fois la langue, le pays et les gens !

- Le théâtre me fait peur, dit-elle.

- Foutaise ! C'est un refuge au contraire. Vous y découvrirez la liberté. Le cinéma vous fait dépendre de sa technique. Au théâtre, l'acteur est roi.

- Comme Arthur !

- Non ! Pas comme Arthur. Le roi Arthur, le vrai, celui de la légende, est cocu. L'acteur ne l'est pas, au théâtre ! Il peut l'être parfois au cinéma. Par le metteur en scène à qui le film appartient. Le montage, c'est lui. Le spectateur ne voit que les images qu'il veut bien lui montrer. Au théâtre, l'acteur les choisit lui-même.

– On peut recommencer, au cinéma.

– Au théâtre aussi. Le lendemain. Et le surlendemain ! Au cinéma tout est joué. Pour toujours. Plus de progrès possibles. Le cinéma, c'est l'art de la spontanéité. Le théâtre celui du travail. Vous verrez à quel point c'est plus simple, le théâtre !

– Oui. Enfin... c'est vous qui le dites.

Arthur Pétram se penche un peu à l'oreille d'Isabelle, comme s'il craignait des indiscretions en lui révélant quelque fabuleux secret.

– C'est simple si l'on est doué, Isabelle, lui chuchote-t-il à voix basse.

– Et c'est impossible si on ne l'est pas, conclut-elle avec malice. C'est cela, hein ?

– Voilà. Vous avez tout compris. C'est pourquoi tant de gens qui savent si bien jouer la comédie dans la vie en seraient tout à fait incapables sur une scène, ou devant une caméra. Car il faut y restituer des sentiments qui ne nous appartiennent pas avec des mots qui ne sont pas les nôtres. Mentir sur une scène ou devant une caméra, c'est être sincère, insiste-t-il. C'est exercer notre métier. Mentir dans la vie...

Il plonge brusquement son regard sombre dans les yeux adorablement clairs d'Isabelle.

– ... c'est finalement plus facile...

Isabelle éprouve la sensation d'être tout à coup percée à jour. « Pourquoi me parle-t-il de mensonge dans la vie ? Est-ce encore à propos de Charles ? »

Estimant sans doute, selon le vieil adage, que la meilleure défense, c'est l'attaque, elle lui pose comme un reproche une question qui, à l'évidence, n'a aucun rapport avec la remarque qu'il vient de faire.

– Pourquoi avoir dit à Delax lors de votre émission à la télévision que vous n'étiez pas engagé ?

– En politique ?

– Oui.

– Par orgueil. Pour rester libre. Parce que le doute

m'habite. Mais je n'aime pas le montrer. Ni en faire part aux autres. Je ne connais pas le dessous des cartes, Isabelle.

– Ah ?

– Non. Quand on ne connaît pas un rôle, il ne faut pas le jouer. Les acteurs, c'est comme les curés ! Ce n'est pas avec leurs opinions qu'ils soulèvent les foules ! C'est avec leur foi.

– Vous croyez ? demande-t-elle malicieusement.

– Oui. Je crois. Entre la lucidité et l'ironie, il n'y a plus de place, à mon âge, pour l'engagement politique. Sauf si j'en faisais profession.

– C'est vraiment tout ce que vous avez à me dire là-dessus ?

– Pour ce soir en tout cas. Il est tard, Isabelle. Les jeunes filles sages doivent rentrer chez elles avant minuit. Depuis *Cendrillon* et Perrault, c'est connu. Même à vingt ans. Et on a déjà largement dépassé l'heure...

Ils regagnent leur table. Elle y cueille au passage son petit sac, lui ses lunettes. Les serveurs empressés se précipitent, petit ballet à la chorégraphie bien réglée, pour dégager les sièges.

Ils se glissent hors du restaurant, suivis des regards ravis des derniers dîneurs, salués par le chœur des maîtres d'hôtel et des serveurs, sourire charmant sur les lèvres, qu'accompagnent des « Bonsoir monsieur Pétram », « Bonsoir mademoiselle Sérac » très admiratifs et respectueux. Attitude qu'imposent sans aucune contrainte cet acteur célèbre et cette compagne ravissante qui fixe déjà toutes les attentions et retient tous les regards. Plastique sans défaut, grâce divine, elle semble parcourir le long hall qui prolonge le restaurant sur coussin d'air, tant ses pas sont souples et sa marche légère. Arthur Pétram devine toutes les surprises et tous les commentaires qu'en cette cir-

constance provoque leur duo. Il s'en amuse. Cela se voit sur son visage.

– Quand on pense qu'il a plus de soixante-quinze ans..

– Mais non! A peine soixante-douze!

– Oh! Écoute, je le sais! En 1950...

– Et elle! Vingt ans. Vous vous rendez compte...

– Ces mômes-là, pour arriver... c'est capable de tout.

– Il ne fait pas son âge, tout de même!

– C'est la natation. Il le dit partout...

– Sans blague?

– Si. Je l'ai lu dans l'journal.

– Ouais. Cent mètres en deux minutes huit, l'année dernière!

– Y a pas de quoi crier « venez voir »...

– A soixante-quinze piges, fais-le, toi!

– Soixante-douze! j' te dis.

– Écoute! Déjà en 1950...

– Mais elle! Regardez-la marcher. Quelle nana!

– Tu parles. Je lui donnerais bien un tour de faveur.

– Tu crois que...

– Que quoi?

– Eh bien... qu'il... euh...

– Ah! Ça... Y a dix ans, j' dis pas! Mais maintenant... Car il en a eu, des femmes, le salaud!

Tel est le bruissement qui se joint à la sortie de ce couple singulier, en cette nuit de la Saint-Jean où les idées les plus folles traversent le ciel pour tourmenter, dit-on, les plus sages esprits.

S'il avait entendu cette dernière réplique du vieux maître d'hôtel, Arthur Pétram aurait peut-être été surpris.

Et pourtant...



C'est vrai qu'il en avait eu, des femmes !

Cette grâce d'être aimé, que la rumeur publique lui attribuait, n'était pas due à sa seule situation matérielle ou artistique privilégiée. Dès sa jeunesse, Arthur Pétram avait bénéficié de cet avantage. Comme si dame Nature en personne, l'ayant doté d'un nez excessif, eût éprouvé plus tard la nécessité d'un « oral de rattrapage ». De taille moyenne, Arthur Pétram était bâti en athlète. Il en avait possédé, jadis, à la fois la souplesse et le corps parfait. Autre faveur des dieux : les mains. De très belles mains, longues et musclées, indice, paraît-il, plus révélateur que le nez, aux yeux des dames attentives. Ce privilège, ajouté à une peau dont l'odeur désarmante de biscuit en avait étonné plus d'une, s'était révélé très vite comme la condition, non point nécessaire, mais souvent suffisante pour provoquer les attirances. Enfin, distinction suprême : la voix. Une voix musicale et profonde qui rivalisait avec les mélodies les plus harmonieuses, forçant chacune à se retourner. Bref ! En dehors de ces trois vrais faux mariages, Arthur Pétram avait eu le bonheur de recevoir d'Éros lui-même le pouvoir d'entendre d'exquises créatures terrestres lui murmurer à l'oreille dans ses années de jeunesse : « Ah ! Arthur, Arthur... tu m'aimes comme un dieu ! »

En la faisant passer dans la porte à tambour dont la volte semblait les inviter à la danse, il lui dit :

– C'est un peu rasoir et pontifiant, les vieux acteurs, non ?

Il ne voit pas, et c'est dommage, le sourire délicieux qui dessine les lèvres d'Isabelle. En se retournant sur le perron, elle lui répond :

– Ce n'est pas le reproche que j'oserais vous adresser, monsieur Pétram...

La Rolls, moderne carrosse, attend sagement sur la terrasse de ce restaurant-château, où l'Histoire

s'est donné tant de rendez-vous. Le chauffeur ouvre la portière de gauche, tandis qu'un chasseur a déjà ouvert celle de droite. Tous deux au garde-à-vous s'inclinent devant « Mlle Sérac », et « M. Pétram » avant qu'ils ne se rejoignent sur les coussins moelleux. Ce qu'ils font, l'un et l'autre, avec bonheur.

## Chapitre 13

*« A vingt ans, un trouble nouveau  
Sous le nom d'amoureuse flamme  
M'a fait trouver belles les femmes :  
Elles ne m'ont pas trouvé beau... »*

En cette nuit de la Saint-Jean, assis dans une voiture près d'Isabelle, est-ce un numéro de charme qu'Arthur Pétram a entrepris ? Ce n'est pas sûr. Depuis le début de la soirée il lui a parlé de poètes et de poésie. Il lui a semblé juste de ne pas se contenter d'en citer les noms. D'autant qu'il adore dire des vers et personne ne maîtrise mieux que lui la musique de Verlaine. Il ne cherche à faire aucun effet : ni de voix ni de diction. Les mots sortent de son âme, tout simples, en ligne droite, horizontale. Ils parviennent à Isabelle comme un lointain reproche adressé à quelqu'un ou quelque chose.

*« Qu'est-ce que je fais en ce monde ?  
Ô vous tous, ma peine est profonde :  
Priez pour le pauvre Gaspard. »*

Cette mélancolie qu'il exprime ainsi, c'est celle qu'il a cru deviner un jour chez sa mère. A cause d'une phrase entendue par hasard, à sept ans : « Pour moi, vous savez, c'est tout de même le plus beau. »

Elle lui revient très souvent à l'esprit. « J'ai déçu

ma mère en naissant. » Rien ni personne n'a jamais pu le délivrer de cette obsession.

– J'ai eu ma première médaille de diction avec ce poème, dit-il à Isabelle. Il y a presque jour pour jour, mon Dieu ! Cinquante-deux ans.

– Vous la méritez encore.

Elle lui a répondu cela avec une émotion toute particulière qu'elle ne cherche même pas à dissimuler. La voiture ronronne docilement sur l'autoroute. Pour mieux éprouver la faveur de l'instant, Isabelle a fermé les yeux en l'écoutant exprimer la plainte de Gaspard Hauser.

Étrange Isabelle qui aime tant la beauté en redoutant la sienne et qui écoute dans la nuit le murmure d'un vieil acteur récitant d'une voix douce des vers qui semblent le déchirer.

Il est bien vrai qu'à vingt ans Isabelle fait preuve d'une maturité surprenante. Moderne dans ses allures et dans son comportement, vêtue ce soir-là d'un simple tailleur-pantalon bleu nuit qui laisse si bien deviner et désirer son corps, elle ne paraît pas appartenir à son siècle. Jeune fille des jours anciens, blonde échappée de quelque page de Tolstoï, elle s'exprime toujours avec recherche mais sans aucune affectation. Jamais elle ne cède au vocabulaire fonctionnel, parfois si expressif de son âge. Ni hippie ni « grunge », vive, attirante et ardente tout à la fois, elle peut demeurer de longues heures silencieuse et sage. Comme si elle savait déjà que tout est fugitif et que, fragile maillon d'une longue chaîne ininterrompue, chaque minute, chaque accident, heureux ou non, chaque hasard de son parcours n'est au fond que l'interruption provisoire de son rêve intérieur. Il lui a dit tout à l'heure : « Jouer nature et naturel, c'est bien. Y ajouter l'élégance et le style c'est assurer l'avenir. » C'est ce qu'elle fait déjà.

Arrachée à ses pensées, elle est presque surprise

d'entendre Arthur Pétram lui parler. A-t-il donc deviné sa promenade muette et troublée à travers elle-même ?

– Il y a un vers de Hugo qui trotte sans cesse dans ma mémoire : « *L'âme a besoin du bain mystérieux des songes* », c'est joli, non ?

– Oui, dit-elle. Très.

– C'est cela notre nécessité, Isabelle. Le rêve et l'âme. Avoir une âme pour bien jouer la comédie. Et rêver pour tenter de se dépasser. C'est pourquoi c'est si facile et si impossible à la fois. Tout dépend de l'âme que l'on a. Et de l'usage qu'on en fait. Vous voyez ? Où placer l'engagement politique dans tout cela ? conclut-il en riant.

Isabelle ne répond pas. Elle songe à cette audition finale où, dix mois auparavant, elle s'est présentée. Comme ça... pour voir. Presque par défi, pour tenter d'ouvrir une autre porte et découvrir un univers plus passionnant que la photo de mode. Elle songe aussi à cette première rencontre le soir du 1<sup>er</sup> janvier au théâtre, avec celui qu'elle appelle encore avec respect M. Pétram, à cette scène de *Badine* comme on dit dans tous les cours de diction, chez lui, avec Charles. Tout ce qui a suivi... « Est-ce donc là son destin ? A-t-elle une âme ? Saura-t-elle en faire bon usage ? » Être choisie par miracle parmi tant d'autres candidates pour tourner le rôle « taillé sur mesure » de *La Mémoire d'un autre* et être aujourd'hui Isabelle Sérac, « une des révélations de l'année », est-ce le moyen de le savoir ?...

– Oui, dit-elle. Je comprends, je comprends.

En arrivant à Montmartre où, de son studio, elle domine Paris, telle l'héroïne de *La Vie de bohème* dans sa mansarde, Arthur Pétram la retient un instant par la main, sur le trottoir, portière ouverte.

– Comment vont vos vingt ans, Isabelle ?

Il y a un peu d'inquiétude dans sa voix. Elle s'en étonne.



– Bien, dit-elle. Très bien. Après cette soirée, je serais bien ingrate.

Elle a tardé imperceptiblement à lui répondre. Il insiste.

– Bien vrai ?

– Oui... bien vrai. Et vous ? Les vôtres ?

C'est elle qui maintenant semble avoir besoin d'être rassurée. Il s'y efforce d'un sourire :

– Je les retrouve, Isabelle.

Il ne lui donne aucune explication sur la nature de ce renouveau. Elle ne lui en demande d'ailleurs pas. Il ajoute alors très vite :

– Merci...

– Merci à vous.

Elle se penche vers lui et l'embrasse sur la joue, respirant ainsi son odeur si particulière de biscuit.

– Oh ! que c'est drôle...

– Quoi ?

– Comme vous sentez bon.

– Ah...

Il va peut-être se hasarder à un commentaire blagueur du genre « C'est assez rare chez les vieillards », mais elle ne lui en laisse ni le temps ni l'occasion. Elle s'éloigne tel un rêve qui se dissipe dans le premier éveil du matin. Réjouie et enfantine, elle lui jette d'un peu plus loin, avec un sourire charmant :

– C'est beau, une Rolls...

– Oui. Très beau, dit-il. Elle vous va d'ailleurs aussi bien que le Trianon.

De la main, elle lui fait un dernier signe qui s'achève en un baiser léger et elle disparaît, absorbée par l'immeuble et la nuit qu'anime seul, décor et mise en scène involontaires, un opportun rayon de lune.

Arthur Pétram s'attarde quelques instants, regard fixé sur cette porte de verre. Les fragments de la soirée se détachent et tournoient dans sa tête comme

autant de feuilles mortes s'échappant des branches au premier vent d'automne. Il regrette en riant intérieurement de n'avoir plus l'âge – « La voix, je ne l'ai jamais eue » – pour lui donner la sérénade. Le Sacré-Cœur encore illuminé, le silence de la nuit, tout semble l'inviter à chanter, même faux, les charmes de *Mimi*. Il se contente de refermer la portière de la voiture. La Rolls démarre silencieusement. Arthur Pétram, qui depuis six mois a cessé de fumer, se surprend à fouiller la poche droite de son veston pour y prendre une cigarette. Par bonheur il n'en trouve pas. Des mots se mêlent à sa rêverie. « *N'attends pas que je meure.* » C'est ce qu'il a écrit à Charles dans une lettre cinq ans auparavant lorsqu'ils se sont éloignés l'un de l'autre. Il éprouve à nouveau cette sensation insolite d'avoir à exister encore pour quelqu'un : sorte de créature hybride ayant le caractère de son fils et le visage d'Isabelle. Ce petit émoi personnel a déjà une première vertu : il éloigne de lui l'envie de fumer.

Quand Isabelle parvient à son sixième étage, elle allume, de la petite entrée, sa lampe de chevet. Un homme allongé sur le divan se dresse brusquement devant elle.

– Ah !

Elle a poussé un cri en reculant. Elle s'est plaquée contre la porte du studio.

– N'aie pas peur... ce n'est que moi...

– Oui... je vois ! souffle-t-elle en portant la main à son cœur.

L'homme qui vient ainsi de la paniquer, c'est Bernard Le Prestre.

Et comme un contrepoint nécessaire à cette rencontre inattendue, le tonnerre se met à gronder sourdement. L'orage se rapproche. La nuit de la Saint-

Jean n'est soudain plus la même. « Mon Dieu, Bernard... » se dit-elle.

Il était déjà si loin d'elle, Bernard. A des années-lumière même. Il appartient à une autre saison. A une autre vie. A une autre Isabelle.

– Comment es-tu entré ?

– Avec la clé.

Elle a du mal à se ressaisir. Elle a un peu bu, ce soir. Elle n'en a pas du tout l'habitude. Sa peur brutale n'arrange rien.

Bernard est là, droit, sérieux, logique. Il ressemble de plus en plus à son père : le professeur Le Prestre. « C'est drôle... aussi raide que lui... »

– Tu l'avais gardée ?

– La preuve.

Isabelle réalise qu'en effet elle n'a jamais fait changer les serrures. Pourquoi l'aurait-elle fait d'ailleurs, puisque Charles en possède la clé, désormais.

– Rends-la-moi.

– Pourquoi ?

– Parce que !

Elle le surprend par ce ton bref, autoritaire. Presque dur. Elle n'est plus du tout la même. Il ne peut pas le savoir.

Ils sont debout, face à face, tels deux héros de western avant l'ultime affrontement. Elle le trouve marqué, les yeux fatigués – « ses examens sans doute ». Il la trouve très belle. Mais des semaines, des mois les séparent. Elle a beaucoup grandi, la petite Isabelle...

Elle a vécu d'autres jours, d'autres heures. Finir le film. Le présenter à Cannes. Découvrir, telle Cendrillon au bal de la cour, un monde ultra-professionnel et agité de luxe, de rumeurs, d'apparences, d'espérances et de travail que des fées-attachés de presse transforment en autant de dîners, de cocktails, d'interviews, de rencontres. S'y sentir à l'aise et apeurée. Se livrer aux micros, aux caméras. Tenter de

conquérir avec naturel la réalité mouvante et chatouilleuse des médias. Aussi prompts à l'enthousiasme qu'au rejet. Parler le mieux possible de l'œuvre qu'on vient défendre! Comme il est loin, l'étudiant en médecine...

Où se situe-t-il dans cet univers? Comment pourrait-il accorder à Isabelle le pouvoir d'être « la petite Sérac » qu'on identifie déjà comme la star de demain?

— Alors? Tu vis avec un vieux?

La phrase l'atteint en pleine tête. Comme une balle.

Bernard a tiré le premier. Isabelle vacille.

Après l'éblouissante soirée qu'elle vient de passer avec Arthur Pétram, si pure, si dénuée de laideur, elle reste sans voix. Elle a perdu l'équilibre, souillée d'un seul coup.

Pourtant, Bernard s'est trompé d'arme et de cible. Comme un animal blessé « la petite Sérac », fragile face à cet homme au regard farouche qui la scrute dans la pénombre, réagit avec une violence inouïe. Elle hurle! Elle se met à hurler son dégoût, son rejet, son horreur. On pourrait la croire folle...

Bernard prend peur tout à coup. Il la saisit aux épaules. Il la secoue brutalement de toute la force de son désespoir.

— Ce n'est pas vrai! Hein! Dis-moi que ce n'est pas vrai! On ne voit que vous dans tous les journaux! Depuis des semaines!

Elle pourrait lui dire: « Et alors? », elle en est incapable. Elle n'est qu'un cri. De honte, d'indignation, de fureur. Elle était prête à ouvrir tous les dossiers. A revivre un instant d'amitié. A lui parler d'elle, de lui, de Charles même! Mais pas ça! Pas cette vulgarité. Pas cette ignominie. Il sait bien qui elle est. Ce n'est pas ce Bernard-là qu'elle a aimé. Celui qui lui a fait oublier le drame de ses seize ans. Pourquoi cette phrase?

– Parle-moi! hurle-t-il à son tour, comme s'il la giflait.

Elle le regarde sans le voir, sans le reconnaître. Elle ne hurle plus. Elle s'est calmée. Elle l'affronte.

– Sors, Bernard! dit-elle sourdement. Sors!

L'orage éclate. Le vacarme du tonnerre les sépare.

Pourtant ils ne bougent ni l'un ni l'autre, éclairés par la seule petite lampe de chevet qu'Isabelle a allumée en entrant.

– J'ai tout de même bien le droit de savoir...

– Rien! Tu n'as aucun droit. Sors!

– Alors... ce n'est pas vrai?

– Pour la dernière fois, je te demande de sortir.

– Pas avant que tu ne m'aies dit...

– Rien! Je ne te dirai rien. C'est humiliant.

– Ha! Humiliant...

Le ricanement de Bernard a éclaté comme un second coup de feu. La lueur des éclairs semble attiser leur fureur.

– Humiliant pour qui? Pour ce vieux ou pour toi?

– Humiliant pour toi, Bernard. Pour toi seul. Sors!

Le regard d'Isabelle est devenu d'une dureté qu'il ne lui avait jamais vue. C'est un visage d'elle qu'il ne connaissait pas.

Dans le fracas des trombes d'eau qui se déversent, il semble à chacun que leur vie est suspendue à un geste. Mais qui l'esquissera? Qui prononcera le mot qui les libérerait peut-être d'une agressivité que ce qu'ils ont vécu devrait pouvoir modérer?

Des images anciennes assaillent Bernard en la regardant... Il les refoule. Il se méprise. Oui! Il se méprise, à cette minute, de la désirer. Alors qu'elle vient de laisser tomber d'une voix sèche comme un arrêt définitif: « Sors! », il a brutalement envie d'elle. Et il méprise cette accélération de son souffle, ce broyage de son ventre. C'est juin. C'est la nuit. Il y a des semaines qu'il n'a pas fait l'amour. La veste d'Isa-



belle s'est entrouverte. Du regard, il la cherche et la déshabille. La courbe de ses seins l'assaille. Il a tellement aimé ce corps. Ah ! Voir d'autres yeux que ce regard si dur qu'elle a posé sur lui...

Ils n'ont pas cessé de s'observer. L'orage se déchaîne. Et Bernard la désire irrésistiblement.

Elle le voit. Elle le sent. Elle ne fait pas un geste pour le rebuter.

Elle le fixe, prise d'une autre fureur. L'envie de laisser tomber d'un coup ce vêtement qui lui pèse. De se montrer à lui. De s'ouvrir à ses regards. De le blesser avec des mots comme un rasoir découpe la chair. « J'appartiens à un autre. Mon corps, mon ventre, tout est à lui, à lui, à lui ! »

Est-ce l'orage ou la folie diabolique de cette nuit de la Saint-Jean ? Elle pourrait refermer cette veste qu'elle sait entrouverte. Elle pourrait bouger, s'éloigner. Elle ne fait rien de tout cela. Elle n'est plus elle-même, Isabelle. Elle a envie de faire l'amour. En quelques secondes. Comme un garçon. Un garçon qu'elle n'est pourtant pas. De toute la violence qui est en elle. Elle a envie de jouir et de le rejeter ! De le gifler, de le détruire. De l'écraser !

C'est l'orgueil qui les délivre. L'un et l'autre. Un orgueil qui les enserre et les libère en même temps l'un de l'autre.

Avec un soupir qui pourrait ressembler à une respiration ou à un dédain, il passe devant elle et ouvre la porte.

— J'espère que tu souffres beaucoup, murmure simplement Isabelle.

Il se retourne. Elle aussi. Ils sont face à face, à nouveau. Il voudrait s'en aller sans répondre. Avoir la force de se taire. Ou alors l'humilier, en une phrase, avant de franchir le seuil. Mais Bernard n'est pas un méchant homme. Et Isabelle n'est pas un monstre.

Ils posent sur eux-mêmes le regard infiniment

triste des amants qui se quittent sans savoir qui est le plus coupable et le plus lassé de l'autre.

– Dis-moi au moins que ce n'est pas vrai, articule-t-il presque honteux, comme on avoue une défaite.

Il semble tout à coup traîner avec lui toute la misère du monde. Pauvre Bernard...

– Non, Bernard ! dit-elle très ferme. Ce n'est pas vrai.

Des secondes passent qui ressemblent à une éternité. Pour lui, à un espoir vague. Ils se sont parlé. Mais maintenant Isabelle reste silencieuse... Bernard sort, enfin.

Elle s'effondre sur le divan. Elle martèle de ses poings les coussins qui s'y trouvent. Elle pleure à grosses larmes. Elle pleure comme lorsqu'elle était petite et que dans son sommeil elle rêvait que ses parents étaient morts et qu'elle seule en était responsable parce qu'elle les avait tués. Elle pleure parce que jamais elle n'aurait pu croire que Bernard enlaidirait ainsi la nuit de ses vingt ans...

Écoeurement. Épuisement. Heure tardive, aussi. Isabelle s'est endormie. La nuit est redevenue paisible. La sonnerie du téléphone retentit, brutalement. Elle sursaute.

– Mon amour, c'est moi.

– Oh...

Charles appelle de New York.

– Tu dormais ?

– Non. Oui. Enfin... je... oui.

– Je te demande pardon. Mais...

– Quelle heure est-il ?

– Pour moi, neuf heures un quart. Pour toi... trois heures du matin, non ?

– Oui... sans doute.

- Tu as reçu mon message?
- Ton message...
- Oui, je t'ai laissé mon numéro, sur ton répondeur. Tu devais me rappeler. J'étais inquiet.
- Euh...

Isabelle avise alors le répondeur tout proche. Un chiffre est effectivement inscrit. Le choc avec Bernard a tellement transformé son retour. Elle n'a pas relevé le message.

- Oui. Mais...
- Tu as l'air triste. Ça ne s'est pas bien passé avec papa?

- Si! Si... Oh si! Mais...

Il faut trouver quelque chose tout de suite. Sinon Charles va lui poser d'autres questions. Elle sera incapable d'y répondre. Isabelle se réfugie dans le mensonge le plus proche.

- Je ne sais pas si c'est la distance ou le répondeur, ou bien mon téléphone... mais l'écoute était très mauvaise. Je n'ai pas bien entendu le numéro. J'attendais que tu me rappelles. Et je me suis endormie. Alors? Vite, dis-moi tout...

Charles lui donne les dernières nouvelles de sa mère. Il l'a quittée il y a un peu moins d'une heure. La dernière opération s'est bien passée. On ne sait pas encore si elle pourra remarcher. Mais il y a un petit espoir. Édouard, hélas, est toujours dans le coma. Les médecins ne se prononcent pas.

- Depuis deux jours?
- Oui... presque trois maintenant. Mais maman est sauvée...

Charles élude et lui demande si elle a reçu les fleurs qu'il a fait envoyer de New York, la nuit précédente. Elle lui dit à la fois son attendrissement et les fautes d'orthographe du fleuriste: « *Toute ma pensée va vert toi* ». Vert, comme la couleur! C'est drôle, non? Elle lui raconte l'appel des services du

télégraphe : « Je vous le lis ? – Oui, s'il vous plaît. – Mon amour, stop. Je t'aime, stop. Tu es si proche et si loin, stop. » Et puis, tout à coup, le monsieur a éclaté en sanglots au téléphone !

– C'est vrai ?

– Je te le jure. Il m'a dit : « Excusez-moi, c'est nerveux ! Ma femme est partie il y a huit jours. Je ne m'en remets pas ! » Je ne savais pas si c'était une blague ou si c'était sérieux, mais il pleurait à chaudes larmes...

Ils se parlent enfin d'eux-mêmes. Peu à peu, Charles ramène sur les joues d'Isabelle l'éclat et le rose qui n'auraient jamais dû quitter les premières heures de sa vingtième année. Son propos devient si tendre et si audacieux que, de roses, les joues deviennent un peu plus rouges. Mais Isabelle ne s'en soucie guère. Elle a besoin, cette nuit, de cette passion-là. Même si, encouragé par son silence, Charles glisse dans les mots quelques folies qui la cernent et l'emportent. Elle s'y soumet. Elle s'y abandonne. Ne finissant par dénoncer qu'une note de téléphone qui va atteindre des hauteurs himalayennes !

Il la rassure aussitôt.

– Je suis chez maman... Ne t'inquiète pas...

Et le dialogue se poursuit, où chacun se laisse aller au plaisir d'émouvoir l'autre. Ce n'est pas tout à fait une scène à présenter au concours d'entrée du Conservatoire national d'art dramatique, c'est l'échange fébrile de deux êtres jeunes que des événements ont bouleversés et qui ont le désir tout neuf de se retrouver au plus vite.

Ils se quittent néanmoins après quelques suppliques du genre « Raccroche ! – Toi d'abord. – Non, toi. – Non, non ! Toi ! Moi je ne peux pas. – Moi non plus. » Déjà les clochetons byzantins de la basilique de Montmartre se détachent sur fond de ciel bleu et rose. « C'est presque aussi beau qu'au théâtre ! »

s'exclamerait certainement le roi Arthur s'il pouvait voir cette aube radieuse se glisser le long des toits, des grappes et de la vigne proches.

Isabelle avait grand besoin de cet espace avant de retrouver le sommeil. Besoin de savoir qu'il existe quelque chose ou quelqu'un susceptible d'effacer les blessures.

Elle se lève. Elle ouvre sa fenêtre. Elle respire l'air encore frais de ce matin nouveau. C'est vers Électre qu'elle s'évade en regardant ce ciel où quelque part, au loin, très loin, Charles va tenter de s'endormir.

« Cela porte un très beau nom, Isabelle, cela s'appelle l'aurore... »





## Chapitre 14

Le jeune homme Charles a beaucoup changé en une semaine...

Il a été confronté à la mort. A la souffrance de sa mère. C'est un insupportable spectacle.

Tous les jours, il vient à l'hôpital. Tous les jours, il prend conscience de ce qu'il pourrait perdre. Il voit sur le visage éveillé ou endormi de sa mère le répit ou les progrès de la douleur. Chaque fois, il réalise un peu plus ce qui les unit.

Ce matin, il hésite. Il ne sait pas trop s'il doit parler ou se fier aux médecins qui lui conseillent d'attendre encore un peu pour lui annoncer la mauvaise nouvelle.

En entrant dans la chambre, où elle repose, jambes brisées, bassin et colonne vertébrale fracturés, il voit qu'elle ne dort pas. Il se penche vers elle et l'embrasse. D'une toute petite voix, elle lui pose aussitôt la question qu'il redoute depuis quarante-huit heures.

– Où est Édouard ? Comment est-il ?...

Dans le regard de son fils, dans la petite hésitation à peine marquée qu'il a manifestée, elle lit tout. Il n'aura pas besoin de lui répondre. Elle a compris. Édouard n'est plus. Édouard est parti pour toujours. Elle ne prononce pas un seul mot. Elle n'a pas une seule plainte, pas un cri. Rien. Son regard reste accroché à celui de Charles. Comme pour fuir l'hor-

reur. Lui transmettre les années vécues avec Édouard ; les secondes de l'accident où tout va si vite, le feu, la peur, la poussière, le bruit, le hurlement des blessés. Elle reste suspendue à ces moments, comme elle reste suspendue au visage de Charles. Charles la vie. Charles l'espérance. Charles la protection. Les larmes coulent sur son visage.

C'est ce qu'il n'oubliera jamais. C'est ce qui le bouleverse. Le regard de sa mère. Ses larmes. Et le silence... Un silence écrasant que traverse la mort d'Édouard. Un silence qui les accouple. Comme si, en s'emparant de la vie de l'un, la mort prenait la main de l'autre pour l'accorder à celle qu'elle a décidé de mettre en sursis.

Les larmes de sa mère coulent. Et c'est la première fois que Charles la voit pleurer.

Est-ce le silence qui le paralyse ou les larmes ? Il ne le sait pas. Il voudrait trouver des mots pour la consoler. Mais quels mots ?

Il s'assied à côté d'elle avec précaution, tout près de son oreiller. Il pose sa main le plus doucement possible sur son front. Il ne peut se permettre aucun autre geste. Les fractures dont sa mère souffre la rendent si fragile. Mais, par ce contact si simple, il veut lui donner le sentiment qu'elle ne sera jamais seule, qu'il saura la guider, l'aider dans les heures, les jours, les semaines difficiles qui désormais vont être les siennes, les leurs. Il est là, silencieux mais dense. Semblant lui dire « Je reste avec toi, maman ».

Ils se sont si peu vus pendant tant d'années, si importantes pour lui. Élisabeth a toujours suivi Édouard dans tous ses voyages. Elle et lui n'occupaient que très peu l'appartement de Londres où Charles poursuivait ses études. Moins encore celui de New York où la fatalité les a conduits.

Après ces longues minutes muettes, où l'amour passe entre eux comme passe la tendresse entre les vieux couples, elle murmure :

– Il faut que tu rentres à Londres...

– Pas sans toi, maman.

Ce sont les premiers mots qu'ils échangent depuis que Charles est entré dans la chambre en se demandant s'il devait, ou non, annoncer à sa mère la mort d'Édouard.

– Tes études...

– C'est juillet, maman.

– Déjà...

Les larmes coulent sur le visage d'Élisabeth.

Et son fils est à côté d'elle.

Tous les deux, les yeux fixés sur le mur laqué blanc qui leur fait face, paraissent y lire la projection des jours à venir. Leur silence se prolonge, les ramenant à une autre réalité.

– Comment va ton père ? dit-elle enfin.

– Bien, maman. Très bien.

– Et cette... jeune actrice dont tu m'as parlé, il y a quelques mois...

Élisabeth ne peut pas voir la petite lueur qui vient de s'allumer dans le regard de son fils. C'est peut-être dommage. Elle en serait touchée.

– Elle a fêté ses vingt ans il y a une semaine, maman.

– Quel jour sommes-nous, aujourd'hui ?

– Le 1<sup>er</sup> juillet, maman. C'est samedi.

Élisabeth n'a pas vu la lumière dans les yeux, mais elle a parfaitement entendu le ton de la voix. Elle a tout deviné, au-delà des mots. Elle n'est peut-être pas une spécialiste en intonations, mais elle n'est pas non plus cet oiseau léger que décrit parfois Arthur Pétram et qui en deux jours est parti il y a plus de vingt-cinq ans vers un autre destin.

– Il faut que tu rentres à Londres, Charles, dit-elle.

– Maman... je ne...

– A Paris, plus exactement.

– Pas sans toi, maman.

– Si. Sans moi. Surtout sans moi.

D'un souffle elle repousse sa protestation.

– Écoute-moi... écoute-moi bien.

L'image de ces deux êtres côte à côte, l'un assis en équerre à la tête d'un lit, adossé et raide dans son refus, l'autre, allongé dans sa souffrance, immobile comme un gisant, est tout à fait extraordinaire. Ils fixent tous les deux sans se regarder le même mur. Ils sont parallèles et se rejoignent, cependant. Des mots s'échappent de leurs lèvres et marquent leur désaccord. Pourtant, ils n'ont jamais été plus unis. Bien plus singulière encore que leur attitude est l'histoire qu'Élisabeth va lui conter. Afin de l'inciter, de l'obliger à repartir pour Paris où elle sent qu'il doit aller.

– C'est une histoire que je tiens de ton père. Il me l'a racontée, il y a bien longtemps. Lui-même l'avait apprise de son père qui, lui, l'avait lue – cela va t'étonner – dans Péguy...

– Péguy ?

– Oui... ton père aime bien Péguy...

Charles a bien du mal à imaginer que sa mère ait pu connaître jusqu'au nom même de Péguy. Et pourtant...

– C'est un écrivain un peu oublié. Il a été tué au début de la guerre de 1914... mais ton père le citait souvent. J'ai gardé cette anecdote en mémoire.

Elle lui raconte alors de la même petite voix tremblante et calme qu'au cours d'une récréation les novices d'un couvent s'amuse à se poser la fameuse question : « Si tu apprenais à cet instant que ta mort aura lieu dans vingt-cinq minutes, que ferais-tu ? » Les uns répondent : « Une prière. » D'autres : « Je me mortifierais. » Tous recommandent leur âme à Dieu ou à leur saint patron. Saint Louis de Gonzague, dit Péguy, répond simplement : « Je continuerais à jouer à la balle au chasseur... » Voilà...

Élisabeth se tait. Charles la regarde furtivement.



Il est tellement ému par le son fragile de cette voix qui contraste avec la sérénité apparente que montre sa mère qu'il ne peut pas dire un mot.

— Tu comprends ?

Dans ce corps emprisonné par les multiples corsets de plâtre qui l'immobilisent, seul le regard reste étonnamment vivant.

— Oui, maman, oui, murmure-t-il, mais...

— Il n'y a pas de mais.

Le silence troublé par les seuls bruits de l'hôpital et ceux, plus lointains, de la ville a envahi la chambre. Le soleil se glisse entre les lames d'un store vénitien laissant scintiller ses rayons sur le mur. Les êtres que ce récit a fait surgir semblent s'ébattre avec lui devant Élisabeth et Charles. Ils continuent eux aussi « à jouer à la balle au chasseur ». Ombres sautillantes des personnages de l'anecdote, ombre d'Édouard dont la vie vient de s'interrompre, celle d'Arthur Pétram qu'Élisabeth a revu à Londres, enveloppé dans le costume d'Arnolphe, ombre éblouissante d'Isabelle, allongée elle aussi sur un lit. Tous ces fantômes agiles, un instant retrouvés par la grâce du soleil, paraissent les inviter tous les deux à ne pas céder au chagrin et au désespoir. Élisabeth ne peut pas voir son fils. Pas plus que Charles maintenant ne la regarde. Mais elle le devine. Elle lui a raconté cette histoire comme elle les contait jadis au petit garçon qu'il n'est plus et qui lui réclamait son aide afin de calmer ses angoisses de la nuit — « Je m'endormirai mieux, maman ». Elle sait que Charles a besoin d'aller vers la vie. Que cette immobilité qui la paralyse et la mort ne sont pas des compagnons acceptables pour lui. Elle sait qu'il doit rejoindre son père et peut-être retrouver aussi cette « jeune actrice qui vient d'avoir vingt ans... »

Charles caresse la joue de sa mère, ses cheveux, avec une douceur, une tendresse infinies. Il est aussi

stupéfait que bouleversé par le récit, le silence de cette femme si fragile et si forte. « C'est cela, ma mère ? » Il la découvre comme on découvre un être que le quotidien dissimule mais que l'exceptionnel révèle. « J'ai vingt-trois ans et je ne la connaissais pas. » Il sent monter en lui une vague d'amour qui déferle et l'emporte. Il voudrait la prendre dans ses bras. Il voudrait la soulever, l'entraîner, l'embrasser dans un mouvement fou en tournant, tournant, tournant, comme on voit dans les films tourbillonner les images et les couples, amants passionnés, un instant perdus et enfin retrouvés, qui dansent, enlacés, au son des flonflons dans des bals de 14-Juillet. Les sanglots montent.

– Je t'aime maman.

A-t-elle compris ce qui l'agite ? Elle ne l'a pas beaucoup vu grandir, son Charles, depuis quelques années. Mais elle sent tout cela, Élisabeth. Pour lui confirmer sa volonté, elle murmure de la même voix tremblante et douce :

– France, la secrétaire d'Édouard, est une amie très proche. Elle saura s'occuper de moi. Tu n'as pas à t'inquiéter. Il faut que tu rentres, Charles. France te téléphonera tous les jours, si tu veux. Et, dès que je pourrai marcher, je te rejoindrai. Même en petite voiture...

Charles s'est levé. Il a soudain besoin de bouger, besoin de la voir, besoin de la toucher, au moins du regard, cette mère qu'il vénère. Des larmes brillent dans ses yeux. Si un tel élan n'était pas aussi théâtral, il se mettrait à genoux devant elle...

Elle ne lui laisse pas le temps d'y réfléchir et de parler. Elle ne veut pas que l'émotion les sépare. Très vite, elle ajoute :

– Elle s'appelle France. Je serai donc avec toi en étant avec elle...

Charles s'approche alors de sa mère, le plus douce-

ment possible, pour autant que cette soudaine bouffée d'amour le lui permette. Il l'embrasse avec dévotion. Sur le front, sur les joues, sur la bouche même.

C'est l'échange le plus pur qui soit. Peut-être a-t-il fallu la présence invisible de la mort pour le provoquer.

Mais d'abord elle veut l'éloigner d'elle. Elle a besoin de rester seule. Seule avec son chagrin. Seule avec elle-même. Seule avec ce qui est déjà pour elle le souvenir d'Édouard...

– Tu es beau, dit-elle en le regardant avec une fierté nouvelle. Et tu es un peu fou.

– De toi, maman. Et c'est ta faute...

Leurs visages sont tout proches. Leurs regards ne font qu'un. Pourtant elle l'appelle encore à elle.

– Viens, chuchote-t-elle. Viens... plus près...

Charles se penche un peu plus vers sa mère.

Elle l'embrasse à son tour, puis elle lui glisse à l'oreille :

– Je te jure que je vais continuer à jouer à la balle au chasseur...

En se redressant quelques secondes plus tard, Charles puise dans les yeux rassurants de sa mère un réconfort et une espérance qui le délivrent.

– Va maintenant, dit-elle. Laisse-moi....



## Chapitre 15

Assis en face de lui, dans le bar attenant au grand salon de la cité Varenne, Arthur Pétram écoute son fils, sourire séraphique aux lèvres.

Depuis quelques jours, une idée folle trotte en tout sens dans son crâne. Elle a la forme et le visage d'Isabelle. Il aimerait bien la lui soumettre à elle. Mais il redoute son grand œil ébahi à l'énoncé de la proposition. Il ne sait trop comment s'y prendre « sans avoir l'air d'un vieux satyre »...

Pour l'heure, il écoute donc sagement son fils lui lire *Électre*. Plus exactement le rôle du jardinier dans *Électre*. Après l'avoir entendu précédemment dans le rôle d'Oreste.

« *Moi, je ne suis plus dans le jeu...* »

Cette phrase du jardinier, le roi Arthur l'aurait volontiers faite sienne il y a encore quelque temps, tant il la ressentait. Mais un renouveau certain et cette idée folle « qui trotte » l'incitent à penser très exactement le contraire ! Conséquence de cette marche en avant commencée au début du film, poursuivie pendant le tournage et surtout à *La Brasserie d'en face* et au *Trianon Palace*.

– « *C'est pour cela que je suis libre de venir vous dire ce que la pièce ne pourra vous dire [...] que la vie n'a qu'un but, aimer...* » C'est joli, ça, hein ?

Charles s'est interrompu, tout attendri en levant les



yeux sur son père dont le sourire ne laisse rien deviner de l'agitation intérieure.

– Oui. C'est joli. Mais continue, continue...

– Oui! Pardon! *« Jamais je ne me résoudrai à épouser une autre qu'Électre, et jamais je n'aurai Électre... »*

Petite pause que Charles observe sans même s'en rendre compte.

– *« Je suis créé pour vivre jour et nuit avec une femme, et toujours je vivrai seul... »*

Deuxième petite pause : le temps pour Charles d'absorber les mots. Pour Arthur Pétram de laisser l'idée folle sautiller dans sa tête, monter et descendre tel un ludion dans un bocal.

Le père et le fils oseront-ils s'avouer à quel point Électre a pour eux le visage d'Isabelle? Une Isabelle que Charles n'a pratiquement pas quittée depuis son retour de New York, *via* Londres. Une Isabelle qu'Arthur Pétram n'a pas revue depuis la soirée-anniversaire, mais dont il n'a cependant pas perdu la trace, s'inquiétant sans cesse de son travail au cours d'ensemble de Jean-Bernard Beauchet...

Pour l'instant, l'un lit un texte que l'autre écoute avec la même apparente sérénité. Regards furtifs, échanges brefs : le jeu continue.

– *« Joie et Amour, oui. Je viens vous dire que c'est préférable à Aigreur et Haine... »* C'est curieux, dit Charles sans quitter la brochure des yeux.

– Quoi donc? s'impatiente Arthur Pétram.

– Giraudoux a mis une majuscule aux mots amour, joie, haine et aigreur.

Il lève le nez vers son père comme pour lui en demander les raisons.

– Parce que, pour lui, ce sont des mots clés. Des mots à en-tête, si je puis dire. Jouvett lui avait demandé de joindre les deux actes de la pièce par quelque chose. Voilà le résultat : le monologue du

jardinier. Devenu en quelque sorte le porte-parole de l'auteur. Dans chaque pièce il y a toujours un personnage qui le représente. Ces mots-là, joie et amour, ce sont les dominantes du rôle.

– Ah ?

– Oui ! Dans toute scène, ou dans tout rôle, il y a une dominante. Elle se cache derrière quelques mots. Parfois dans le texte des autres. Elle sert d'armature aux interprètes. Elle détermine le jeu. Tu comprends ?

– Euh... oui.

– Bon ! Alors continue ! Je t'en supplie ! C'est pas mal, tu sais.

– Ah ?

– Oui !

Le visage de Charles s'éclaire tout à coup. Fouetté par cet encouragement inattendu, il s'élance tel un jeune poulain dans sa prairie et lit la suite du texte avec une allégresse que son père ne lui connaissait pas. D'ailleurs, depuis le début de la soirée, Charles n'a pas cessé de l'étonner, en lui parlant du drame de New York d'abord, des deux semaines passées auprès de sa mère, de cette histoire de « balle au chasseur » et de la réaction d'Élisabeth face à l'accident et à la mort. Charles l'a surpris par sa densité, par sa réflexion.

– « Évidemment, la vie est ratée, mais c'est très, très bien, la vie. Évidemment, rien ne va jamais, rien ne s'arrange jamais, mais parfois avouez que cela va admirablement, que cela s'arrange admirablement... »

Dans ce bar où il y a un peu plus de six mois il ânonnait avec Isabelle la scène de la fontaine dans *On ne badine pas avec l'amour*, Charles étonne son père. Il a fait d'incontestables progrès. Papa Pétram serait-il plus indulgent que d'habitude ? Dans *Oreste*, ce n'était pas évident mais, dans le jardinier, Charles exprime une tendresse, une intelligence du texte tout

à fait remarquables. « Il est le personnage. C'est certain. » En six mois, serait-il devenu quelqu'un d'autre ? Il lui a fait comprendre tout à l'heure une Élisabeth dont il n'avait jamais soupçonné la richesse ni la force spirituelle. « Je l'aimais presque conventionnellement, parce qu'elle était ma mère, c'est tout. Mais c'est quelqu'un d'exceptionnel. »

Si, en un voyage, le fils a découvert les vertus cachées de sa mère, en une soirée, Arthur Pétram pénètre plus profondément le caractère de son fils. Quelques répliques de Molière, de Musset, de Giraudoux ont fait plus pour le rapprochement de ces êtres que des années de vie où chacun s'est plus ou moins ignoré et dissimulé à l'autre. D'ailleurs, Charles ne lui a-t-il pas dit en lui racontant l'anecdote de Péguy :

– Elle se rappelait admirablement l'histoire et sa conclusion...

Arthur Pétram a souri. Lui aussi se la rappelle. Et il la lui a citée, à son tour.

– Il ne dépend pas de nous que l'événement se déclenche. Mais il dépend de nous d'y faire face... c'est ça ?

– Oui.

L'événement, ce soir, c'est cette lecture. Et l'idée qui peu à peu surgit et prend forme : « Avec Charles, tout serait possible. »

– Tu sais qu'Isabelle Sérac est pressentie pour jouer le rôle.

– Lequel ?

– Électre ! Tu le sais ?

Charles se demande un instant ce qu'il doit répondre. Bien sûr qu'il le sait ! Depuis le premier jour même. Mais son père ignorant encore tout de ses relations avec Isabelle, c'est d'un ton papelard qu'il lui susurre :

– Ben... non... comment le saurais-je ? Elle te l'a dit ?

– Hein ? Euh... non. Euh... mais... elle aurait pu te le dire... c'est tout.

– Quand ? A quelle occasion ?

– Hein... Oui ! Bien sûr. Enfin, bref !

A force de se dissimuler leurs sentiments pour Isabelle et de ne pas vouloir se dire ce qu'ils savent ou ce qu'ils ne savent pas, le père et le fils en sont à bafouiller autant l'un que l'autre.

Si Arthur Pétram ignore tout de la rencontre de Charles et d'Isabelle, il ne sait pas non plus la découverte qu'ils ont faite ensemble de la pièce de Giraudoux. Le travail qu'ils ont entrepris sur Oreste et sur le jardinier, à chaque voyage de Charles à Paris. D'où ses progrès incontestables : l'amour est parfois bon professeur. D'où aussi la volonté et l'envie de Charles de tenter sa chance auprès de son père, maintenant qu'il sait que Georges Launier veut produire la pièce dans un des plus grands théâtres de Paris avec Isabelle et... Arthur Pétram, s'il le veut bien, dans le rôle du mendiant ! C'est ce qui les fait se retrouver ce soir cité Varenne, tels deux chats tournant autour de la même jatte de lait sans qu'aucun ne puisse avouer à l'autre son désir de la laper. Pourtant, à chaque réplique, l'idée folle s'est précisée de plus en plus dans l'esprit du roi Arthur.

– *« Elle se cherche une mère, Électre. Elle se ferait une mère du premier être venu... »*

Ayant pris un peu d'avance sur les mots comme pour mieux les digérer, Charles émet une sorte de grognement amusé.

– C'est drôle, ça !

– Pour qui ?

– Hein ? Mais...

– Continue.

Arthur Pétram n'a pas l'air de la saisir, cette drôlerie.

– *« Elle m'épousait parce qu'elle sentait que j'étais le*

*seul homme, absolument le seul, qui pouvait être une sorte de mère... » C'est drôle, non ?*

– Continue ! ordonne le roi Arthur, que ce lien de parenté ne semble pas remplir d'aise.

– *« ...Et d'ailleurs je ne suis pas le seul. Il y a des hommes qui seraient enchantés de porter neuf mois, s'il le fallait, pour avoir des filles. Tous les hommes... »*

Arthur Pétram a éprouvé soudain le sentiment d'être arrivé à un carrefour. Les phrases lui sont parvenues de toute part comme autant de petits véhicules transportant chacun une parcelle de l'idée folle.

– *« Neuf mois c'est un peu long, mais de porter une semaine, un jour, pas un homme qui n'en soit fier... »*

– Dis donc Charles...

– Oui, papa. Attends, attends ! Écoute ça... *« Il se peut qu'à chercher ainsi sa mère dans sa mère elle soit obligée de lui ouvrir la poitrine, mais chez les rois c'est plutôt théorique. On réussit chez les rois les expériences qui ne réussissent jamais chez les humbles... »*

Magie ou coïncidence ? Dans cette réplique et celle qui suit, le roi Arthur cueille les dernières certitudes qui lui manquaient.

– *« [...] je suis sûr, ce matin, que si je le demandais, le ciel m'approuverait, ferait un signe, qu'un miracle est tout près, qui vous montrerait inscrite sur le ciel [...] ma devise de délaissé et de solitaire : Joie et Amour. »*

Charles a levé les yeux vers son roi Arthur de père.

– Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

– Si je vous emmenais tous en Grèce...

Charles reste en arrêt, lecture suspendue. Les petits véhicules transportant l'idée folle ont freiné brutalement. Silence absolu, dans la tête du fils comme dans celle du père.

– Quoi ?

– Si je vous emmenais tous en Grèce, répète Arthur Pétram.



– En... Grèce ? Pourquoi en Grèce ?

– Eh bien...

Charles ne peut pas savoir que Laura a fait acheter à Arthur Pétram, il y a une dizaine d'années, une vieille maison de pêcheurs dans une petite île du Dodécanèse, proche de Samos, où elle est née. L'idée folle qui trotte dans la tête d'Arthur Pétram depuis quelques jours mais qu'il ne sait pas comment lui présenter, c'est d'y emmener Isabelle pour les vacances. Avec Charles dans les bagages tout devient possible, évident, logique.

– Qu'en penses-tu ?

– Mais... tu as dit « Si je vous emmenais tous ».

Qui... tous ?

– Toi, moi, Launier et... Isabelle.

– Isabelle ! sursaute Charles.

Son père lui aurait dit « Je vais l'épouser demain » qu'il n'en serait pas plus surpris.

– Oui. On pourrait travailler *Électre* tous ensemble pendant quatre ou cinq semaines avant de répéter à Paris. On y ferait une cure de soleil, de mer et de Giraudoux. Pour vous deux, continue à frimer Arthur Pétram, je crois qu'il serait très important de connaître ces lieux tout imprégnés de la mythologie particulière de la pièce.

– Oh... eh bien... oui... ça... Ce serait...

Charles est déjà dans la béatitude. A la pensée de jouer peut-être le jardinier, et surtout de passer une partie de l'été dans les bras d'Isabelle – ou presque –, sous la surveillance discrète de Georges Launier, chaperon ou confident-refuge, il sauterait volontiers au cou de son père s'il ne craignait qu'un tel élan ne paraisse excessif.

Charles aussi a ses petites idées folles dans la tête...

– Ça serait... euh...

– N'est-ce pas ?

– Ah... oui !

Elle est charmante, cette hypocrisie qui accompagne leur long silence plein de rêve, d'émoi et de vie. Pour le rompre, Charles jette machinalement un coup d'œil sur la brochure. Est-ce le hasard ? Il s'est arrêté juste avant de lire :

– « *Moi ç'a toujours été les silences qui me convainquent... »*

Il regarde son père comme pour respecter cet avertissement de Giraudoux. Ils se sourient tous les deux, pudiques et tendres.

– Je continue ?

– S'il te plaît.

– « [...] *je vous conjure, Dieu, comme preuve de votre affection [...] de faire un silence, une seconde de votre silence... C'est tellement plus probant...* »

– On pourrait peut-être partir après le 14 juillet... hasarde Arthur Pétram.

– Oui. Pour ne pas rater la fête nationale... et la commémoration des deux cents ans de la Révolution, répond Charles, l'œil brillant.

– Voilà, lui répond son père du même air. Ce serait très bien. Ils éclatent de rire tous les deux.

Pour Isabelle, le bonheur s'installe et s'empare d'elle à la seconde même où Charles lui annonce la nouvelle.

– Nous partons pour la Grèce !

Elle reste un instant sans voix.

– Qui nous ?

– Toi et moi.

– Noooooon...

– Siiiiiii...

– Aaaaah...

Ils hurlent déjà leur joie. Si Isabelle s'est parfois déplacée dans sa petite enfance, elle n'a jamais

voyagé depuis. Connaître la Grèce la fascine. Et quand Charles ajoute :

— Et je joue le jardinier !

— Noooooon ?

— Siiiiii !

— Ooooh !

Une ronde folle commence dans le petit studio de Montmartre. Elle fait s'envoler la bande de moineaux qui dévoraient les raisins de la vigne.

— Tu as réussi à convaincre ton père ?

— Tu parles ! Et comment...

Il lui raconte tout : la lecture, la décision paternelle de jouer le mendiant, l'idée soudaine qu'il a eue de les emmener en Grèce pour travailler *Électre*, la présence-chaperon de Georges Launier, etc.

— On n'a pas beaucoup de scènes toi et moi, observe Isabelle.

— Non. Mais on sera ensemble ! On vivra ensemble ! s'enchantent Charles.

Et la ronde folle se prolonge avec des « mon amour, mon amour » pour uniques paroles. Puis — est-ce la fatigue ? — elle s'achève très vite. L'un puisant dans le regard de l'autre le goût de célébrer avec une autre ferveur ce départ tout proche comme pour se prouver ainsi que, à défaut de scènes à répéter ensemble en Grèce, il leur reste néanmoins quelques gestes à accomplir... à Paris.

Dès l'arrivée dans l'avion, la féerie commence. Le film a été beaucoup vu. Mlle Sérac est l'objet des prévenances attentives de l'équipage, tandis qu'Arthur Pétram reçoit, tel un souverain en visite officielle, les sourires discrets des hôtesse mêlés aux regards admiratifs des passagers.

Il y a eu un numéro de faux jetons très réussi au

moment de prendre place dans la cabine de première classe. Ni Charles ni son père ne voulaient avoir l'air de « faire couple » avec Isabelle.

– Assieds-toi là.

– Non, toi !

Peu dupe de ce petit jeu, Georges Launier l'a observé d'un œil amusé. Après tout, lui aussi a connu quelques rêves attendris sur Isabelle durant le tour-nage...

– Mets-toi à côté d'elle, Charles ! a ordonné le roi.

– Non ! Toi, papa ! a protesté son fils.

– La jeunesse à côté de la jeunesse : Isabelle, installez-vous avec Charles !

– Je ne veux pas séparer le fils de son père ! a rétorqué Isabelle.

Brefs regards, brefs sourires...

– Si vous insistez, alors...

Charles s'est assis sagement, côté hublot, près de son père. Devant eux, Isabelle s'est assise de même avec Georges Launier. Charles compte sur une petite sieste de son père après le déjeuner pour pouvoir chatouiller le coude d'Isabelle et lui rappeler sa présence ! Espérance d'autant plus assurée qu'avant même de décoller Arthur Pétram et Georges Launier ont attaqué la journée au champagne.

Quand il a entendu l'hôtesse murmurer de sa voix fonctionnelle, tendre et câline, « Nous atterrirons à Athènes après trois heures quinze de vol », un léger malaise, auquel il ne s'attendait guère, a saisi le roi Arthur. Laura vient de le rejoindre ! Ils ont si souvent fait ce voyage ensemble. Il pose sur ses genoux le journal qu'il avait commencé à lire. Il incline le siège en arrière comme pour fuir cette ombre qui flotte dans l'air. Elle se dessine alors sur le plafond ! Il sait déjà qu'elle ne le quittera pas. Pas plus que lui, pas plus que Launier, l'ombre de Laura n'est dupe de la présence alibi de Charles. Lui a-t-il vraiment trouvé

d'incontestables qualités d'acteur ? Parce que le jardinier dit : « *Jamais je n'aurai Électre* » ? alors qu'Électre dit à Oreste : « *Je te caresse... Prends de moi ta vie... je cloue ta bouche palpitante...* »

Est-ce Laura qui lui souffle cette autre réplique : « *Il y a pour l'éternité un couple Clytemnestre-Égisthe !* » Clytemnestre Égisthe ? Ou Laura, Arthur Pétram ? Et ceci encore : « *Il est mort en criant un nom que je ne dirai pas.* » Quel nom ? Arthur ? Charles ? Isabelle ?

Qui va mourir ? Isabelle ? Charles ? Arthur ?

Face à lui-même, Arthur Pétram s'abandonne à cette méditation. Mauvais départ.

Après tout, *Électre*, c'est bien la tragédie de la vengeance...

Par bonheur, le service du déjeuner commence. Il éloigne les sombres pensées. Le regard attendri d'une hôtesse et son sourire quand elle lui murmure « Je vous ai vu dans *La Mémoire d'un autre* : vous êtes formidable ! » ramènent un peu de clarté dans son esprit. Le champagne qu'elle lui dispense avec générosité tout au long du repas dissipe le trouble. La sieste qui suit en parachève le bienfait...

Mais pourquoi annonce-t-on tout à coup d'une voix aussi tonitruante : « Nous survolons l'île de Corfou ! Vous pouvez l'apercevoir à gauche de l'appareil ! » A-t-il dormi à ce point ? Était-il inattentif ? Ou bien toutes les autres annonces sont-elles restées enfouies dans son sommeil ? Corfou ! Ah ! Corfou ! Elle a beau être à trente mille pieds au-dessous de lui, cette île de Corfou, c'est tout de même bien là qu'il a rencontré Laura pour la première fois. Dans cet hôtel exquis, caché dans les fleurs et les arbres à quelques pas de la mer...

Décidément, Laura ne le quitte pas. Laura qui avait « deux choses précises à faire » à Paris. Laura qui à la dernière représentation de *L'École des*



*femmes* n'est pas venue, mais qui s'est donnée à lui si joliment une dernière fois. Laura l'exigeante, qui pas plus que lui n'aimait le quotidien, mais qui ne supportait pas l'absence. Laura qui, en voyant Isabelle, a tout de suite compris qu'elle ne subjuguait pas seulement « toute l'équipe du film par son jeu », mais bien plutôt le seul Arthur Pétram par sa ravissante présence... Laura... Clairvoyante Laura...

Tandis que la voix suave précise maintenant : « Nous commençons notre descente sur Athènes... veuillez ne plus fumer... », c'est la voix de Laura qu'il entend : « La Grèce est un pays de violence et de mort. De soumission à la volonté des dieux. Toute la tragédie s'en inspire... »

En vérité, elle est agaçante, cette ombre de Laura...

– Mademoiselle Adrianopoulos vous souhaite la bienvenue.

– Ah...

Stars françaises obligeant : la voiture d'Air France les attend au pied de la passerelle. L'adjoint au chef d'escalier vient de se présenter au roi Arthur.

– Comment va cette chère Marilou ?

– Très bien. Elle s'excuse de ne pas pouvoir vous accueillir elle-même. Elle assume le prochain vol sur Rome.

Dès la descente de l'appareil, la chaleur a saisi Charles et Isabelle. Elle est telle qu'ils en regrettent déjà le confort et la fraîcheur conditionnée de la cabine. Grâce à Mlle Adrianopoulos, le contrôle de police et l'enlèvement des bagages sont facilités. La direction de l'hôtel a mis une vieille Chevrolet à leur disposition. Elle les attend à la sortie de l'aéroport. Son air également conditionné est pour tous le bienvenu.

Les premières images que Charles et Isabelle recueillent de cette arrivée à Athènes ne sont guère délirantes. Un boulevard, sorte d'autoroute à double circulation, longe la mer. Les voitures y roulent dans la poussière qu'elles y soulèvent à une vitesse que leur âge devrait leur interdire. Seuls le bruit des avertisseurs, le crissement désespéré des pneus, le hurlement des freins encouragent cette singulière compétition : Isabelle est morte de peur. Pour l'en détourner, Charles s'efforce de lui montrer les bateaux sur la mer. En vain. La route hypnotise Isabelle comme le boa fascine le cobaye. Pourtant elle est là, la mer. Bleue, calme, paresseuse, elle se présente comme une invitation à plonger dans ses flancs pour oublier la chaleur et le tumulte.

La traversée de la ville, moderne chaudron étouffant nimbé d'humidité et d'un brouillard douteux de vapeur d'essence, ne lui apporte guère de satisfaction supplémentaire. La stupeur se lit sur son visage et maintenant sur celui de Charles. Parfois une colonne antique (à un carrefour), un stade (moderne), la vue du Parthénon (lointaine), un soldat (en jupe), leur confirment qu'ils se trouvent bien à Athènes. Mais rien ne correspond cependant à leur attente et surtout à leur imagination. Launier et Arthur Pétram connaissent bien ce premier sentiment de déception et ils s'en amusent.

– Ne vous inquiétez pas. Les dieux vont vous accueillir un peu plus tard...

– Dans l'île, il y aura d'autres surprises...

– Et à l'hôtel, vous retrouverez piscine, Jacuzzi et air conditionné !

Devant le regard douloureux d'Électre et de son jardinier, la vedette et le producteur éclatent de rire.

C'est en gravissant les sentiers de l'Acropole que Charles et Isabelle ont enfin le sentiment d'être arrivés en Grèce à la rencontre d'un autre temps et de la perfection.

Les soirs de pleine lune, on peut visiter de nuit.

– Je le savais. C'est pourquoi j'avais choisi de partir aujourd'hui, indique Arthur Pétram.

Charles et Isabelle ont commencé à grimper.

Miracle ! Il n'y a que peu de monde. Un vent léger se mêle aux odeurs de cyprès, d'aloès et de pins. Il chasse les relents de la ville. L'air sent divinement bon. La moderne Athènes semble vouloir se faire pardonner les erreurs sucessives de l'après-midi en offrant à leur impatience les restes de son passé.

Arthur Pétram les a laissés partir.

– Vous êtes jeunes. Vous monterez plus vite. Ne vous occupez pas de nous.

Sous cette lumière surnaturelle, extraordinairement claire, le premier bonheur qu'ils éprouvent est de pouvoir se prendre par la main. Isabelle a ôté ses sandales pour ne pas risquer de glisser sur les pierres usées.

En les voyant s'élever ainsi sur le chemin qui mène à la porte des dieux avec une allégresse dont il ne peut pas deviner la véritable raison, Arthur Pétram ne peut s'empêcher de murmurer à Georges Launier :

– Tu vois, pour moi c'est cela la jeunesse ! Deux êtres qui paraissent ne pas toucher le sol pour atteindre les hauteurs, alors que nous, comme deux vieux cons, nous ressemblons à des chevaux de labour, pour effectuer le même parcours.

– Parle pour toi ! sourit Launier. Moi, je ne me sens pas vieux et con, comme tu dis !

Unis dans le même souffle et la même ardeur, Charles et Isabelle n'ont pas envie de parler. Ils montent. Ils n'ont eu pour toute halte qu'un petit baiser rapide. C'est à voix basse, presque avec respect

malgré l'émerveillement qu'ils éprouvent, qu'un « Oh ! » leur échappe en atteignant le but.

Ils ont franchi les propylées...

Ils découvrent d'un seul coup la réalité du Parthénon. Celle des cariatides, et de l'Érechthéion, du temple d'Athéna, le foisonnement de pierres, de dalles, le marbre d'un blanc que la lune rend laiteux, les restes des colonnes écroulées non par le temps mais par la sottise ! Des hommes ont un jour transformé le temple en arsenal. Cette réserve de poudre à canon a sauté sous les coups des Turcs.

Malgré tout ce qu'ils ont déjà vu dans des films, sur des photos de magazines, et tous les dépliants qui traînent dans toutes les chambres d'hôtels célébrant « la Grèce et ses antiquités », la vision reste un éblouissement.

C'est presque en courant, et dans tous les sens tant leurs émotions sont multiples, qu'ils parcourent main dans la main cette esplanade sacrée. Arthur Pétram les a enfin rejoints. Il s'est assis bien tranquillement avec Georges Launier sur un fût de colonne pour reprendre souffle. Cette extase-là, il l'a déjà connue maintes et maintes fois. Il a besoin d'assumer le repas un peu lourd que son euphorie de l'instant s'est autorisée dans une taverne du quartier de Plaka, au-dessous de l'Acropole, où ils les a emmenés. De loin, Launier et lui contemplant la joie « des enfants », ne les quittant du regard que pour admirer les lumières scintillantes et écouter le son feutré de la ville...

Athènes va s'endormir. Les dieux peuvent se montrer. Quatre Français égarés au pied de leur Olympe les attendent.

Avant de redescendre, groupés cette fois, le roi Arthur fait découvrir à la future fille d'Agamemnon et à son jardinier de mari le théâtre antique de Dionysos ! Caché dans l'ombre de la nuit, il apparaît plein de mystère à leurs yeux éblouis.

– Il est moins beau que celui d'Épidaure, mais il a un mérite supérieur : j'y ai joué ! dit-il en se penchant dangereusement pour apercevoir l'orchestra.

– Quoi ? demande Charles.

– L'*Amphitryon* de Molière, mon petit. Dans les années cinquante... Au temps du roi Georges.

– George ? George V ?

– Non ! gronde Arthur Pétram. Georges de Grèce.

– Qu'est-ce que vous jouiez dans *Amphitryon* ?

– Sosie, ma petite fille. C'était une impression grisante d'entendre parler ici... Jupiter et Mercure, Alcène et Amphitryon.

– Je ne connais pas cette pièce, murmure Isabelle.

– Vous n'êtes pas la seule, hélas ! déplore Arthur Pétram. C'est une pièce exquise, mon enfant, truffée de vers délicieux. On la joue bien trop peu. La France n'aime plus les dieux. Et pourtant ils s'amuse, dans cette pièce ! C'est peut-être pour cela d'ailleurs. Enfin... soupire-t-il avec une gravité comique, comme le disent Molière et Sosie :

*Coupons aux discours*

*Et que chacun chez soi doucement se retire*

*Sur telles affaires, toujours*

*Le meilleur est de ne rien dire.*

Touristes d'un soir, ils décident donc d'aller se coucher, à petits pas comptés.

– Voyez-vous, Isabelle... il faut vous méfier.

– De qui ? demande Isabelle en lâchant alors la main de Charles.

– De moi, répond-il. Quand vous aurez joué comme moi beaucoup trop de textes classiques, vous finirez par ne plus parler qu'en citant les pensées des autres. C'est cela, l'esprit de répertoire...

– S'ils n'ont pas dit trop de bêtises... vous n'avez rien à redouter, rétorque Isabelle en riant.



– C'est juste ! acquiesce-t-il en accompagnant le mot d'un regard désarmé. Oh ! que je vous remercie...

– Citer les pensées des autres, c'est souvent regretter de ne pas les avoir eues soi-même, observe finement Launier. C'est en prendre un peu la responsabilité.

– Oh ! c'est très joli, ça ! s'exclame Charles.

– N'est-ce pas ?

– Oui ! Ce n'est pas de lui ! objecte Arthur Pétram.

– Non. C'est de Guitry, indique modestement Georges Launier.

– C'est joli quand même, répond Charles.

– Vous voyez, Isabelle, comme c'est contagieux, ce truc-là ! conclut le roi Arthur. Maintenant mes enfants, plus un mot. La nuit nous invite à nous taire.

Ils entreprennent alors tous les quatre de descendre avec précaution les sentiers odorants de l'Acropole, tandis que la lune aurait tendance, elle, à s'y dissimuler.

Furtivement, Charles a repris la main d'Isabelle. Elle ne proteste pas. Elle la lui serre, bien au contraire...



## Chapitre 16

– Vous admirez le silence...

Isabelle et Charles sursautent.

– De nos jours, c'est le vrai luxe.

Sous les oliviers d'une terrasse surélevée, Arthur Pétram leur fait face, en souriant.

Envoûtés par le spectacle radieux des îles multiples qui les entourent et que la nature semble avoir posées sur le paysage dans un savant désordre, ils ne l'ont pas entendu arriver. Devant son regard un peu étonné, Isabelle réalise que le bras droit de Charles lui entoure la taille. Elle se dégage le plus discrètement possible.

Il est dix heures du matin. Le ciel est d'un bleu aussi insolent que celui de la mer. Les îles émergent en faisant le gros dos ou en hérissant leurs pointes au-dessus d'elle.

– Comme c'est beau, dit Charles avec gravité.

– Oui. Ce n'est pas mal, répond Arthur Pétram.

– C'est même plus que beau.

– Oui. C'est même plus que beau.

– Vous êtes lyriques tous les deux ce matin ! s'exclame Isabelle.

Conscients de la banalité de leurs propos, le père et le fils s'esclaffent de rire. Isabelle se sent immédiatement plus à l'aise.

Agitée de soubresauts, la mer se déchire sur les rochers, paraissant s'amuser elle aussi, comme un chat d'une pelote de laine.

Arthur Pétram descend quelques marches et les rejoint. Tout de blanc vêtu, pantalon et longue chemise indienne, le teint frais, la mine reposée, le grand Pétram a vraiment une allure royale. Il ne lui manque que la barbe blanche et les cheveux de neige pour être plus conforme encore à cette image auguste et solennelle. Charles lui en fait aussitôt la remarque.

— Tu te fous de moi!

— Non! Je te jure! Disons que tu as l'air d'un patriarche, pour épargner ta modestie, concède Charles.

— Vous êtes très beau. Charles a tout à fait raison.

Arthur Pétram dévisage Isabelle comme il a regardé Launier au pied du Parthénon. Du même regard aigu après leur bref échange sur la jeunesse et les vieux cons. Elle ne cille pas. Et ses yeux sont limpides...

— On voit bien que vous lisez Giraudoux, vous!

— Oui! Je ne fais que cela! Mais pourquoi!

— Parce que dans *L'Apollon de Bellac* il recommande aux femmes de ne dire qu'une seule chose aux hommes afin de mieux les retenir...

— Laquelle? interroge Isabelle impavide.

— « *Vous êtes beau.* »

— Mais...

— Surtout rien d'autre! « *Vous êtes beau.* » C'est tout.

— Ah.

— Oui.

— Eh bien... Vous êtes beau.

— Merci.

— De rien. C'est moi.

Petit regard. On se jauge. On se juge. On s'accorde. On se sourit.

Appuyés tous les trois au muret de la terrasse basse, ils contemplent les vastes bouquets de verdure

piqués çà et là de lauriers-roses ou blancs qui bordent les chemins menant au rivage, les eucalyptus, les tamaris qui se balancent cheveux au vent.

Arrivés de nuit, la veille, Charles et Isabelle n'ont vu pour l'instant que quelques maisons endormies, petits morceaux de sucre blanc aux fenêtres noires comme les yeux sombres du marin qui leur a prêté la main pour débarquer.

Depuis hier, Arthur Pétram n'est plus le même. Isabelle n'y est pour rien. Ce serait plutôt Laura, la responsable...

En posant le pied sur le vieux caïque qui devait les emmener sur l'île avec armes et bagages, il est redevenu le grand Pétram. Au milieu de la petite foule qui l'entourait, lui tapant sur les épaules, grands rires, grandes bourrades et grandes gueules, au son des « *Kalos! kalos! Ya Sas!* » aussi sonores que les cloches de l'église voisine, l'ombre de Laura l'a invité à entrer chez elle. A se retrouver chez lui. Comme au premier jour. Elle a accepté Isabelle en lui donnant son île.

Malgré l'heure tardive, Charles, Isabelle et Georges Launier ont senti tous les trois l'immense sympathie dont jouissait ce roi Arthur de cinéma. Ce n'était pas l'acteur célèbre qu'embrassaient tous ces gens venus chercher d'autres amis au « grand bateau », c'était l'homme. On voyait même dans leurs yeux qu'ils l'écrivaient en majuscules...

– Ici, on m'aime pour moi, a-t-il glissé à Launier. Et il en paraissait infiniment heureux.

– Penses-tu! Ils ont vu tes films, c'est tout! a blagué Launier.

– Où? Il n'y a pas de cinéma, ici!

– A la télé...

– Il n'y en a pas dix dans l'île! Et d'ailleurs ils s'en foutent.

C'est vrai. Dans ce lieu que le grand tourisme n'a



pas encore atteint, on aime « Kyrie Petram » parce qu'il est lui, tout simplement. Peut-être parce qu'il a fait l'effort d'apprendre quelques mots de grec, « trois ou quatre pour demander mon petit déjeuner ». Peut-être parce que, vieil enfant sans le vouloir, il rejoint à sa manière l'apparente naïveté de ces îliens proches de la nature et de la mer. Pas plus qu'il n'en est dupe, ils ne sont sensibles au charme du carton-pâte ou à la gloire éphémère des images. Ils n'ont pour occupation que les exigences de la mer, pour crainte que la tempête, la *fortuna* qui par instants les rappelle à sa brutalité...

Le silence de ce matin radieux, c'est celui qu'ils ont tous observé, à une heure du matin, quand ils ont compris que Laura ne reviendrait plus. Quelques-uns se sont signés rapidement de ce signe de croix plusieurs fois renouvelé de la religion orthodoxe. Dans cette nuit de juillet, sous l'éclat des étoiles et celui, fade, de quelques rares réverbères, on n'a plus entendu que le clapotis de l'eau sur la coque des navires, comme le salut discret qu'adressait l'île à l'âme de Laura.

Le caïque a démarré en pétaradant, emmenant le roi Arthur et ses souvenirs, non vers l'île sainte d'Avalon en compagnie de ses fées, mais plus simplement dans une maison de pêcheurs à quelques milles marins de Samos, avec son fils, une Isabelle, princesse bienheureuse, et un vieil ami producteur.

– Bon! Alors! Ce n'est pas le tout. Le problème, mes enfants...

D'un seul coup Arthur Pétram vient d'arracher Isabelle et Charles à leur contemplation.

– Papa! supplie Charles.

– Quoi?

– Le vrai luxe de nos jours, c'est le silence. Alors, ne le compromets pas!

– Et le travail?

– Hein ? Ah, oui.

– Eh oui ! Pardonnez-moi de vous le rappeler, mais on n'est pas là pour ne rien faire. Le problème...

Tout en écoutant d'une oreille distraite Arthur Pétram définir, tel un maître d'école au premier jour de la rentrée, l'emploi du temps et les grandes lignes de son plan, que d'ailleurs ils ne suivront pas, Charles et Isabelle pensent l'un et l'autre que le vrai, l'unique problème sera de se retrouver seuls. Est-ce la chaleur, l'exaltante beauté du lieu, la puissance de la nature ? Ils se sentent l'un et l'autre une santé ardente. Pourtant ils ont très peu dormi à Athènes, la veille. Le téléphone de leurs chambres a été leur premier lien. Quelques secondes plus tard Isabelle rejoignait Charles – « Si papa m'appelle, on sera mieux chez moi. » L'air conditionné n'a nullement refroidi leurs élans. Au petit matin, ils sont convenus que la meilleure, la plus sûre complicité, la plus discrète aussi, serait... la mer !

– Parle pour toi. Tu nages comme une sirène. Moi comme un fer à repasser !

– Je t'attendrai... là où il y a pied ! a-t-elle dit en riant.

– De toute façon il y a un bateau...

– Alors ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

Arthur Pétram les regarde. Ils sont aussi hébétés l'un que l'autre.

– Hein ? Qu'est-ce que vous en pensez ? répète-t-il machinalement.

– Eh bien... ma foi... dit Charles sans prendre plus de risque.

– A quel propos ? demande Isabelle.

– Mon plan de travail ! rugit Arthur Pétram. Je viens de vous l'exposer !

– Il est parfait, répond Charles, absolument parfait !

Il a entendu vaguement « On répète, on mange, on

se baigne. » Ne pensant qu'au corps d'Isabelle, il se tourne vers elle.

– N'est-ce pas ? Il est parfait !

– Parfait ! répond Isabelle avec d'autant plus de conviction qu'elle n'a rien écouté non plus.

– Bon, alors : de dix-huit heures à vingt et une heures, on travaille ! Ça vous va ? C'est d'accord ?

– D'accord ! approuvent-ils en chœur.

– Et on dîne après ?

– Et on dîne après.

– Parfait.

C'est ainsi qu'ils acquièrent leur premier quartier libre. D'ailleurs, au soir de cette première journée, tous les quatre épuisés par la découverte de l'île, de ses chemins pierreux et secrets bordés de jasmin, de l'ivresse du premier bain, du bonheur de humer les odeurs de la terre si différentes selon les détours, ils n'accorderont qu'une pensée pieuse à *Électre*. Ils se contenteront de se raconter leur enchantement avant, pendant et après le dîner. Puis chacun ira se coucher un peu avant minuit.

Une demi-heure plus tard, Charles tentera une discrète incursion sur la pointe des pieds en direction de la chambre d'Isabelle, mais, en passant devant celle de son père, la lumière qu'il y verra et un appel très précis – « C'est toi, Charles ? » – auquel il ne répondra rien, préférant que son père puisse conclure à un craquement du plancher, l'obligeront à une retraite prudente.

Au petit déjeuner du lendemain chacun avouera qu'il s'est endormi dès la tête posée sur l'oreiller.

Charles, de son côté, remettra à plus tard une autre tentative.

## Chapitre 17

Pour la troisième fois, Charles vient de reprendre son monologue du jardinier.

– Tu n’as rien foutu depuis quatre jours, constate gentiment son père.

– Non, avoue Charles. Ce n’est pas facile, tu sais. Rien ici n’incite au travail. Et à la dernière répétition, tu n’as pas été très encourageant.

– Mon petit Charles...

Le grand Pétram se rend bien compte depuis quelque temps à quel point il est malaisé de faire travailler son propre fils. Les complexes surgissent à la moindre remarque. L’épiderme est si sensible. Il se lance donc dans de prudentes généralités avant de poursuivre. D’abord, d’un mot, il tord le cou à la beauté du paysage et aux agréments des vacances qui dispersent les ardeurs et entravent les concentrations.

– Le 11 juin 1940, alors que les Allemands vont entrer dans Paris le 14, Louis Juvet donne son cours au Conservatoire, comme d’habitude. Il y avait pourtant de quoi être distrait ces jours-là, je te le jure ! Bref ! Il parle pendant deux heures de l’importance du geste. Du geste transposé : deux êtres devant un wagon. Le train va partir. Ils se regardent, ne disent rien. Puis le train s’ébranle. Il part, il part... Et tout à coup il y a un geste. Un seul. Une situation est créée. Eh bien, mon petit Charles, pendant ces heures-là,

c'est une grande partie de la France qui partait. Et sans train. Et d'un seul geste. C'est le privilège de l'art, vois-tu, ou de l'artiste, que de pouvoir faire face ainsi à l'événement. L'écrivain écrivant, l'acteur répétant ont le sentiment que rien ne peut leur arriver ! Alors ne me parle pas des grâces contraignantes du paysage et du charme des lieux ! Quant à t'encourager, je vais te dire ceci : il faut parfois accepter d'être ridicule, malheureux et découragé en répétant. C'est aussi un moyen de progresser.

En ce huitième jour de séjour grec, trois élèves plus ou moins attentifs font face à Arthur Pétram. Car Launier s'est joint à Charles et à Isabelle. Il adore voir Arthur dans l'exercice de cette fonction. C'est le professionnel, parfois rude, qui surgit.

– Répéter, mes enfants, c'est apprendre à conduire une voiture. Entre l'intention, la volonté et les gestes à accomplir, pour qu'elle avance, pour atteindre le but, il faut du temps ! Et il faut prendre des leçons. Comme pour une voiture. La voiture c'est *votre personnage* ! Il s'agit de le guider là où il doit aller. Là où il veut aller. Et à chaque pièce nouvelle, il vous faudra tout réapprendre ! Vous serez à nouveau des débutants. Avec les mêmes tracs et les mêmes hésitations. Car la voiture est différente. Il y a cinq vitesses au lieu de trois, le frein à main a changé de place, le passage phare-code est au pied droit au lieu d'être à la main gauche, etc. Quels que soient l'âge et les connaissances acquises, tout est à refaire, à repenser ! Le fameux « métier » dont on nous rebat les oreilles... vous savez, « Il a du métier ! Quel métier elle a ! », ce n'est tout simplement qu'un sang-froid particulier qui permet de faire face à toutes sortes d'incidents inattendus comme de se prendre les pieds dans le tapis sans avoir l'air de tomber ! Et surtout, surtout, de savoir mieux répéter qu'un débutant. Car répéter, mes enfants, ça s'apprend aussi !



– Comment? demandent en chœur Isabelle et Charles, fouettés tous deux par l'énergie d'Arthur Pétram.

– En mettant votre sensibilité au rancard! En restant patient et ouvert. En vous transformant en buvard – je vous l'ai déjà dit – pour accueillir comme des taches d'encre les conseils qui finiront par dessiner en vous le personnage. Même si les indications vous paraissent parfois contradictoires, ce ne sera jamais pour vous blesser. Même si on vous fait recommencer vingt fois des morceaux de répliques, ce sera toujours pour vous aider. Peu à peu, on trouve et on fixe. Mais c'est une recherche exigeante qu'il ne faut jamais prendre comme autant de reproches. Le metteur en scène cherche, lui aussi. Car il sait, ou il doit savoir, que d'un mot il peut bloquer un acteur ou le faire s'épanouir. Lui donner le sentiment exaltant qu'il a trouvé tout seul. Alors.... Jamais de découragement. Compris?

– Compris, répondent toujours en chœur Isabelle et Charles.

Launier sourit. Il a déjà vu opérer ainsi son Arthur lors de la réalisation d'un film qu'il avait produit une dizaine d'années auparavant. Le film s'appelait *Tonnerre*, et le roi Arthur dirigeait les acteurs sur le plateau comme un général sur un champ de bataille. Cela avait été sa première et dernière tentative malgré le succès. « Ça m'embête! Je préfère être devant une caméra que derrière! Devant, on ne s'occupe que de soi. Derrière, il faut s'occuper des autres. » La carrière du metteur en scène Pétram s'était arrêtée là.

– Tu ne sais pas assez ton texte, mon petit Charles. Ce n'est pas plus grave que cela! Tant qu'on ne sait pas un texte, on tâtonne! Les sentiments hésitent, comme la mémoire. Car ils s'expriment avec des mots, les sentiments. Comment peux-tu exprimer un sentiment si tu ne sais pas les mots? La mémoire, c'est comme l'intendance : il faut que ça suive...

La nuit est déjà tombée. Assis autour d'une table sur la terrasse des oliviers depuis plus de deux heures, Isabelle et Charles – Launier en est témoin – portent une attention passionnée aux conseils qu'ils reçoivent.

Launier, lui, se contente de respirer le parfum chaud et sucré du jasmin, l'odeur de résine qui monte avec la fraîcheur du soir. Dans le ciel splendidement sombre, il guette les étoiles qui parfois s'élancent, non comme des mondes morts qui s'écroulent, mais comme des flèches que se lanceraient les anges pour s'amuser entre eux... espérance ou promesse.

– Quand vous saurez le texte au rasoir, vous serez en état de répéter. La première opération consistera alors à le chuchoter. A le murmurer, sans forcer. Comme si vous cherchiez tranquillement la place du frein à main ou de la boîte à gants, voiture à l'arrêt ! Vous trouverez ainsi, par l'intimité du ton, l'âme du personnage. C'est clair ?

– Très clair.

En manière d'exemple, le roi Arthur se met à murmurer tout bas la réplique d'entrée du mendiant d'Électre :

– *« Il y a des époques où tous les cent pas vous trouvez un hérisson mort. Ils traversent les routes la nuit, par dizaines, hérissons et hérissonnes qu'ils sont, et ils se font écraser... »*

Charles, qui la veille a tenté et cette fois réussi à gagner la chambre d'Isabelle en traversant les couloirs qui les séparaient, reste perplexe. Son père a-t-il choisi cet extrait au hasard ou bien faut-il y voir une allusion quelconque ? « M'aurait-il surpris au retour ? » Toujours murmurant, Arthur Pétram poursuit :

– *« Vous me direz qu'ils sont idiots, qu'ils pouvaient trouver leur mâle ou leur femelle de ce côté-ci de l'acco-*

tement. Je n'y peux rien : l'amour pour les hérissons consiste d'abord à franchir une route... »

– Tu vois mon petit Charles, explique Arthur Pétram à son fils, le fait de murmurer crée un mystère... une anxiété.

– C'est vrai, approuve Isabelle ! C'est formidable...

– Oui... ça... c'est... renchérit Charles la glotte un peu tremblante, tel le hérisson traversant sa route...

Georges Launier se contente de sourire. Cette fois, ce n'est plus un sourire intérieur. Launier *sait*. Il a surpris des regards, des gestes et le matin même un baiser précis que, trop absorbés, ni Charles ni Isabelle n'ont interrompu à son approche.

– La difficulté, reprend Arthur Pétram, c'est que, après avoir trouvé par ce ton feutré l'âme du personnage, il vous faudra peu à peu le forcer, ce ton ! Jusqu'à vous entendre même parler faux. Il faudra oser cela. Si vous avez pendant des jours et des jours bien éprouvé en vous l'émotion, la volonté de votre personnage, c'est sans danger. Il vous suivra dans cette montée. Tout comme l'intendance suit les combattants, sur un champ de bataille. Il vous suffit de penser que le premier spectateur se trouve à quinze ou vingt mètres de vous et vous élargirez tout naturellement votre diction, votre expression s'en enrichira. Elle sera haute *et* juste. A condition que vous vous soyez obligé à parler bas, *d'abord*, pour la trouver. Sinon vous parlerez haut et *faux*. Vu ?

– Vu ! répondent encore en chœur Charles et Isabelle.

– Le drame de nos jours au théâtre, c'est que beaucoup d'acteurs parlent court, petit et bas. C'est possible au cinéma, ce naturel-là, c'est même requis. Au théâtre, c'est proscrit. Ça n'a plus de santé ! Vu ?

– Oui. Tout à fait...

– Alors, allons-y ! Reprenez la scène d'Électre et d'Oreste. Pensez bien à chuchoter.

Après quelques tentatives où Charles donne à Isabelle la réplique d'Oreste, Arthur Pétram les arrête.

– Mes petits enfants, mes petits enfants ! Giraudoux, c'est la France ! Celle d'un certain langage. Il faut d'abord le dire avant de le jouer ! Comme Racine, Marivaux ou La Fontaine. Ne chantez pas, je vous en supplie ! Dites-le. Sans chercher à nuancer ni à trop détailler. La ligne droite ! Le message de Giraudoux, ce n'est pas du volapük. Il faut le respecter. Comme on respecte la France. Ne soyez pas plus intelligents que l'auteur !

– Papa, tu parles comme de Gaulle.

– Charles ! Ce n'est pas parce que tu t'appelles Charles qu'il faut te foutre de moi !

– Mais, papa, je ne me fous pas de toi... De Gaulle, c'est...

– Moi je suis né en Roumanie, mon petit. J'ai appris à respecter la France à travers sa langue. C'est un effort que je me suis payé. Alors faites-en autant.

Tandis que Launier a lâché ses étoiles et a bien du mal à réprimer un fou rire, Arthur Pétram continue :

– Isabelle, il faut beaucoup fréquenter un personnage avant de le connaître. C'est pour cela que nous répétons. N'essayez pas de le jouer maintenant. C'est trop tôt. Vous n'avez éprouvé que le texte pour l'instant. Un jour, Électre va être votre amie, mais...

– Elle l'est déjà !

– Non. Vous êtes trop tendre, Isabelle. C'est peut-être une amoureuse, mais d'un genre spécial...

Launier observe que l'œil d'Arthur Pétram s'est fait plus scrutateur. Comme s'il voulait percer en elle quelque secret nouveau. Isabelle n'a pas bronché. Charles s'est un peu raclé la gorge. Mais c'est le hasard, semble-t-il, qui l'y a contraint.

– C'est une dévastatrice, Électre ! Une redresseuse de torts intraitable. Ses mots clés à elle sont Haine, Vengeance, Orgueil. Sa seule excuse, c'est que le des-



tin, la fatalité seule la poussent à cette certitude de n'être que haine. De nos jours, on la psychanalyserait ! Et on découvrirait qu'entre la haine qu'elle voue à son beau-père Égisthe et à sa mère, elle porte à son père un amour singulier – *« J'aime tout ce qui, dans ma naissance, revient à mon père »*. Le même qu'elle porte à son frère : *« Prends de moi ta vie, Oreste, et non de ta mère ! »*, *« je fais la bouche de mon frère [...] et je la cloue toute palpitante sur son visage »*. Vous vous rendez compte ? Cela représente des mois et des mois de divan chez un psy !

Le visage d'Isabelle exprime à la fois l'intérêt et le désarroi que cette analyse ravageuse provoque. Tandis que Charles murmure : *« Eh bien ! »*, geste de la main à l'appui.

– Les jeunes filles, continue le roi Arthur, si attirantes par leur grâce, leur fraîcheur, leur malice aussi, sont des personnages très utilisés au théâtre et au cinéma. Celle-ci est spéciale ! Tout en elle est violence, certitude d'avoir raison, soif d'absolu. Disons que c'est une fille à histoires, vous comprenez ?

Cette fois, c'est Launier qui regarde Arthur Pétram avec stupeur, tant il lui donne l'impression soudaine d'un aveu. Isabelle est restée de marbre tandis que le roi Arthur continue sa démonstration. *« Après tout, ce sont des acteurs, pense Launier, excessifs en tout ! »*

– Écoutez ce que dit d'elle le mendiant à la fin du premier acte : *« [...] la jeune fille est la ménagère de la vérité, elle doit y aller jusqu'à ce que le monde pète et craque dans les fondements des fondements [...] dussent mille innocents mourir la mort des innocents pour laisser le coupable arriver à sa vie de coupable ! »*

– Alors Électre est un monstre, murmure Isabelle.

– Elle est Électre, répond Arthur Pétram. Inhumaine ! Elle a pris la place des dieux pour juger. *« Elle est la vérité sans résidu »*, dit encore d'elle le



mendiant. Et, dans son monologue, le jardinier parle de « *haine pure* » en ajoutant « *C'est toujours de la pureté* ».

Il la regarde. Il lui sourit. Ils sont ensemble. Unis par leur talent commun.

– Les monstres sont de très beaux rôles, Isabelle.

Et il ajoute pour elle seule :

– Il ne faut jamais trahir l'enfance. La vôtre l'a été. Celle d'Électre aussi. C'est sans doute là tout le secret de la haine... Voilà, ma conférence est finie.

Spontanément, Isabelle s'approche de lui et l'embrasse sur les deux joues. Sans chercher à dissimuler son émotion. Ni Charles ni Launier ne s'en étonnent. Arthur Pétram, lui, constate que c'est la première fois qu'Isabelle l'embrasse comme cela...

La répétition est terminée. On peut aller dîner. Tout le monde est heureux.

Telles sont la plupart des soirées qu'ils passent tous les quatre sur l'île, dans la maison des pêcheurs où répéter devient vite un jeu. Trois belles terrasses grimpent sur la colline. Selon l'heure, ou le vent, on travaille sur la plus haute : celle des oliviers. Ou sur celle du bas que la mer vient lécher distraitement.

Le jour est réservé à la lecture, parfois aux promenades, mais surtout à la mer. « L'eau est si pure, si propre qu'on la boirait volontiers », dit souvent Arthur Pétram. Il est encore capable de nager jusqu'à un petit îlot en face de la maison : « Il est à onze cents mètres, qui m'aime me suive ! » La plupart du temps, matin et soir, il y va seul. Parfois accompagné de Launier qui renonce après quatre ou cinq minutes – « Ce n'est pas si mal, car il faut revenir ! » Charles et Isabelle l'ont suivi aussi, au début. Si Isabelle accomplit plus ou moins aisément le parcours, pas

moins de deux jours ont été nécessaires à Charles pour s'en remettre, la première fois. Mais l'exploit n'a pas été inutile. Il a repéré sur l'îlot un endroit à l'écart, à l'abri des regards sous les tamaris sauvages. Avec le petit bateau amarré à l'extrémité de la maison des pêcheurs, le lieu est facilement accessible. C'est là qu'il y retrouve, splendide et bronzée, une Isabelle plus tentante et plus désirable que jamais. L'ombre, le soleil servent de cadre à leurs jeux, aussi souvent que possible, prouvant à l'envi qu'un nageur modeste peut se révéler redoutable quand il est amoureux.

Aucun événement extérieur ne vient troubler cette belle harmonie. Chacun la vit à sa manière, à son goût, n'ayant pour seul souci que le plaisir de l'heure et celui du travail.

C'est ce rivage aux rochers plats et lisses dont ni Charles ni Isabelle, trop occupés à s'aimer, n'ont suffisamment étudié le détail qui sera cause de tout.



## Chapitre 18

Ce jour-là, la mer ressemblait à un lac tranquille. Elle était aussi jeune qu'Arthur Pétram dans l'eau. Aussi jeune qu'Isabelle sur l'île : pas une ride à sa surface. Elle et lui nageaient ensemble d'un même mouvement souple et régulier les onze cents mètres qui les séparaient de l'îlot. C'était merveille de voir ainsi pareil accord. C'était aussi beau qu'un pas de deux bien réglé sur une scène d'opéra.

Homme des petits malheurs, Charles une fois encore en était la victime. Voulant se rendre utile le matin au petit déjeuner et apporter à Isabelle le miel qu'elle désirait, il avait réussi malencontreusement à glisser sur la troisième marche de la terrasse des oliviers ! Il s'y était au passage éraflé la jambe gauche. Rien de bien grave. Mais il n'était pas nécessaire de tremper cette plaie dans la mer. Après avoir reçu les soins d'Isabelle, petit baiser rapide et badigeonnage au Mercurochrome dans la salle de bains, il les avait laissés partir tous les deux, sourire triste en guise d'adieu.

– De toute façon vous nagez trop vite pour moi. Je ne peux pas vous suivre...

En vingt jours de pratique, Isabelle avait fait de grands progrès en natation. « J'ai retrouvé l'enthousiasme de mes douze ans ! – Il était temps », lui avait rétorqué Arthur Pétram.

Elle admirait son crawl et le lui avait dit : « Vrai-

ment vous êtes formidable... » Elle s'était arrêtée juste avant de prononcer le mot de trop...

– Oui ! Dans l'eau je ne fais pas mon âge, avait-il répondu.

Ils en avaient ri tous les deux.

Plaf ! Plaf ! Plaf ! Plaf ! Plaf ! Tel un métronome marquant la mesure, leurs jambes battaient l'eau avec la même tranquillité. De leurs bras ils s'ouvraient un chemin en suivant la cadence au rythme de leur souffle.

Isabelle s'était jetée sur le sable en arrivant. « Je suis morte. » Lui, avait continué à flotter sur le dos. Peut-être pour se détendre mais bien plutôt – Arthur Pétram était ainsi fait – pour rester dans cette eau où « il ne faisait pas son âge ». Complexe ou pudeur, il ne se décida à s'allonger près d'elle que quand il fut bien sûr qu'Isabelle ne le remarquerait pas trop. Coquetterie bien inutile : il était « encore » parfaitement montrable pour cet âge qu'Isabelle avait eu le tact de ne pas lui préciser tout à l'heure. D'ailleurs, elle avait d'autres motifs d'intérêt ou de distraction. Le matin même, elle avait reçu un télégramme, signé Martha Andras : « *Accord pour cent représentations Électre Paris. Stop. Film Beaussé en vue. Stop. Mars ou avril prochain. Stop. Rôle superbe. Stop. Love. Martha.* »

– Beaussé, c'est l'homme qui monte, lui avait dit Launier.

– Ce serait formidable pour vous, avait confirmé Arthur Pétram.

Il fallait partir six semaines en Guadeloupe. Charles en avait tout de suite éprouvé le vide. Mais le mois de mars ou d'avril était encore loin. Et il est vrai que ce film était une grande chance pour Isabelle.

Étendue au soleil, Isabelle rêvait de tapis rouge se déroulant sous ses pas légers, d'un Hollywood à l'accueil paradisiaque et d'Oscar futur...



A ses côtés, pas trop près par prudence ou timidité, Arthur Pétram vivait bien d'autres songes...

C'était la première fois depuis longtemps qu'il se retrouvait seul avec elle. La première fois qu'il avait le bonheur de pouvoir contempler sans témoin, et de profil, ce corps parfait. « Bon Dieu, qu'elle est bien foutue ! » Quelques gouttes d'eau attardées en perles sur son ventre avaient ainsi provoqué cette truculente réflexion, seul moyen d'atténuer le trouble. Il se sentait une envie irrésistible de le toucher, ce corps, de l'effleurer, cette peau qu'il devinait divine. Le crâne en tempête, il avait depuis quelques instants fait disparaître en esprit les petits morceaux de tissu bêtes qui dissimulaient – oh ! bien peu ! – ces trois parts d'elle-même qui se soulevaient comme un appel lancinant et renouvelé à l'extase ! Superbes rigidités rondes que ses mains parcouraient – toujours en esprit – du sommet à la base. Dieu ! qu'elles étaient libidineuses, les pensées du roi Arthur ! Il n'y avait pas que dans l'eau qu'il ne paraissait pas son âge. Sur ce rivage heureux, son vieux cœur battait beaucoup trop fort pour rester sage. Un délicieux tumulte l'envahissait dont les évidences n'étaient pas toutes invisibles. « Oh ! la voir, la voir, la voir ! Non ! Pas l'avoir ! Encore que... Non ! La regarder. Simple-ment. Et puis, ma foi... peut-être... après... »

Des yeux il épousait le mouvement paisible de son ventre tout comme il avait épousé tout à l'heure le rythme de sa nage. L'eau ne risquait plus maintenant de refroidir ses élans. Ses bras n'éprouvaient nullement le besoin de prendre appui sur la mer. Ses mains n'avaient nulle envie de se fermer et de fendre l'écume pour mieux avancer. Elles s'impatienzaient, de demeurer inertes. Tandis qu'une voix venue d'ailleurs, sans doute des plus salaces profondeurs, lui susurrait : « Vas-y ! Passe tes doigts sous ces morceaux d'étoffe ! Frôle la soie de cette peau divine !

Tire la chevillette de ce triste cordon... et la blondinette cherra ! »

Arthur Pétram eût volontiers donné une fortune, ou un an de succès, pour que par une diablerie quelconque ces trois petits triangles d'étoffe se volatilisent et qu'ainsi apparaisse une Isabelle aussi nue qu'au jour de sa naissance, avec néanmoins ces quelques détails supplémentaires que les plus beaux bébés ne possèdent pas encore. « Qu'est-ce que tu risques ? lui chuchotait la voix. Dis-lui : si vous voulez enlever le dessus, Isabelle... ne vous gênez pas pour moi ! »

Hasard ? Volonté de l'Olympe ? Isabelle ouvrit les yeux. Arthur Pétram n'osa pas détacher son regard du sien. Cela aurait eu l'air plus hypocrite encore. Isabelle accueillit d'un sourire cette contemplation lascive qui ne la choquait pas. Trois générations les séparaient. Alors...

Pourtant, la pensée d'Arthur Pétram n'avait jamais été aussi jeune. Il se demanda d'ailleurs à cette seconde-là – oui, précisément à cette seconde-là – ce qui pouvait bien se passer dans cette petite tête. Car ce fut à cette seconde précise qu'Isabelle – perversité ou innocence ? allez savoir avec les jeunes filles ! même si elles ne le sont plus ! – oui, ce fut à cette seconde-là qu'en le quittant des yeux Isabelle se retourna sur le ventre et fit riper d'un doigt preste et habile son soutien-gorge sur la pierre, sans qu'Arthur Pétram ait pu en emporter la moindre image. « Raté ! »

– On est bien, hein ? dit-elle.

– Oh ! la la la la ! Oui, alors, répondit-il. Très bien ! Et il avala sa salive.

Il aurait préféré qu'elle lui dise : « Je peux ? » en accomplissant le même geste et en restant sur le dos ! Mais les dieux ne l'avaient pas permis. Ou les déesses.

Souffle court, mâchoires quelque peu crispées, il se contenta de rester dans l'imaginaire avec ce beau bébé et ses détails supplémentaires : petite pointe sombre sur cercle rose, ou inversement. Il s'allongea lui aussi sur le ventre – c'était à l'évidence moins érotique –, visage à l'opposé de celui d'Isabelle pour ne pas avoir l'air d'un vieux satyre.

Après tout, ayant à peine entrevu cette fameuse part d'elle-même, ne valait-il pas mieux se réfugier dans le rêve ? C'est ce qu'il fit dans les minutes qui suivirent. Il n'en trouva nul apaisement. Le feu se développait avec plus de malice encore. Il finit par en rire intérieurement. Mais cependant...

– Il faudrait peut-être qu'on rentre, dit-il.

– Si vous voulez, répondit-elle.

Il se leva et plongea d'un coup dans l'eau pour apaiser le feu. Mais pourquoi se retourna-t-il alors sur le dos ? Pour obéir au diable ? Pour l'inviter à le rejoindre ? Elle s'était levée elle aussi. Elle était la Beauté...

– Oh ! pardon, dit-elle. Excusez-moi...

Elle n'avait pas encore ajusté ses petits morceaux d'étoffe... « Nom de Zeus ! » Il la découvrait tel Priam découvrant Vénus. Du moins on peut l'imaginer. Aussi ferme et encore plus tentante debout, s'il était possible, qu'allongée sur le sable. Sans le savoir, sans le vouloir – du moins on pouvait aussi le penser –, elle avait obéi au vœu invouable et secret du roi Arthur. Ébloui, il avait presque envie de la remercier. Peut-être même se fût-il agenouillé s'il n'avait été dans l'eau.

– C'est un joli endroit, dit-elle d'un ton tout à fait naturel en le rejoignant, soutien-gorge, hélas, remis en place. Non ?

– Très ! répondit-il, les dents un peu serrées.

Et la fraîcheur de l'eau n'y était pour rien.

– On y va ? interrogea-t-elle, comme si elle se demandait ce qu'il attendait.

– Euh... oui ! On y va...

Les bras fendirent l'eau calme, les jambes battirent la mesure régulière de l'aller, les mains reprirent leurs appuis naturels. C'est en riant de lui, de son émotion, de son attendrissement éternel sur « la jeune fille » qu'Arthur Pétram nagea ses premiers cent mètres. Si quelque sirène avait pu se lover dans son crâne, elle aurait distinctement entendu, rythmé par sa respiration : « Que... je... suis... con ! Que... je... suis... con... Que... »

Ce qui était tout à fait injuste.

Autre injustice : quarante-huit heures plus tard, Launier dit au roi Arthur :

– Méfie-toi ! Tu es trop dur avec elle !

– Moi ?

– Oui ! Toi ! Rappelle-toi ce que tu disais récemment : « D'un mot on peut ligoter un acteur, d'un mot on peut lui permettre de s'épanouir... »

– Eh bien ?

– Eh bien... je l'ai vue pleurer ce matin. Et je crois que...

– Et alors ?

– Et alors je crois, dis-je, que tu es en train de la bloquer ! Ce n'est pas souhaitable, Arthur !

– Georges, je t'aime beaucoup, tu le sais. Mais, sur ce plan-là, je te prierai de me foutre la paix. Je connais mon métier. Si elle pleure, c'est sur elle-même. Si elle me hait, tant mieux ! Cela aidera à l'accouchement. Le reste je m'en fous. Elle est molle. Ou alors elle est crispée. Dans les deux cas, elle est à côté de la plaque...

Surpris par ce déferlement soudain, Launier laisse courir les arguments du roi Arthur sur « le métier, la mollesse d'Isabelle, les difficultés d'un moment où le



théâtre est en crise, où la perfection seule émeut et touche, où la concurrence joue ». A cause de « la télévision, les vacances, les places trop chères et la difficulté d'en avoir, le week-end facile ou la semaine au Kenya, le Club Méd, le safari-photo, les croisières, l'indifférence ». L'indifférence surtout ! « Les gens s'en foutent, du théâtre. Les médias aussi », bref ! Si dix fois Launier a eu envie de lui dire « Mais qu'est-ce que tu as ? », il sait que c'est parfaitement inutile : ce déferlement a une cause précise. Launier n'est pas loin de la connaître. Il laisse donc son Arthur engueuler tranquillement l'univers entier, pour finalement, avec beaucoup de tendresse, lui dire :

– Qu'est-ce qui ne va pas, Arthur ?

Interloqué, stoppé dans son élan, le roi lève les yeux sur lui. Il s'assied enfin dans un fauteuil d'osier qui lui tendait les bras sur la terrasse des oliviers agités par la brise. Il pousse un profond soupir...

– Ça doit être ce cochon de meltem depuis hier. Je ne supporte pas ce vent. Ça me rend nerveux. En nageant on prend les vagues en pleine figure. Et puis... je crains que Charles, dans son jardinier, ne soit pas à la hauteur. Entre lire le rôle chez moi et le répéter ici, il y a un monde.

Launier laisse encore sagement passer les craintes sur Charles, la natation difficile et le meltem du mois d'août, toutes les raisons « de ne pas aller » qu'Arthur Pétram a accumulées en lui. Au détour d'une phrase, il lui pose la seule question qu'il a envie de lui poser :

– Et Isabelle ?

– Quoi... Isabelle ? Je t'ai dit qu'elle était molle.

Launier s'assied à son tour. Il ne veut plus le laisser s'échapper.

– Arthur ! Pas à moi...

– Quoi, « Pas à moi » ?

– Tu la trouves molle, j'ai compris. Mais ce n'est pas à cause de la mollesse d'Isabelle que tu me réponds à côté.



Long silence. Allié de ceux qui ne veulent pas se trahir, ni rien abîmer, ni rien compromettre, il s'installe entre eux pour un moment. Tout y est dit. Launier n'a pas besoin d'interroger. Le roi Arthur n'a pas besoin de parler. Pourtant, il finit par lâcher :

– C'est idiot... hein ?

– Oui. Un peu, répond Launier très gentiment. Un peu...

Dans le temps qui suit, Launier sent qu'il doit faire quelque chose. Poser un pansement sur ce vieux cœur tout neuf et qui souffre comme l'écrit Bernstein dans... il n'arrive pas à se rappeler le titre de la pièce... *La Soif* peut-être ?

Il se lève. Dédramatiser. Oui ! C'est cela. C'est la première urgence, le meilleur remède. Il se penche en riant vers son roi :

– Je t'adore, toi, tu sais !

– Tu m'adores !

– Mais oui ! C'est merveilleux, Arthur. C'est idiot ! Mais c'est merveilleux. Tu es amoureux.

– Moi ?

– Mais oui ! Cela n'a jamais tué personne ! On l'est tous un peu d'elle, tu sais. Moi le premier.

– Ah, bon !

– Mais oui ! C'est normal. Ça te vaut déjà de vivre comme un môme de vingt ans ! C'est une cure... aussi efficace que la thalassothérapie ! A condition de ne pas en abuser...

Tandis qu'il s'efforce de choisir parmi diverses banalités éprouvées les mots de consolation bébêtes toujours utiles dans ces cas-là à défaut d'être suffisants, Launier se demande s'il doit lui parler de Charles. Un Charles aussi amoureux d'Isabelle que son père mais qui, lui, ne se pose aucune question à ce propos. Car Launier le sait maintenant, Charles le lui a confié, il est l'amant aimé d'Isabelle. C'est même la grande passion. Alors ? Parler ou se taire ?

Neutre en la matière, et par conséquent plus lucide, Launier redoute d'ailleurs que Charles ne soit un jour à ramasser en morceaux, lui aussi. « Mais ça, c'est une autre affaire ! » Il a compris Isabelle. Il sent qu'elle n'est pas plus faite pour une aventure avec le père qu'elle n'ait faite pour vivre longtemps avec le fils. Mais est-il nécessaire de gâcher les vacances de l'un et l'émerveillement de l'autre ? La sagesse lui dicte de laisser l'avenir se charger de cette délicate mise en place. Il préfère, pour l'heure, lui raconter Isabelle – « un être à part, tiré à très peu d'exemplaires ». Créée, sans même s'en rendre tout à fait compte encore, pour un monstre à mille têtes : le public !

– Elle est née pour être seule au milieu des autres. Sur une scène ou sur un écran.

Le roi Arthur le sait tout autant que lui.

– Tu ne peux pas comprendre... c'est difficile de se sentir encore jeune... mais de n'en avoir plus le visage, dit-il. Tu t'en fous, toi ! Tu es un célibataire endurci.

Launier le regarde avec stupeur. C'est la première fois qu'il entend Arthur Pétram lui parler ainsi.

– Je suis producteur, soupire-t-il comiquement. J'évite de m'attacher...

Arthur Pétram sourit aussi. Profitant de cet avantage fragile et sans doute provisoire, Launier sollicite un petit verre.

– Tu ne bois jamais, s'étonne Arthur Pétram. Et moi non plus.

– Non. Mais pour une fois, ça nous fera le plus grand bien !

C'est après quelques ouzos avalés avec pistaches, olives et petits morceaux de calamars grillés que, le sentant un peu plus allègre, Launier complète sa pensée.

– Tout ce que je te demande, c'est de ne pas me la casser. Même par souci professionnel.

– Elle est molle, Georges! Je te le jure. Je ne mélange jamais les sentiments et le métier. Tu le sais...

– On ne joue qu'en octobre. Ça aussi je le sais! Donne-lui le temps de digérer tes indications. Quand elle entre, on ne s'intéresse qu'à elle. Ça... tu le sais aussi bien que moi!

– Je te remercie! Et moi?

– Mais toi aussi, mon roi! Tu sais bien que tu restes mon acteur préféré.

Le cabot s'est réveillé. C'est bon signe. Leur tendresse réciproque a fait le reste. Pourtant, Launier hésite un peu avant de répondre quand Arthur Pétram l'interroge, alors que la nuit est déjà tombée depuis plus d'une heure :

– Tiens! Au fait, on ne les a pas vus ce soir, ni Charles ni elle. Tu sais où ils sont?

– Euh... oui. Je crois qu'ils ont pris le bateau pour aller faire un tour en mer, cet après-midi. Après quoi, ils devaient dîner avec les Stratas au village...

– Ils te l'ont dit, à toi?

– Parce que je le leur ai demandé...

La réponse est inattaquable. Mais est-ce parce qu'il connaît une autre vérité... Launier, en vieil habitué des plateaux, se demande subitement s'il n'aura pas à résoudre dans les jours prochains des problèmes plus délicats que ceux que les acteurs lui posent généralement sur leur rivalité, quand Arthur Pétram en le regardant d'un air bizarre, murmure :

– Avec ce vent... ils ont dû déguster.

## Chapitre 19

– Tu es belle...

Isabelle sourit.

– Je t'aime...

Charles est en elle et son regard est clair.

Sur cette pierre chaude qui les accueille, ce n'est pas un chant ordinaire qu'il lui fredonne. Elle le voit. Elle a connu de lui, avec lui, toutes les grâces et bien des éclats de rire, bien des folies aussi. Mais il est grave en lui répétant ces mots usés, expression pure de l'amour qu'il lui porte, phrases éternelles employées par tous les amoureux du monde.

– Je t'aime... tu comprends ?

A peine ses lèvres à elle ont-elles dessiné un oui imperceptible qu'elle se tend comme on s'étire pour assouplir son corps. Elle s'ouvre à lui encore et encore, tandis qu'il la presse sur ce rivage que la mer caresse à l'abri du regard des autres. Dans l'ombre et le soleil mêlés ils se prennent avec une soudaineté avide. Ils se déchaînent. Ils réinventent ensemble les gestes du premier couple en hurlant leur désir commun que Charles dans sa tête appelle déjà bonheur et qu'Isabelle, elle, ne cherche pas à définir. Elle n'a d'autre goût que de se sentir envahie, dominée par lui et de monter, monter vers son corps avec une ardeur folle. Il est si présent en elle, si uni à elle que leurs cris, appels, sanglots, souffles et délivrance se métamorphosent en un rire sans mesure, d'une exul-

tation singulière et qui, pour ne rien devoir au « *Joie, Joie, Joie, pleurs de joie* » pascalien, n'en est pas moins splendide à entendre même si personne ne le peut, tant il marque d'accord et de communion.

Peu à peu Charles meurt en elle et l'abandonne. Il s'allonge sur le rocher plat pour revenir à la vie. Nue, Isabelle s'élance vers la mer. Elle a besoin de s'y rouler en tous sens, de s'enfouir dans sa fraîcheur, en rejoignant les fonds qui scintillent, proches, sous le soleil comme autant de petits miroirs. Revenant à la surface, rejetant ses cheveux vers le ciel, elle disparaît pour reparaître, montant et descendant dans l'eau ainsi que les sirènes des manèges de l'enfance.

Décente dans sa nudité, elle fend la vague légère, la rend mousseuse sous le battement de ses jambes. Elle s'y dresse. Elle s'y glisse. Elle semble s'y sculpter, s'y caresser, longue et souple, moderne Aphrodite recrée par l'écume. Elle est l'image luxueuse du désir qu'elle inspire. C'est en jouant ce jeu qu'elle l'aperçoit ! C'est un choc horrible. Debout sur une sorte de petit promontoire que ni Charles ni elle ne connaissent, Arthur Pétram n'est qu'à cinquante mètres d'elle, à cent cinquante mètres d'eux ! « Mon Dieu ! Pourvu qu'il ne nous ait pas vus ! » Droit comme une statue, il n'esquisse aucun geste ne fait aucun signe. Elle, de son côté, en est incapable et se demande pourquoi. Elle ne peut pas lire sa stupeur, sa colère peut-être, mais elle la devine. Leurs regards se vrillent et se défient. Elle a cessé de nager tant elle est interdite. Elle se contente d'un mouvement mécanique pour se maintenir à la surface de l'eau. Le temps qui les éloigne lui paraît bien plus long que la distance qui les sépare. Et il se prolonge insupportablement. Elle va se hasarder à l'appeler... quand, tout à coup, il se détourne, plonge, et disparaît dans la mer. Charles, à l'évidence, n'a rien pu remarquer...

Elle gagne alors lentement le rocher sur lequel le



roi Arthur se trouvait il y a un instant comme pour lui apporter une explication ou solliciter un pardon – de quelle faute ? –, mais il est déjà très loin. Il revient à la surface, loin d'elle, et disparaît à nouveau pour reparaître aussitôt et aussitôt disparaître. Est-ce un jeu qu'il joue ? Ses bras moulinent rageusement, ses mains s'ouvrent et s'agitent bizarrement, comme pour accrocher quelque fil invisible. Il semble se battre avec l'eau comme s'il était attaqué ! Par quoi ? Ce n'est pas dans ses habitudes. Ce n'est pas un mouvement normal. Isabelle s'étonne. Pourquoi disparaît-il ainsi ? Après tout, il n'a peut-être rien vu, rien entendu. Peut-être même ne l'a-t-il pas reconnue ? Elle nage maintenant dans sa direction, se demandant s'il se baigne ou... Mais pourquoi ne vient-il pas vers elle... Elle prend peur tout à coup... Il ne reparaît pas ! Elle nage, elle nage vers le point où il était il y a un instant... Du moins elle le croit ! Pourquoi ne reparaît-il pas ? Elle nage plus vite maintenant ! Plus vite et plus vite encore vers ce point sur la mer où il a disparu et d'où il ne reparaît pas ! Elle s'angoisse, « Il y a peut-être des requins dans cette mer sereine », elle s'affole, elle s'essouffle, elle ne peut pourtant pas nager plus vite. Elle a même du mal... à... nager... Il a disparu... c'est certain... Il y a quelque chose... Mon Dieu... où est-il... Le vent se lève... les vagues sont plus fortes ! Pourquoi... ne remonte-t-il... pas... à la... surface ? Il faut... il faut... que je le... retrouve... que je le retrouve... retrouve... retrouve... L'eau envahit la bouche d'Isabelle. Elle aspire. Elle boit. Ses jambes s'alourdissent. Ses bras n'obéissent plus. Elle veut... elle doit... le retrouver ! C'était là... là... où il a... disparu...

C'est Isabelle maintenant qui se bat contre le vent, contre les vagues, contre la mer en colère qui la gifle, la fouette, la submerge. Elle a trop présumé de ses forces, Isabelle. Elle ne le retrouve pas. Elle lutte.

Mais il y a cette eau... trop d'eau ! Elle n'aspire plus rien. L'eau l'a envahie. La mer l'a prise insensiblement. Elle se noie, Isabelle. Elle s'alourdit, se paralyse, se pétrifie. La mer la condamne. La mer emprisonne sa beauté. La mer la punit, jalouse d'être aussi belle... plus belle même qu'elle ! La mer l'emporte... La mer l'enlève, la roule, l'emmène... La mer...

Isabelle sent un choc insupportable. C'est fini. Elle s'est évanouie... Isabelle... C'est fini... fini... fini.

Quand elle reprend conscience, un homme est penché sur elle. Un homme dont elle ne distingue pas encore les traits. Elle a froid. Elle a le sentiment d'avoir été battue. Le nez emprisonné entre deux doigts qui l'écrasent, elle sent que cet homme lui ouvre la bouche. Il l'embrasse, d'étrange façon. Il souffle doucement, puissamment, dans sa bouche, l'obligeant à accueillir ainsi l'air qui lui rend la vie. Elle sent que sa poitrine s'écrase et se soulève, tandis que l'homme s'est un instant redressé pour répondre à l'appel d'un autre homme...

C'est Arthur Pétram qui l'a sauvée des eaux. C'est Arthur Pétram qui a compris tout à coup qu'Isabelle se noyait. C'est Arthur Pétram qui l'a prise dans ses bras et l'a ramenée au rivage. C'est lui qui lui a fait rendre toute l'eau qu'elle a bue en lui écrasant la poitrine et les seins ! C'est lui qui sur sa bouche se penche et lui apporte son souffle. C'est lui qui maintenant se rassure et répond à un Charles affolé qui a réussi l'extraordinaire exploit de nager jusqu'à eux, mais qui serait arrivé bien trop tard si son père n'avait pas compris ce qui se passait.

– Ne t'inquiète pas ! Ça va, ça va... Elle revient...

C'est lui encore qui depuis de longues minutes est passé par toutes les angoisses et tous les désespoirs, tous les remords même, qui maintenant se redresse, heureux d'avoir pu sauver Isabelle d'une mort stupide !

C'est quand Charles la saisit dans ses bras qu'Arthur Pétram réalise l'amour qui les unit.

— Va doucement... va doucement...

Lui aussi a tenu ce corps nu et sans défaut, non pour l'étreindre, mais pour l'amener peu à peu vers le rivage et l'arracher à la mer. Il a pris lui aussi ce visage et cette bouche, non pour la couvrir de baisers comme Charles, mais pour qu'Isabelle vive. C'est ce sentiment de victoire et de domination, différent mais aussi fort peut-être que celui qui anime son fils quand il prenait Isabelle sur le rocher plat et chaud, qui bouleverse Arthur Pétram et le conforte tout à la fois.

— Ça va... ça va. Ne t'inquiète pas... Elle va mieux.

C'est quand Charles entend la voix de son père qu'il se rend compte à son tour qu'il tient Isabelle embrassée et nue dans ses bras.

C'est dans le long regard qu'ils échangent, son père et lui, le sourire un peu tendu, un peu triste de son père, qu'il réalise qu'à l'évidence il les a vus. Qu'à l'évidence il a tout compris. C'est quand son père lui donne une petite tape sur l'épaule en se relevant pour les laisser seuls qu'il sent aussi qu'en ces minutes intenses, tragiques, son père a tout pardonné, tout accepté. « Il ne dépend pas de nous que l'événement se déclenche... il dépend de nous d'y faire face », semblent-ils se dire l'un à l'autre.

D'un seul coup, Charles s'effondre et pleure. Il pleure sur le drame qui ne s'est pas produit. Il pleure sur le corps d'Isabelle que la mer aurait pu lui voler...

C'est la voix de son père encore qui le délivre.

— Tu ne crois qu'elle a reçu assez d'eau comme ça !

Charles ne bouge pourtant pas. Au contraire, ses sanglots redoublent.

— Prends-la dans tes bras et va l'étendre sur son lit ! Mais doucement, je t'en supplie. Ce sera plus utile.

Charles s'exécute. Arthur Pétram regarde s'éloigner

cette ondine terrestre dans les bras de ce chevalier en larmes, comme l'image d'une jeunesse fragile mais dont il envie cependant follement la fragilité...

Le soir on ne parle plus de rien. Le roi Arthur vient vers Isabelle pour lui souhaiter bonne nuit, Charles et Georges Launier à ses côtés.

– Il y a un sacré courant dans ce coin-là. Vous ne pouviez pas le savoir. Moi... j'avais des palmes. Dans la mer Égée, c'est parfois plus utile que la Légion d'honneur...

Ils se retirent tous les trois et s'embrassent, souriants, heureux et soulagés. Charles n'aura pas besoin cette nuit de marcher sur la pointe des pieds le long du couloir qui mène à la chambre d'Isabelle.

Dans les jours à venir il le fera pourtant. Mais très discrètement, et d'ailleurs un peu moins.

– Il nous a vus, tu crois ?

– Je ne sais pas, répondra Isabelle.

Elle sait pourtant.

– En tout cas, il a compris.

– Oui... ça, je crois qu'il a compris...

Isabelle ne croit pas. Elle en est sûre. Charles s'en montre soulagé.

Parfois, l'ombre du roi Arthur se glissera tout de même insidieusement entre eux quand ils se retrouveront. Elle ne tourmente pas Charles. Elle trouble davantage Isabelle. Sans qu'elle puisse en comprendre tout à fait la raison. Elle se fondera peu à peu dans le regard clair et pur de Charles. Mais, pour Isabelle, Arthur Pétram restera quelque temps cette statue dressée sur un promontoire, telle celle de la Justice du diable.

Ce que chacun ignorera toujours, Georges Launier tout autant que Charles et Isabelle, ce sont les



minutes singulières qu'a passées Arthur Pétram en entendant le chant d'amour et de folie qui sortait de deux poitrines sur ce rocher plat et chaud...

Il s'est d'abord demandé qui pouvaient bien être ces deux créatures qui faisaient ainsi l'amour à cet endroit perdu et ignoré. « Ils sont gonflés, ces deux-là ! » Il a cherché des yeux un bateau qui les y aurait amenés. Il a aperçu deux corps, bien trop occupés pour s'inquiéter de son approche. Quand, à quelques dizaines de mètres, il a reconnu Charles et Isabelle, il a eu l'impression de se vider d'un coup. Le sentiment que la mer était devenue un abîme, qu'elle ne le portait plus. Il n'avait d'ailleurs plus envie qu'elle le porte.

Horriblement blessé, gêné aussi de les avoir surpris peut-être, il est reparti le plus doucement possible, l'esprit agité de toutes les fureurs et de toutes les stupeurs. Alors qu'il atteignait le petit promontoire, il a entendu le bruit d'un corps plongeant dans l'eau. Il s'est installé sur ce rocher, pour voir, et il a attendu. Avait-il l'intention de se manifester ? Mais pour dire quoi ? Reprocher quoi ? « Vous avez abusé de ma confiance ! » C'était si naturel ! N'était-ce pas lui qui avait souhaité que Charles fût du voyage ? Ils étaient jeunes tous les deux, et si beaux. Mais pourquoi ne lui avaient-ils rien dit ? Ça, c'était insupportable ! Depuis quand faisaient-ils ainsi la bête à deux dos ! Pourquoi n'avait-il rien vu, lui ! Isabelle... Isabelle...

Une immense lassitude s'était emparée soudain de ce vieil enfant roi. Il savait bien pourquoi. Sans le savoir, sans le vouloir, Isabelle et Charles venaient de lui rappeler son âge, de le remettre à sa place. Arthur Pétram éprouvait le sentiment horrible, injuste et justifié, d'une trahison...

C'est alors qu'elle l'avait aperçu, dressé sur ce rocher où il n'était que dégoût, écœurement, fatigue



aussi. Fatigue surtout ! Qu'avaient-ils pu lire l'un et l'autre dans leurs regards à distance ? A l'évidence, ce qu'eux-mêmes ressentaient. En aucun cas ce que l'autre pensait. Isabelle avait lu un reproche. Le roi Arthur un défi.

Il s'était alors laissé glisser dans la mer sans savoir qu'Isabelle avait commencé à nager vers lui. Ses palmes lui permettaient d'aller très vite, de maîtriser le courant dans lequel il s'était retrouvé. Et aussi extraordinaire que cela puisse paraître, Arthur Pétram, le grand Pétram, le roi Arthur avait eu envie de s'anéantir et de disparaître. De boire cette mer, l'eau pure de cette mer. De rejoindre le fond de cette mer dont il s'amusait d'ailleurs à jouer sur le mot, « Notre mère, la mer. Je retrouve la mer et ma mère... » Le vieil enfant acteur, célèbre et aimé, avait commencé à lire les titres des journaux. La une et les couvertures de tous les hebdomadaires ou quotidiens de France et d'Europe ! Eh oui ! même d'Europe ! Vieux cabot blessé, pleurant dans cette masse immense des larmes qui ne se voyaient pas, il avait eu l'effroyable tentation de ne plus remonter à la surface.

« *Arthur Pétram se noie dans la mer Égée au cours de ses vacances avec son fils.* » Il avait eu envie de rester à jamais dans les flancs de cette mer sublime comme un dernier signe d'amour pour elle. Après tout, pourquoi ne pas rejoindre Laura ? Laura le courage... Laura la dignité. Discrète Laura qui avait su si bien mourir un jour...

« *Arthur Pétram rejoint sa dernière compagne d'origine grecque. Accident ou suicide ?* » Puisque cette Électre, ondine maudite, préférait le fils au père, pourquoi ne pas se retirer et gagner son royaume ! Sa place était avec les ondins, non pas avec cette ondine-là. Sa place était avec les fées dans l'île sainte d'Avalon, maintenant que cette fée l'avait trahi.

« *Isabelle Sérac a risqué sa vie pour tenter de le sauver.* » Tu parles ! Cette fée saurait sûrement répondre très bien à toutes les enquêtes, à toutes les interviews...

« Dieu ! qu'elle était belle sur ce rivage... il y a quelques jours... Elle avait retiré son soutien-gorge et... »

C'est alors que, le souffle lui manquant, Arthur Pétram avait donné le coup de ciseau nécessaire. Il avait repris le goût de vivre. D'un mouvement brutal de ses palmes dont le poids, il y a une seconde, lui donnait l'impression de l'emmener vers les fonds, il était remonté à l'air libre. Il avait retrouvé le ciel et, d'un coup... sa fureur ! Une fureur salubre. Elle s'était emparée de lui à nouveau en apercevant Isabelle. Cette Isabelle qu'il y a quelques jours il désirait tant voir nue. Cette Isabelle qu'il avait alors appelée avec une tendresse bourrue et truculente « sacrée petite salope ». Elle semblait maintenant le narguer et jouer avec l'eau ! Elle s'amusait sans comprendre tout ce qu'elle venait de remuer, de saccager en lui. Elle s'agitait, tressautait, se trémoussait sans se douter une seconde du chagrin ravageur et de la colère qu'elle provoquait. Écœuré, il s'était éloigné rapidement d'elle. A coups de palmes, il battait la mer avec rage, de toute son impuissance et de tout son dépit aussi. Le roi Arthur nageait à la vitesse d'un dauphin – « vieux dauphin ! » – pour rentrer chez lui et s'opposer au courant. C'était un jour de meltem et le vent s'était levé brutalement. « Bon Dieu ! Le courant ! » Il s'était alors retourné. Tout de suite il avait compris. Isabelle ne jouait pas. Isabelle ne se moquait pas de lui. Isabelle ne dansait pas avec la mer. Elle dansait avec la mort, Isabelle se noyait...

Il connaissait parfaitement le danger de cet endroit où, selon les vents, un courant se crée entre les côtes d'Ikaria et de Samos ! Des remous contre lesquels bien des imprudents avaient lutté en vain. Isabelle

s'était laissée surprendre ! Il n'avait pas mis beaucoup plus d'une minute à parcourir, malgré son âge, la centaine de mètres qui les séparait. Affolée, Isabelle se débattait contre la peur avec une violence inutile ! Elle lui avait griffé le visage et les bras sans le vouloir en s'agrippant à lui, déjà à demi inconsciente. Il avait été contraint de l'étourdir. Il avait tout à coup éprouvé le poids de ce corps splendide. Isabelle s'était abandonnée et tout de suite elle était devenue très lourde. Il avait pris peur lui aussi. Il payait maintenant les efforts qu'il avait accomplis pour la rejoindre. Il suffoquait. Il lui semblait que son cœur allait éclater dans sa poitrine. L'air lui manquait. Il avait besoin de reprendre souffle. Il avait mal. Une crispation bizarre, un malaise soudain qu'il sentait venir, l'angoissaient. « Je ne vais tout de même pas crever ici, bon Dieu ! » Réflexe étrange, il se mit à prier. Il ne se rappelait pas l'avoir fait. Il n'en avait jamais éprouvé le besoin depuis des décennies. Il s'en voulait presque de se sentir l'esprit envahi par des mots qu'il n'avait plus prononcés depuis l'enfance. Il s'injuriait de cette lâcheté conventionnelle qui consiste à ne s'élever vers Dieu qu'« en cas de catastrophe ». Lui, qui il y a un instant allait vers la mort avec indifférence, n'acceptait plus maintenant qu'elle s'empare d'Isabelle et de lui. Finis les gros titres à la une :

*« Isabelle Sérac et Arthur Pétram se noient tragiquement dans la mer Égée ! Qu'étaient-ils l'un pour l'autre ? » « Le vieux lion est mort avec une sirène. » Et Charles ? Que dirait Charles ? La détresse de Charles... Arthur Pétram d'un seul coup retrouvait une ferveur angoissée. « Mon Dieu, donnez-moi la force de la ramener ! Ne permettez pas que se détruise cette beauté. Accordez-moi le pouvoir de lui redonner vie ! » C'était bête, il le sentait, mais les mots lui traversaient l'esprit sans même qu'il sache*

pourquoi. Tout à coup, l'image de Laura avait surgi. « Aide-moi, Laura ! Aide-la, je t'en supplie ! » Extraordinaire instant où un vieil homme se battait contre la mer et suppliait une morte de sortir cette vivante Isabelle du néant. Il avait lutté, lutté ! Contre son âge, contre lui-même, contre la mort. Peu à peu, il avait senti que les forces lui revenaient. Son souffle se faisait plus régulier. Isabelle devenait moins lourde. Il avait alors remercié Laura avec une ferveur presque mystique. Dans les dernières dizaines de mètres, sûr de sauver Isabelle, il s'était même permis de blaguer avec elle ! Il rendait grâce à une ombre protectrice de lui avoir accordé le bonheur de tenir dans ses bras ce corps et ces rondeurs si fermes, de toucher cette peau si douce. Il nageait sur le dos en pensant qu'Isabelle était à lui, à lui seul, qu'elle lui appartenait ! C'était sa revanche sur Charles et sur le temps. Sa victoire sur Isabelle et la jeunesse...

Ayant enfin regagné la rive, il avait su accomplir les gestes nécessaires. Il lui avait redonné naissance. Il n'avait pas douté une seconde d'y parvenir, tant sa volonté était farouche et sa confiance totale. Il avait d'abord réussi à lui faire rendre toute l'eau qu'elle avait bue. Et il n'est pas du tout certain que le bouche-à-bouche qu'il avait longuement pratiqué sur elle, pour mieux la sauver, était aussi indispensable qu'il avait bien voulu s'en persuader. Mais, tout au bonheur de la sentir revivre, il s'était même offert le luxe de penser que « toute peine mérite salaire ! », tant il avait le sentiment heureux d'avoir rendu au monde une beauté qui avait bien failli le quitter.

Tout en poursuivant sa tâche salvatrice, les idées les plus singulières lui venaient à l'esprit. Comme celle de croire, par exemple, que ce sauvetage était le cadeau ultime de Laura. Sa connivence avec l'au-delà. « Laura et son sens grec de l'hospitalité ! Isabelle deux fois bienvenue en Grèce, par l'air et par les eaux ! »

Tout à fait convaincu à présent de l'inutilité de l'exercice, il continuait à insuffler sa vie dans celle d'Isabelle... Et c'est avec un calme surprenant qu'il répondit à l'appel de Charles « Ça va... ça va... », comme si, au fond, rien ne s'était passé.

L'événement indépendant de lui et de sa volonté auquel il venait de faire face semblait bien avoir été pour le roi Arthur une récompense inespérée...



## Chapitre 20

– Vous! Je vous aime.

– Ah!

Il est sept heures. Arthur Pétram est arrivé au théâtre depuis une demi-heure déjà. Il a aussitôt revêtu son antique peignoir de bain, à larges rayures rouges et bleues, qui a connu bien des campagnes. Avant de commencer à se maquiller, il bavarde dans sa loge, face au miroir, avec Georges Launier assis, lui, sur un vieux fauteuil au cuir fauve fatigué. Isabelle vient de faire son apparition rituelle. Dans le miroir il la regarde avec attendrissement.

– Pourquoi me dis-tu cela?

– Comme cela... d'instinct. Je ne sais pas.

Elle se met à rire. De ce rire léger qui a gardé toutes les marques de cette enfance retrouvée, presque réinventée, par le miracle d'une existence nouvelle et des rencontres qu'elle y a faites.

– Comment, « je ne sais pas »!

Depuis le début des répétitions, il la tutoie. Ce qui n'est nullement la marque d'un rapprochement quelconque, mais bien la preuve d'une tendresse d'exception « grand-fraternelle », telle qu'il aime à la définir – il préfère cela à paternel. Le mot paternel à propos d'Isabelle l'agace! « Le choix est d'ailleurs restreint », a-t-il dit à Launier en lui parlant récemment de ses sentiments.

Isabelle se fait soudain presque sérieuse.

– Si ! Je sais, dit-elle. Vous avez une belle âme... J'aime votre âme. Alors, je vous aime, voilà. C'est tout.

Elle adresse un petit clin d'œil étrange et complice à Launier :

– Lui, je l'aime parce qu'il est producteur ! Et qu'il a des pouvoirs.

Grand rire sonore – le bonheur d'Isabelle est aujourd'hui très bruyant ! –, elle l'embrasse à son tour sur le front. Et avant de disparaître par la porte restée ouverte de la loge, en s'y glissant tel un rayon de soleil à travers les nuages, elle lance au roi Arthur :

– Et puis... vous m'avez sauvé la vie ! C'est tout de même une bonne raison !

Aussi attendris l'un que l'autre, Georges Launier et Arthur Pétram restent un instant les yeux fixés sur cette porte bête, sourire béat et admiration conjugués.

– C'est pas beau, ça !

– Très ! répond Launier.

Ce soir, à vingt heures trente, Isabelle Sérac et Arthur Pétram vont jouer *Électre* comme d'habitude, pour la quatre-vingt-dix-neuvième fois. Pourtant rien ne sera plus désormais « comme d'habitude ». Isabelle s'en va. Elle est attendue en Guadeloupe où le film est commencé depuis une semaine déjà. Tout le monde est triste. Du plus petit rôle jusqu'au roi Arthur, jusqu'à Launier et Charles. Demain, c'est la centième. On ne la fêtera pas. Isabelle s'en va...

Pourtant *Électre* est un triomphe rare. Dès les premiers soirs, tout le monde l'a compris. Comme on comprend d'ailleurs aussi vite que « ça » ne marchera pas ! Toutes les représentations affichaient complet deux semaines avant qu'elles ne débutent. Arthur Pétram et Isabelle Sérac y sont remarquables. Ceux qui les entourent ne le sont pas moins... à l'exception

de Charles ! La présentation de Michel Dimont a été unanimement saluée par la presse. Mais Isabelle s'en va... Un contrat est un contrat. Aucune prolongation n'est possible.

Partagé entre le chagrin et la colère, la troupe d'*Électre* s'est scindée en deux : les désespérés et les râleurs. Ceux qui sont navrés de voir le spectacle s'arrêter. Ceux qui gueulent et protestent pour la même raison. Intérieurement pour beaucoup. Extérieurement pour quelques-uns. Par eux, Isabelle est découpée en lanières. Georges Launier a sa part de reproches.

– Jamais il n'aurait dû accepter qu'elle ne joue que cent fois !

– Les producteurs foutent le théâtre en l'air, en signant des contrats pareils !

– Il n'y a qu'à la remplacer !

– Il n'y a qu'à le dire à Arthur ! Avec lui seul on pourrait continuer !

– Il faudrait des directeurs dans le théâtre privé ! Des vrais !

– Il faudrait qu'elle se rende bien compte qu'il n'y a que dans les cimetières qu'on est irremplaçable !

Isabelle s'en va...

Cette chance nouvelle n'autorise pas l'indulgence. Colère et chagrin se justifient par la crainte que la plupart entretiennent de ne plus retrouver d'engagement avant la saison suivante, à part quelques rares cachets à la télévision devenue pour beaucoup d'acteurs « la grande illusion ». Chacun se défoule donc au conditionnel à grands coups de « nyaka » et d' « ifodraïque », se résignant peu à peu à confier un avenir proche aux bons soins des deux déesses ASSE-DIC et « Ahenpéheux » dont les mamelles (peu) nourricières sont si souvent le seul refuge des comédiens en attente. Hélas ! On ne les a pas condamnés à devenir acteurs. Ils ne persuaderont jamais personne

qu'ils sont plus malheureux que d'autres. Eux au moins ont le bonheur de faire ce qu'ils aiment. C'est un paiement d'avance. Mais ne plus jouer devient la raison d'une double détresse. Elle s'augmente d'un bonheur perdu.

Ils ne peuvent évidemment pas savoir que Georges Launier s'efforce – et il s'affaire encore – de maintenir *Électre* à l'affiche et de ne pas gâcher les avantages de ce triomphe. Mais ce n'est pas facile. Les théâtres privés connaissent de tels problèmes. Comme une volonté secrète de les voir disparaître.

– Au nom de quel souci esthétique ? soupire Launier, alors qu'ils continuent, comme toutes les autres formes de théâtre d'ailleurs, à créer le meilleur et le pire, selon un usage ancien !

– En tout cas, Isabelle est sur son petit nuage, constate Arthur Pétram en désignant la porte par laquelle elle vient de s'éclipser.

– Après ce qu'il lui arrive ! Un triomphe dans *La Mémoire*, un triomphe dans *Électre*, un film avec un des plus grands metteurs en scène français, il y a de quoi...

Arthur Pétram, lui, a quitté le sien... Depuis ce rivage de Grèce où il a découvert Isabelle abandonnée dans les bras de Charles...

Après l'accident, l'ayant ramenée sur un autre rivage, il a pu mesurer dans le regard d'angoisse que son fils portait sur elle l'importance du lien qui les unissait. Peu à peu, il a retrouvé sa raison, son sourire intérieur. « Le moyen de faire autrement ? » Jouer avec elle, la voir tous les jours au théâtre a été une heureuse compensation. Ses succès, ses progrès, sont un peu les siens. C'est une autre victoire. Elle l'a mené sur les chemins d'une sagesse nécessaire où Pygmalion l'a précédé. Il est resté amoureux d'Isabelle. Mais de son seul talent et de sa réussite. Ce soir, il ne ressent que la traditionnelle nostalgie des

dernières, une certaine délivrance aussi, et le cafard énorme de son fils.

– Pauvre vieux ! Il est tellement triste de la voir partir...

Tout comme son père et comme Launier, Charles a compris qu'Isabelle ne s'envolait pas seulement vers la Guadeloupe. Elle s'envole vers son destin. Même s'il a bien l'intention de la rejoindre une fois ou deux, il sait à quel point le travail l'accaparera, là-bas. C'est le commencement de ces petites séparations qui parfois en annoncent de plus grandes. Celles que tous les acteurs, et tous les amants passionnés, connaissent ou redoutent. Qui concède à l'autre une part de sa vie ? Qui accepte les égoïsmes de l'autre ? Ses obligations aussi...

Charles aurait aimé qu'Isabelle souffrît davantage de le quitter. Mais comment le pourrait-elle, au point où il le souhaite en secret ? D'autant qu'il la trouve aujourd'hui d'une gaieté presque indécente.

Il se reproche ce sentiment étroit, un peu bas, un peu vil, mais bien plus fort que lui. Le bonheur si visible d'Isabelle lui fait mal.

– C'est une fille bien, poursuit Launier. Je ne crois pas que Charles soit pour elle une simple distraction.

– C'est possible, mais...

Si Arthur Pétram ne précise pas tout de suite sa pensée, c'est qu'il semble prendre le temps d'envisager l'avenir.

– Ce n'est pas le problème. Il y a un tel déséquilibre entre eux. Tôt ou tard, l'un ou l'autre en pâtira. Charles est un acteur consciencieux. C'est tout. Il n'a aucun instinct. Il ne fait qu'obéir à des indications.

– Tu ne crois pas que tu es un peu sévère ?

– Tu sais bien que non.

Petit sourire forcé au coin des lèvres, sachant très bien ce qu'ils se cachent l'un à l'autre, les deux hommes se regardent en silence. Puis papa Pétram finit par laisser tomber :



– Pour *Électre*, ça va. Il est le personnage. Il est beau et il plaît au public ! Alors...

– Eh bien... ça n'est déjà pas si mal.

– Oui. Quand le rôle est court !

– C'est le cas du jardinier.

– Je ne te le fais pas dire.

Arguments sans réplique auxquels Launier répond simplement :

– Tu vas lui en parler ?

– Je ne sais pas... J'attends un peu.

– Oh oui ! S'il te plaît, attends encore un peu.

– Pourquoi me dis-tu cela avec cet air-là ?

– L'air de quoi ?

– Je ne sais pas ! Je te le demande justement.

– Mais je n'ai aucun air, je t'assure !

Launier se lève brusquement et se dirige vers le minibar, au fond de la loge. Arthur Pétram n'a pas pu apercevoir son sourire.

– Tu veux boire ton Vittel-Hépar ? Pour ton magnésium et ta mémoire ?

– Si tu veux...

Toujours rigolant, Launier verse l'eau minérale dans un grand verre et le lui tend. Petite parenthèse qui éloigne un instant les soupçons d'Arthur Pétram pour les ramener sur Charles Radoux, le fils du roi.

– Ce n'est pas un acteur. C'est un spectateur. Charles est « né » spectateur ! Il le dit lui-même d'ailleurs...

– Il en faut, coco, il en faut... glisse finement Georges Launier, l'œil brillant.

– Certes ! Mais je me demande s'il a d'autres goûts, d'autres ambitions que de fonder un foyer, une famille. Peut-être parce qu'il n'en a pas eu. Charles est conjugal. Il est né spectateur et conjugal. Alors, Isabelle, dans tout cela...

Georges Launier ne semble pas partager ce point de vue. Mais il se garde bien d'en rien dire.

– Et cela t'ennuierait ?

– Quoi ?

– Que Charles ne soit pas un acteur.

– Finalement... oui ! répond le roi Arthur en commençant à s'observer dans le miroir de la loge.

Après tant d'années de pratique, il semble en effet le regretter. A travers toutes les difficultés, les siennes et celles des autres, au-delà des déceptions, au-delà même de ce que l'on dénonce si souvent : décadence, crise de civilisation, dégénérescence morale, en politique ou ailleurs, les passions égoïstes et narcissiques de l'acteur, comme celles de l'artiste, lui paraissent, avec le temps, constituer un vrai privilège. « Être » un refuge, une île.

– Mon petit Arthur, tu n'as pas toujours dit cela ! Je me permets de te le faire remarquer. D'autre part, si toi tu es un acteur-né, ta psychologie paternelle n'atteint qu'un développement très limité ! Pour ne pas dire nul ! C'est fou comme les parents peuvent se tromper sur le caractère de leurs enfants...

– Tu peux parler, toi ! Tu n'en as pas ! Et tu es célibataire.

– Effectivement, je peux parler mieux que toi, de Charles en tout cas, mon cher maître.

– Allons bon. Tu sais quelque chose ! Ce n'est pas possible.

– Oui. Mais je ne te le dirai pas.

Launier pirouette sur lui-même, se rassied et boit lui aussi son verre d'eau.

A défaut de connaître son fils, Arthur Pétram connaît son Launier par cœur. Il sait qu'il n'en tirera rien. Il commence alors lentement à se maquiller pour la représentation du soir...

Il s'applique à se faire l'œil – « Tout est dans le regard », comme il aime à le proclamer. Il souligne la courbe de ses sourcils. Il creuse de bistre le fond de l'orbite. Puis il chausse ses lunettes demi-lune pour

se voir de plus près, dessiner avec soin le bord de ses paupières et se passer les cils au mascara.

– Dieu ou mendiant... faut soigner l'apparence.

Il s'examine et constate que le trait n'a pas débordé.

– Tu vois, dit-il à Launier, vieillir, c'est se maquiller avec des lunettes. Sinon on se fout le Rimmel et le crayon dans l'œil.

Il se fait rire tout seul et ajoute :

– Ce que je suis content de jouer avec ma vraie barbe. Il fut un temps où cela emmerdait les femmes qui m'aimaient... mais maintenant...

– Avec ou sans poils, elles se font plus rares, susurre Launier.

– Salaud !

– Pourquoi ? Chaque âge a ses plaisirs. *« Si vous voulez que j'aime encore, rendez-moi l'âge des amours.... »*

– Je ne te trouve pas drôle du tout.

Un peu de fond de teint sur le front, de la « bronzine » sur les bras, et Arthur Pétram s'écrie soudain :

– Au fond, ils ont découvert un langage. Ce qui prouve bien à quel point ils en sont frustrés.

– Qui ? demande Georges Launier ahuri.

Il n'a évidemment pas suivi les méandres de la pensée royale.

– Les spectateurs !

– Ah ! Tu parles d'*Électre* ?

– Oui. Ils ont redécouvert l'élégance, la musique des mots, la subtilité d'un texte. Ils ont redécouvert la France, quoi ! C'est tout de même ahurissant que ce soit moi, un Roumain, qui le leur permette !

– Et Dimont, qui est Belge !

– Oui ! On ferait bien de se foutre un peu moins d'eux, d'ailleurs, à ce propos. Pauvre Dimont ! Lui aussi souffre de ne pas être reconnu comme un grand metteur en scène. Il aurait dû nous obliger à

ramper sur la scène et nous contraindre à des exercices préliminaires de respiration et de décontraction le doigt de l'un dans le nez de l'autre ! Ou bien faire durer le spectacle cinq heures dans un décor dépouillé de trois millions et demi, ça lui aurait assuré une meilleure réputation !

Arthur Pétram se lance tout à coup dans une de ses diatribes favorites sur les dérives culturelles et subventionnées, que tous les gouvernements quels qu'ils soient s'empressent d'encourager pour la seule curiosité de quelques-uns et le plaisir personnel de quelques autres. Avec une ardeur croissante, truffée de quelques accents gaulliens, il dénonce pêle-mêle la démagogie de certaines structures, l'absence de rapports entre l'école, le lycée, l'université et le théâtre.

– On n'a jamais permis aux acteurs d'aller à la rencontre de la jeunesse, là où elle vit. Pour lire et parler des auteurs de tous les programmes. Ça, ce serait une subvention utile. Un investissement pour l'avenir ! Pitoëff, Dullin, Jovet ont laissé des traces. Ils ne travaillaient pas avec l'argent du contribuable !

– Ho ! Ho ! proteste Launier, ça ne fait pas « jeune-jeune » tout ça !

– Oui, je sais. J'ai l'air d'un vieux con. Mais il faut bien parfois que les vieux cons s'expriment !

Assombrissant sa barbe, à petits coups de Rimmel, au rythme de ses mots, Arthur Pétram, tel un rouleau compresseur en marche, ne paraît plus se soucier des protestations de Launier.

– Ce ne serait pas pour gêner les profs ! mais pour les aider au contraire. On leur ferait des souvenirs, aux élèves. On formerait des générations de spectateurs. On provoquerait des vocations d'auteurs. On mettrait en valeur les MODÈLES ! Créer, c'est se souvenir. Giraudoux ne fait rien d'autre avec *Électre* et *Amphitryon* 38. Et la Rosine de Beaumarchais est l'héritière directe, un siècle plus tard, de Molière et

d'Agnès ! Il manque des maillons à la chaîne, de nos jours ! Un acteur est capable en une heure de former des images pour la vie et d'animer les mémoires ! Tu imagines le drame d'un être sans souvenirs ? Moi, c'est à cause d'un professeur de français que j'ai pris le virus du théâtre. Alors... qui bloque cette perspective ? On distribue l'argent, on saupoudre, avec pour seul souci un électorat et la crainte de ne pas suivre la volonté du vent ou « le sens de l'histoire ». Mais l'histoire n'a pas de sens ! Pourquoi n'ose-t-on pas poser dans notre « baraque », comme dit Anouilh, les deux questions les plus simples : « A quoi ça sert ? » (ou à qui ?), et « Combien ? » Ça permettrait bien des économies. Entre un nationalisme étroit et un internationalisme forcené, il y a un équilibre à trouver ! Non ? On décrète. On limite. On interdit. Mais c'est par la turbulence créatrice que l'art s'est toujours développé ! Pas uniquement avec le fric ! On confond malignement politique culturelle et culture politique. Ce n'est pas l'État qui a révélé Debussy, Picasso ou Ionesco, mon Roumain à moi !

– Toi aussi, tu es triste qu'on s'arrête... hein ?

Submergé par ce flot tumultueux à quoi il ne s'attendait guère, Launier vient tout de même de réussir à interrompre la colère royale en posant sa question avec une douceur infinie.

Arthur Pétram le regarde un peu décontenancé. Petit sourire en plis sur le front et dans les yeux, il ne parvient pas à lui répondre tout de suite. Il a besoin de souffler...

– On lève dans une demi-heure, continue Launier. Quand tu te mets à refaire la culture en France, c'est que quelque chose ne va pas. A moi tu peux bien l'avouer...

– C'est vrai... Ça m'ennuie, moi aussi, qu'Isabelle s'arrête. J'aurais volontiers fait quelques représentations supplémentaires. Ça t'aurait permis de gagner ta vie ! ajoute-t-il en boutade à Launier.



Launier vient se placer derrière son roi. Il se penche amicalement, presque tendrement vers lui, mains sur les épaules, face au miroir qui les encadre tous les deux.

– Ne t'en fais pas. Ménage-toi un peu. Tu ne vas plus pouvoir en sortir une. Et demain, c'est la centième. Il ne te reste que deux représentations pour être encore meilleur...

– Là, tu me demandes l'impossible.

– Ça... ce n'est pas français.

La voix du régisseur retentit dans les couloirs du théâtre, amplifiée par les haut-parleurs. « On commence dans vingt-cinq minutes. On commence dans vingt-cinq minutes. »

– Je te laisse te concentrer.

Et Georges Launier sort le plus discrètement possible en refermant la porte de sa loge.

Comme si le public avait conscience d'assister aux dernières manifestations d'un événement exceptionnel – cela lui arrive parfois, on ne saura jamais pourquoi –, la quatre-vingt-dix-neuvième représentation s'est achevée sous les ovations. Au-delà des « bravo », les mots « merci, merci ! » ont été jetés des balcons comme autant de fleurs sur la scène, avivant les regrets de quelques-uns, dissipant la peine de quelques autres, et fortifiant Launier dans ses résolutions.

Il a écouté la fin de la pièce dans la loge d'Arthur Pétram où Charles, déjà rhabillé et démaquillé, les a rejoints. Charles a l'œil des mauvais soirs.

– Qu'est-ce qu'il y a ? interroge Arthur Pétram encore vêtu de son costume de mendiant. Tu... tu n'es pas bien ?

– Isabelle est partie à toute vitesse, sans même

prendre le temps de se démaquiller. Sans même me dire au revoir! Ni à moi. Ni aux autres...

- Alons bon! Vous vous êtes engueulés?

Déjà Arthur Pétram regarde Launier avec inquiétude.

- Pas du tout! Je la croyais chez toi...

Launier intervient aussitôt.

- Ne vous affolez pas! Elle était attendue au *Ritz* par un producteur américain.

- Un producteur américain!

Charles et son père ont réagi en même temps.

- Oui. Il était dans la salle, jusqu'à l'entracte. Elle n'avait pas voulu vous le dire parce qu'elle sait que tu n'aimes pas cela! ajoute-t-il en se tournant vers Arthur Pétram. Ce qui, permets-moi de te le dire, est ridicule à ton âge!

- Ça me polarise! Je me déconcentre! Je ne joue plus pour le public. Je joue pour « lui » ou pour « elle ». Et tu m'embêtes avec mon âge! J'ai bien le droit d'avoir encore la trouille... à mon âge, insiste le roi en écrasant les mots.

Launier ne peut pas s'empêcher de rire, tout en s'efforçant de rassurer Charles.

- Elle ne voulait pas te le dire non plus à toi! Car il est venu aussi pour toi...

- Pour moi? Tu rigoles ou quoi?

- Non! Tu verras... C'est à propos de ton projet...

- Quel projet? demande Arthur Pétram.

- Rien, rien! coupe Charles à son tour d'un ton définitif, tout en foudroyant Launier du regard.

- Dites donc! Vous êtes bien mystérieux, tous les deux!

Le silence qui suit ne semblant pas devoir lever les voiles de ce mystère, d'autant que Launier, impassible et souriant, ne fait rien pour le dissiper, Arthur Pétram prend le parti de s'en désintéresser. Il commence lentement à se démaquiller.

Ils sortent tous les trois du théâtre vingt minutes plus tard, mauvaise humeur rentrée mais toujours vivace. Ils signent quelques autographes. Même Launier.

– Mais je ne joue pas dans la pièce, proteste-t-il.

– Mais si, mais si ! Il vous ment, assure Arthur Pétram. Il joue la femme Narsès, mais, comme il est très timide, il s'habille en homme à la sortie !

Tout le monde s'esclaffe. Sauf Charles. On leur demande de poser pour une photo. Ce qu'ils font de bonne grâce, à la grande joie de ceux et de celles qui se nomment eux-mêmes « des admirateurs ».

La Rolls est là, devant la façade du théâtre, attendant sagement que le roi Arthur s'y engouffre.

– Qu'est-ce que tu fais ? demande-t-il à Charles, toujours aussi maussade.

– Eh bien... je ne sais pas... Elle est partie... Elle ne m'a rien dit, alors...

– Veux-tu venir à la maison ? On trouvera toujours un morceau de fromage dans le réfrigérateur, propose-t-il gentiment pour tenter de diluer l'amertume de son fils. Tu pourras lui téléphoner de chez moi et, si elle n'est pas là... lui laisser un message.

– Je peux le faire aussi de chez moi !

– Ah... oui... si tu veux.

– ... Non. Allons-y !

Le roi se tourne vers Launier.

– Tu as ta voiture ?

– Non. Je suis venu en taxi. Et si tu as assez de fromage pour trois j'en mangerais volontiers un petit morceau avec vous.

Pas mécontent d'éviter ainsi d'être seul à tenter de dérider son fils, Arthur Pétram accueille avec joie la proposition de Launier.

Dans la voiture, pas un mot n'est échangé. Launier les sent aussi intrigués l'un que l'autre, et pour des raisons différentes, par l'arrivée inattendue de ce producteur américain...

Le chauffeur a bien tenté de raccourcir la distance entre le théâtre et les Invalides en introduisant une cassette de chansons « rétro » dans le combiné radio, mais, dès que Launier s'est mis à fredonner avec Mayol « *Viens poupoule, viens poupoule, viens...* », le regard noir de Charles l'a cerné tandis que, d'une voix brève, le roi Arthur a ordonné :

– Étienne! mettez-nous plutôt les infos!

Tout est sombre en arrivant cité Varenne: les fenêtres de l'hôtel particulier et les idées du fils. Arthur Pétram a renvoyé la voiture. « Je rentrerai en taxi », a dit Launier dont l'allégresse contraste avec l'ambiance générale. Ce qui ne laisse pas d'agacer fortement le père et le fils.

Les trois hommes se dirigent vers la cuisine. Des œufs, un peu de jambon, un camembert, le réfrigérateur est aussi maussade que Charles. Mais il y a une bouteille de champagne.

– On va l'ouvrir! dit le père au fils. Prends des assiettes... je vais faire une omelette!

– On pourrait peut-être aller dans la salle à manger... hasarde Launier avec prudence.

– Excellente idée, répond le roi Arthur. Ce sera plus gai!

– N'est-ce pas?

– Oui! Allons-y. Je vais mettre la table.

Il fait passer son fils devant lui et Launier les suit. Quand ils parviennent devant cette grande salle à manger obscure, Charles et son père en tête, elle s'allume comme par enchantement. Ce qu'ils découvrent alors les fige dès l'entrée.

Toute la troupe d'*Électre* est là, au grand complet. Silencieuse et souriante. Personne ne bouge. Personne ne parle. Chacun s'observe. Malgré leur nombre, les comédiens ne parviennent pas à dissimuler un somptueux buffet, derrière lequel se tiennent, droit et dignes, deux maîtres d'hôtel en

veste blanche et Maria, la soubrette habituelle d'Arthur Pétram.

Isabelle s'avance alors. Elle rayonne de bonheur en voyant l'extraordinaire surprise de Charles et de son père.

– On ne pouvait pas fêter la centième, dit-elle, puisque je prends l'avion très tôt le lendemain... j'ai pensé qu'on pouvait peut-être fêter... de la même manière, la quatre-vingt-dix-neuvième. Il est minuit une. On est déjà demain.

Personne, hormis Charles, n'a remarqué le petit regard amusé qu'elle lui a adressé, en parlant « de fêter de la même manière la quatre-vingt-dix-neuvième ».

– Mais alors... bégaie-t-il, le *Ritz* et le producteur, c'était une blague...

– Non. Pas du tout... Le voilà, répond-elle.

Michel Dimont frappe dans ses mains.

Comme dans une mise en scène bien réglée, la troupe s'écarte alors.

Assise dans un fauteuil roulant, une bien jolie dame aux cheveux blancs apparaît, souriante elle aussi, mais visiblement très émue.

Un seul cri retentit dans la grande salle à manger :

– Maman ! ?

– ...Élisabeth, murmure Arthur Pétram médusé.

Charles veut se précipiter vers sa mère, mais Isabelle l'en empêche d'un geste.

– Non ! Attends... Regarde.

Dans le silence respectueux qui suit, Élisabeth joue elle aussi son rôle. Elle prend lentement les cannes anglaises qui se trouvent encore accrochées au fauteuil. Elle les tend à Isabelle qui s'en saisit. Et au prix d'un effort certain, tandis que le silence semble s'être encore épaissi, Élisabeth se lève...

– Oh ! maman, murmure Charles, la gorge serrée. C'est merveilleux...



Fragile, Élisabeth marche vers lui. Il la prend dans ses bras aussi doucement que sa joie le lui permet, tandis que toute la troupe applaudit... comme au théâtre ! Beaucoup ont les larmes aux yeux, d'autres rient et sourient, tout aussi attendris.

– J'ai fait des progrès, hein ? dit-elle à son fils.

– Maman, maman, maman... Mais comment as-tu pu...

– C'est ton adorable Isabelle qui a eu cette idée, dit-elle, en tendant une main vers la jeune fille qui la prend aussitôt dans la sienne. Et je l'ai trouvée excellente. Il y a plus d'une semaine que je m'entraîne à devenir un producteur américain. Mais je suis au *Ritz* depuis hier matin, pour m'y reposer, afin d'être en forme ce soir...

Tout le monde éclate de rire et Élisabeth ajoute :

– Et, producteur ou pas, Isabelle m'a parlé de ton projet de film. Je le trouve tout à fait épatant. Je t'y encouragerai.

– Quel projet de film ? demande Arthur Pétram revenu enfin de sa stupeur.

– Comment ? Tu n'es pas au courant ? Ah ! Ça c'est bien ton père, s'exclame Élisabeth.

En une minute, le roi Arthur entouré de sa troupe va apprendre par sa bouche que son fils Charles a eu l'idée d'écrire un scénario sur tous les événements qu'ont vécus, après une certaine matinée de 1<sup>er</sup> janvier 1989, une jeune fille qui avait occupé l'avant-scène d'un théâtre et un acteur illustre qui s'était bien juré de ne jamais y rejouer ! Qu'à cette petite histoire de père, de fils et... de Saint-Esprit pourrait s'ajouter la grande. Par exemple, la chute du mur de Berlin tombé il y a deux mois, au moment de la cinquantième représentation !

Stupéfait, Arthur Pétram apprend en outre, et malgré les protestations de ses camarades, que Charles s'est rendu compte qu'il n'avait rien pour devenir

acteur. Mais que cette expérience l'a enrichi... Qu'il aurait très envie de tourner son projet comme metteur en scène... Qu'il a suivi des productions depuis quelques mois, comme troisième assistant bénévole, porteur de café aux vedettes, « ça apprend beaucoup »... Que ses études de sciences éco lui serviront pour maîtriser les budgets toujours hésitants de la plupart des films français et qu'avec un bon « chef op' », un bon premier assistant et une bonne scripte... on doit pouvoir tenter l'aventure, etc.

Charles ajoute encore qu'il y aurait des rôles pour tous les acteurs et les actrices de la troupe d'*Électre* – ce qui déchaîne les hourras – même si, évidemment, ce n'est pas pour tout de suite ! Mais que maman connaît beaucoup de monde en Amérique... qu'il se pourrait que, de fausse productrice d'un soir, elle devienne une vraie productrice un jour...

Emporté par ce tourbillon, Arthur Pétram reste muet, abasourdi. Ce conte de fées, c'est beaucoup pour un seul soir !

– Tu vois que ton fils n'est pas aussi conjugal que tu le croyais, lui chuchote Launier à l'oreille, et qu'il n'a pas pour seule ambition de fonder un foyer.

C'est dans les yeux d'Isabelle que Charles se réfugie maintenant pour lui demander pardon de l'amertume des jours précédents. Elle a passé tendrement son bras autour de sa taille.

A l'exemple d'Arthur Pétram, elle n'ignore pas que les minutes qu'ils vivent appartiennent bien plus au rêve qu'aux dures réalités du cinéma français. Mais elle est heureuse que, pour l'heure, Charles soit autant que sa mère le héros de la fête. Elle l'a vu malheureux. Ce soir elle ne veut pas qu'il doute. Même si, d'instinct, elle sait que la seule volonté est insuffisante pour dominer les hasards, les rencontres ou les exigences d'une carrière ou d'une vie. Elle semble lui dire : « Je suis là, avec toi. »

Et Charles ne sait plus qui embrasser le plus ! D'elle, de sa mère, des camarades qui l'entourent, de son père, et même de Georges Launier, organisateur avec Isabelle de ce prodigieux instant d'amour et d'espérance. Launier va néanmoins devoir l'interrompre pour une annonce qui va déclencher, et davantage encore, un hourvari indescriptible, tant ce bonheur est immédiat et plus concret.

– Je signe demain matin... si vous êtes d'accord tous – je dis bien tous – un protocole pour une reprise d'*Électre* ! Cent représentations dès le 15 avril prochain... avec vingt répétitions à partir de fin mars.

Hurlements de joie. Stupeur d'Arthur Pétram qui parvient tout de même à dire à Launier :

– C'est vrai ?

– Oui. Isabelle est d'accord...

Au milieu des cris, des commentaires et de l'allégresse générale, le regard du roi tombe alors sur celui, un peu apeuré, d'Élisabeth. Cette euphorie l'affole. Il le voit. Ils se sourient. Il s'approche d'elle. Elle s'approche de lui, elle aussi. A pas prudents.

– Ils font beaucoup de bruit, dit-elle d'une petite voix mouillée.

– Ce sont des acteurs... répond-il, indulgent.

– Oui, c'est vrai.

– Ils ont l'habitude de parler haut... et fort.

– Oui. Pas tous, rectifie-t-elle.

– Allons bon !

– Non. A moins... que je ne devienne un peu sourde...

– Ah !

– Oui. Tu sais...

Elle semble chercher ses mots avant de continuer à parler.

– Quoi ? demande-t-il.

– Je t'ai vu, hier soir.

– Ah...

– Oui.

Il s'inquiète tout à coup.

– Et je ne parle pas assez fort ?

– Si, si... Si.

Leurs regards se prolongent, s'étirent avec le temps. Il la trouve encore très belle. Elle le voit. Ils sont aussi timides l'un que l'autre, en s'épousant ainsi.

– Toi aussi, tu en es un...

– Un quoi ? demande étourdiment un Arthur Pétram qui déjà s'est évadé... on ne sait où.

Elle secoue un peu la tête. Il redécouvre avec surprise ce petit mouvement familier, oublié.

– Un acteur.

– Ah...

– Oui. Et... un grand !

– Ah... tu trouves ?

– Oui.

Élisabeth le lui confirme en appuyant avec malice sur les derniers mots, tandis que sourit le roi Arthur.

– Oui. Un très grand... *malgré ton âge...*

Il laisse passer cette petite roserie.

Puis, d'un ton qu'Élisabeth reconnaît bien elle aussi, il lui demande de cette voix faussement innocente qui a fait rire tant de foules depuis tant d'années :

– Tu comptes rester longtemps au *Ritz* ?





*Cet ouvrage a été réalisé par la*  
**SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT**  
*Mesnil-sur-l'Estrée*  
*pour le compte des Éditions Flammarion*  
*en novembre 1995*

*Imprimé en France*  
Dépôt légal : novembre 1995  
N° d'édition : 16561 – N° d'impression : 32595



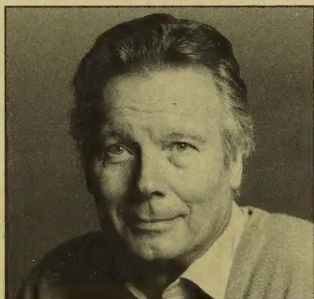








Photo : Brigitte Engnerand / Olympe.



*Jean Piat est comédien.  
Il a écrit plusieurs romans  
chez Flammarion dont  
La Vieille dame de la librairie et  
Le Dîner de Londres.*

## La jeune fille à l'avant-scène

Célébrisissime vedette de cinéma, Arthur Pétram - le roi Arthur, tel que les médias le surnomment - décide, un jour, de reparaitre sur une scène de théâtre.

Ainsi commence cette histoire qui permet au lecteur de se glisser derrière le décor, les caméras, et de pénétrer dans ce monde si particulier : celui du spectacle.

Au soir de sa vie, Arthur Pétram est confronté à tout. A son métier, à son passé, aux femmes qu'il a aimées, au public, à un fils qu'il adore et...

à une jeune fille dans une avant-scène.

Ravissante créature, forte de ses dons et auréolée d'un mystère, qu'il va s'efforcer d'élucider au cours d'un film qu'ils tourneront ensemble.

Peu à peu se noue entre eux une relation singulière, d'amitié, d'admiration et de trouble qui va enrichir la vie de l'un et animer celle de l'autre.

Hymne à l'amour, où les héros expriment sans cesse la passion d'un métier, ce livre pétri d'humour et de charme retrace le travail quotidien, les bonheurs et les difficultés que rencontrent ces acteurs que Molière appelait déjà « les étranges animaux ».

Couverture :  
Photo Philippe Schiez.



9 782286 004484

1-5  
0130.00  
00448.1

Relié par Brun



00004481